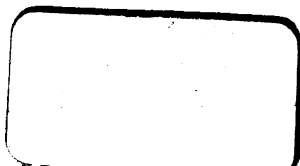



STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



A. VACCON

HENRI DE MAUDUIT DU PLESSIX

LIEUTENANT DE VAISSEAU

COMMANDANT DE LA "FRAMÉE"



(Deuxième mille)

PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, Rue Bonaparte (6e)

1905



Le Lieutenant de Vaisseau DE MAUDUIT du Plessix,
Commandant de la *Framée*.

D [illegible]

[illegible]

[illegible] Henri [illegible] MAUDUIT [illegible]

Le P. [illegible] du sentiment [illegible]ublic en pr[illegible] la chaire de la Madeleine, ces [illegible] :

« Au milieu d[illegible] d'un naufrage, MAUDUIT DU P[illegible] sur son navire qui sombre, co[illegible] ses hommes à lutter contre la mort [illegible] se sauver ; mais il préfère garder [illegible] à la France et leur



Le Lieutenant de Vaisseau DE MAUDUIT du Plessix,
Commandant de la *Framée*.

[illegible]

D[illegible]

[illegible] sympathique [illegible] pour [illegible] du com-[illegible] Henri Ma[illegible]

Le P. Coubé [illegible] du sentiment [illegible] en pron[illegible] la chaire de la [illegible]deleine, ces [illegible] :

« Au milieu [illegible] d'un naufrage, Ma[illegible] DU P[illegible] sur son navire qui sombre, encourage ses hommes à lutter contre la mort [illegible] sauver ; mais il préfère garder [illegible] la France et leur



PROLOGUE

DANS la nuit du 10 au 11 août 1900, le contre-torpilleur la *Framée* sombrait dans une collision avec le cuirassé d'escadre le *Brennus,* sur les côtes de Portugal; presque tout son équipage périssait dans les flots.

A la stupeur produite par cette effroyable catastrophe, se joignit une vive et sympathique admiration pour la conduite héroïque du commandant, le lieutenant de vaisseau Henri DE MAUDUIT DU PLESSIX.

Le P. Coubé se faisait l'écho du sentiment public en prononçant, dans la chaire de la Madeleine, ces paroles émues :

« Au milieu des horreurs d'un naufrage, MAUDUIT DU PLESSIX, debout sur son navire qui sombre, encourage ses hommes à lutter contre la mort. Il pourrait se sauver; mais il préfère garder des marins à la France et leur

donner l'exemple du devoir accompli jusqu'au bout. Il leur jette la ceinture de sauvetage qu'on lui tendait, et lui, tranquille et magnifique, s'armant d'un grand signe de croix, il s'enfonce lentement, triomphalement, dans les flots, avec son torpilleur. Honneur à toi, beau marin, martyr du devoir et du patriotisme ! »

Quelques jours après la catastrophe, l'amiral de Cuverville écrivait à la mère du commandant : « Madame, j'aurais voulu, dès la première heure, vous exprimer la très grande part que nous prenons à votre douleur et au deuil qui frappe la France et la marine... Hélas ! l'amitié humaine est impuissante à consoler de pareilles afflictions, et Dieu seul peut en adoucir l'amertume. La mort héroïque du commandant DE MAUDUIT et de ses vaillants compagnons de sacrifice est toutefois réconfortante ; quelle réponse aux détracteurs de la marine et de l'armée, à ceux qui veulent faire disparaître de notre terre de France la foi qui engendre de pareils dévouements. Dans votre malheur, Madame, soyez fière de celui que vous avez perdu ; sa mémoire vivra parmi nous et son nom restera inscrit

sur le livre d'or des Victimes du devoir. Pour votre âme désolée, la sainte Église a des paroles d'espérance : la mort n'est que la transformation de la vie, et, comme l'a si bien dit l'aumônier du *Brennus*, dans son oraison funèbre : « Ne regardons plus les corps évanouis, mais les âmes vivantes ; ne cherchons pas nos morts là où ils paraissent être, mais là où ils sont, non dans les gouffres de l'Océan, mais dans les splendeurs de l'éternité. »

« Que le Dieu des miséricordes vous soutienne, Madame, dans cette cruelle épreuve. »

Ce n'est pas la biographie complète, encore moins l'histoire, d'Henri de Mauduit qu'on s'est proposé d'écrire. Plusieurs amis, dont le témoignage eût été d'un grand secours, ont disparu ; d'autres sont au loin, dispersés sur toutes les mers, et comment les atteindre tous ?

Malgré son attachement pour les siens, Henri les voyait peu, par suite de ses longues absences. « Sa vie de marin, écrit un de ses meilleurs amis, serait matière à un livre du plus haut intérêt, si l'on pouvait raconter en détail ses campagnes, ses aventures, ses tra-

vaux, les dangers qu'il a courus; mais, humble à l'excès, il ne parlait jamais de lui, et, bien qu'il fût un charmant causeur, il ne disait rien de ses voyages, ni des pays qu'il avait vus. A peine lui échappait-il une réminiscence de quelque événement; si on voulait le pousser et l'interroger, il se taisait. Il mettait un art infini à cacher ses bonnes actions, qu'on devinait plutôt qu'on ne voyait. »

Fallait-il renoncer à écrire, ou attendre que tous les renseignements fussent réunis? A l'annonce de sa mort héroïque on disait : « Pour peu que sa vie se trouve en harmonie avec cette fin, elle offrira aux hommes du monde et aux jeunes gens de salutaires leçons. » Ces prévisions sont réalisées. Des exemples laissés par ce grand cœur se dégage une édification qui ravit et porte au bien. Jamais il ne vise à l'effet. Rien dans cette vie ne semble extraordinaire, et pourtant il en rayonnait quelque chose qui attirait, et nul ne passait indifférent près de lui. Dès son enfance, au collège, au *Borda,* à travers ses campagnes et ses congés passés en famille, il apparaît uniquement l'homme du devoir.

Aussi fut-il trouvé prêt pour le suprême sacrifice, qu'il accomplit noblement et simplement.

C'est le cœur de ce vaillant qui parlera. Nous l'entendrons par ses lettres et par le témoignage de ceux qui l'ont connu et aimé.



I

PREMIÈRES ANNÉES

1862-1868.

La famille DE MAUDUIT est originaire de Normandie où elle est anciennement connue. Une branche, après avoir séjourné, pendant plusieurs générations en Touraine, et y avoir exercé des charges considérables, se fixa en Bretagne vers 1663, et possède, depuis environ cette époque, la terre du Plessix qui jouissait des droits de juridiction et de tous droits honorifiques, dans la paroisse de Caudan (Morbihan).

Cette famille a donné à l'armée et à la marine des officiers distingués dans les deux siècles derniers, et garde le souvenir de deux éminents ecclésiastiques, l'abbé DE MAUDUIT, vicaire général de Quimper, et l'abbé DU PLESSIX, vicaire général du diocèse de

Vannes et, abbé commandataire de l'abbaye royale et noble d'Evron (Mayenne).

En 1862, le capitaine d'État-Major René DE MAUDUIT DU PLESSIX, père du futur commandant de la *Framée,* était nommé à la division de Nantes. Il vint habiter, aux portes de cette ville, le château de la Carterie où il retrouvait une nombreuse famille entourant une mère vénérée. Celle-ci, fille du comte de Talhouët, lieutenant-colonel du régiment du Dresnay, qu'il commandait à la désastreuse descente de l'armée royale en Bretagne, au mois de juin 1795, rappelait que, née vers le temps de l'émigration, elle n'avait vu son père qu'une fois, et dans quelles circonstances ! C'était la veille de la fatale journée de Quiberon. Sa mère, la comtesse de Talhouët, pressentant peut-être l'affreux malheur qui allait la frapper, voulait revoir son mari absent depuis trois ans, et le rejoignit dans une ferme voisine de la presqu'île, lui amenant tous ses enfants, dont plusieurs en bas âge. Cette entrevue fut la dernière. Le lendemain, le colonel de Talhouët tombait frappé à mort dans le combat. En vain avait-il tenté, avec

tant de vaillants et de dévoués, d'arracher la France à l'anarchie révolutionnaire et de ramener la Religion proscrite[1].

Son fils aîné, qui l'avait suivi pendant l'émigration, le sympathique Louis de Talhouët, « un petit blondin », comme il se nommait dans ses lettres, à peine âgé de vingt ans, fut incarcéré dans la prison d'Auray, avec ses compagnons d'armes. N'ignorant pas le sort qu'on lui réservait, il faisait des bagues avec ses cheveux pour les laisser en souvenir à sa mère. Malgré la foi jurée et le sursis obtenu par les démarches de sa sœur aînée[2], on le condamna à être fusillé.

(1) Son buste en marbre blanc domine une des façades du monument élevé à la Chartreuse d'Auray, en souvenir des victimes. Le Colonel était frère de l'abbé de Talhouët, ancien jésuite, devenu curé d'Hennebont à la suppression de son ordre, en 1773. Ayant refusé de prêter le serment constitutionnel, il se cachait dans les campagnes, y exerçant le saint ministère. Un nouveau décret portant que tout prêtre resté en France était considéré comme jureur, il s'exila en Espagne malgré ses profonds regrets, et y resta 10 ans. A son retour il périt en mer victime de son dévouement.

Voir sa vie: *Un Curé d'Autrefois*, par M. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

(2) Plus tard, Mme de la Gournerie.

Quoique malade, il fut arraché de son lit, et marcha à la mort en chantant :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Ces douloureux et glorieux souvenirs planaient sur la demeure de la Carterie.

Le capitaine DE MAUDUIT DU PLESSIX avait trois frères : l'aîné, M. Adrien DE MAUDUIT, accomplissait pour la seconde fois, le pèlerinage de pénitence, lorsqu'il mourut à Jérusalem, âgé de quatre-vingts ans, pour avoir cédé, par charité, sa voiture à un pèlerin malade.

Le second, M. Thomas DE MAUDUIT, ancien officier de marine, décoré pour fait de guerre à la Plata, n'étant encore qu'Enseigne, employa toute sa vie à la pratique de l'apostolat et de la bienfaisance.

Le plus jeune enfin, M. Paul DE MAUDUIT, périt à Loigny, pendant la guerre de 1870. Telle était la famille paternelle de notre héros.

Du côté maternel, même distinction et même dévouement. D'ailleurs les nobles traditions des Talhouët étaient communes aux deux familles déjà alliées.

Le capitaine René DE MAUDUIT DU PLESSIX,

épousa, en 1861, Mlle Élisabeth de Kéridec, fille du comte de Kéridec, représentant catholique et monarchiste du Morbihan à l'assemblée législative de 1849, élu député en 1870, puis sénateur, fervent chrétien, homme du monde accompli, causeur fin et de l'esprit le plus sage, estimé et honoré de tous, même de ses ennemis politiques. Jusqu'à la fin de sa vie, en 1878, M. de Kéridec aimait à réunir autour de lui sa nombreuse famille, à l'époque des vacances parlementaires, dans son agréable habitation de Kerfrezec, près d'Hennebont. On retrouvait là, avec joie, une mère d'une distinction et d'une bonté exceptionnelles[1] et un frère aimé de tous, M. Christian de Kéridec qui se fit remarquer aux Volontaires de l'Ouest, par son courage et son intrépidité. Nommons encore Mlle Henriette de Kéridec, sœur du sénateur, remplie de tendresse pour tous les siens, modèle de piété et de dévouement, et insigne bienfaitrice des pauvres[2].

(1) Mlle de Langle, fille du comte Augustin de Langle et de Mlle Céleste de Montbourcher.

(2) Entre ses bonnes œuvres, celle qui lui donna le plus de consolation fut la vocation du R. P. Le Tallec, de la

De tels souvenirs ne sont point étrangers et forment un cadre naturel à la vie dont nous allons esquisser quelques traits.

Henri DE MAUDUIT DU PLESSIX, né à Nantes, le 26 Avril 1862, fut baptisé le même jour dans l'église Saint-Similien. Au mois de janvier suivant, le colonel Follopp (1) envoyait pour étrennes, à tous ses officiers d'État-Major, *L'Année Liturgique* de Dom Guéranger. — Sa lettre au capitaine DE MAUDUIT contenant de gracieuses allusions au petit Henri mérite d'être citée : « Nantes, 5 janvier 63. Mon cher DE MAUDUIT, nous autres vieux garçons

Compagnie de Jésus. Suivant un jour le Saint-Viatique, Mlle de Kéridec arriva au chevet d'une Bretonne qui se mourait. N'écoutant que son cœur et sa foi, elle promit à la mourante de la remplacer près des deux enfants qui allaient rester orphelins. A dater de cet instant, Mlle de Kéridec fut pour eux la protectrice la plus dévouée. L'aîné devint la grande joie de sa vie. Zouave pontifical, prêtre et religieux de vertu et de talent, celui qu'on nomma longtemps « Petit Pierre » garda toujours à sa mère adoptive un amour tendre et reconnaissant.

Voir la *Notice sur le P. Le Tallec,* par le P. V. DELAPORTE. *Études*, Décembre 1903 et Nos suivants.

(1) Plus tard général. Voir sa Vie par Léon AUBINEAU dans l'ouvrage intitulé *Gens d'Église.*

nous n'avons à aimer que les enfants de ceux que nous aimions, et ne pouvant leur donner de soins, nous ne saurions leur témoigner notre affection que par de petits présents. Je suis si inexpérimenté dans cette partie, que j'ai trouvé plus commode, pour remplir le mieux possible mes obligations de célibataire, de chercher à concourir, au moins indirectement, à orner le beau et solide berceau que ce Monsieur.va trouver bientôt dans l'âme de ses parents.

Je me permets, dans ce but, de vous offrir ce que Dom Guéranger a fait paraître de son *Année Liturgique*. C'est une nourriture qui demande un estomac déjà robuste, mais que l'esprit et le cœur d'une mère sauront transformer en un lait excellent, lorsque le moment sera venu de nourrir l'esprit de ce grand personnage.

La page qui précède la Vigile de l'Épiphanie donne un dernier et touchant souvenir aux Innocents, et s'applique à votre cher bébé. »

L'enfant auquel s'intéressait le Colonel, fut d'une précocité, d'une gentillesse remarqua-

bles : « Ce que je n'ai jamais oublié, raconte une de ses tantes, c'est un bien lointain souvenir, dont j'ai souvent reparlé. Je me trouvais un matin au réveil d'Henri, et je vis son rideau blanc s'ouvrir, sa petite tête rayonnante se soulever, et de sa voix toute vibrante, (il me semble l'entendre encore) il dit : « Mon Dieu, je vous donne mon cœur. Bonjour Papa, bonjour Maman. »

Très jeune encore il avait des reparties spirituelles dont on conservait le souvenir, et que l'on répétait longtemps après. Que de charmes dans sa gaieté, sa bonne humeur, son entrain !

Ce petit homme était la raison même. Il comprenait tout ce qu'on lui disait et se rendait à l'évidence des choses, sans jamais de caprices ou de luttes.

Il s'ennuyait de prolonger les jeux, malgré l'ardeur qu'il y mettait, et comprit de bonne heure la nécessité du travail ; aussi savait-il lire couramment à quatre ans. Certains traits, en eux-mêmes insignifiants, montrent la délicatesse de son cœur. Tantôt il demandait à sa mère de raccommoder les vêtements de sa

bonne, pensant que celle-ci n'en avait pas le temps ; tantôt, ayant brisé par mégarde un objet d'étagère, il avait un accès de désespoir : « Ma pauvre Maman, s'écriait-il tout en larmes, craignant de lui avoir fait de la peine, j'ai cassé votre joli bougeoir. »

Au cour d'un voyage en chemin de fer, un fragment de charbon s'étant profondément incrusté dans son œil, une opération devint nécessaire. L'enfant se montra d'une patience étonnante. Sa mère lui demandait ensuite s'il avait beaucoup souffert : « Tout ce que je souhaite, répondit-il, c'est que mon pauvre petit frère n'en ait jamais autant ».

Autres traits de cette bonté charmante :

Dans ses promenades, Henri craignait-il que sa mère ne fût fatiguée, il laissait ses jeux et ses courses, et, se tenant près d'elle, il lui offrait sa petite épaule pour s'appuyer, trouvant toujours qu'elle ne le faisait pas assez fortement.

Dans une maladie, il se plaignait vivement de la souffrance, quand regardant sa mère il lui dit : « Vous pleurez Maman ! » — « Mon pauvre cher enfant, je regrette de ne pouvoir

te soulager. » Aussitôt, dans la crainte de l'affliger, il voulut éviter toute plainte, et ne pouvant s'empêcher de crier, il ne cessait de répéter : « Je n'ai pas mal. »

Ce cœur généreux qui devait sacrifier sa vie, se révèla dès sa petite enfance. Il se promenait avec sa famille dans une ligne de tir, lorsque tout à coup des boulets franchissant les limites ordinaires, dans l'essai d'un engin plus puissant, passèrent au-dessus leurs têtes. Les habitants du village s'enfuyaient épouvantés, emmenant à grands cris les enfants et les bestiaux, transportant même un malade enroulé dans ses couvertures. Henri comprit le danger, et, gardant le plus grand calme, il se mettait en avant et ouvrait ses petits bras pour préserver les autres en disant : « Pourvu que ce soit moi qui sois atteint, je suis en état de grâce ! »

Déjà il s'oubliait et se dévouait, dans une pensée surnaturelle, comme il le fera à sa dernière heure.

Au cours de l'année 1868, Mme de Mauduit, l'aïeule d'Henri, sentant approcher sa fin, groupa autour d'elle ses vingt-six enfants

et petits-enfants, et, après leur avoir donné sa bénédiction, leur fit ses suprêmes recommandations : « Je ne doute pas, ajouta-t-elle, qu'à l'exemple de ceux qui vous ont précédés, vous ne soyez prêts, si les circonstances l'exigent, à vous dévouer pour la France et la religion ».

Deux ans après, la guerre avec la Prusse ayant éclaté, neuf des fils ou petits-fils présents étaient sous les drapeaux, en face de l'ennemi ; l'un d'eux périt et deux furent grièvement blessés.

Henri, alors âgé de cinq ans sentit vivement la perte de sa grand'mère qui l'aimait tendrement. Dans sa tristesse, il s'assit à terre, à l'écart, pleurant à chaudes larmes. Mais bientôt, craignant d'aviver la douleur de ses parents et voulant étouffer ses sanglots, il se mit un mouchoir de poche dans la bouche, et, tout-à-coup, on l'entendit gémir à demi-asphyxié. On s'empressa de le relever, et, en le consolant, de le débarrasser du mouchoir qui l'étouffait.

Cette mort de l'aïeule mit fin à la vie de famille.

II

ÉPREUVES — LA GUERRE

1868-1871.

En quittant la Carterie, les parents d'Henri s'installèrent à Nantes, avec leur trois fils et leur fille, dans un hôtel de la rue Malherbe. M. Paul de Mauduit, qui avait épousé une autre fille du comte de Kéridec, vint avec sa famille partager cette nouvelle demeure. Cette réunion devait être bien douce pour deux ménages étroitement liés. La souffrance ne tarda pas à les visiter.

La mère d'Henri fut malade une année entière. Privé de ses soins et de sa surveillance, l'enfant se fit un devoir d'y suppléer par sa sagesse, travaillant sérieusement et exactement, sans qu'il y eût une observation à lui faire, imité par son jeune frère.

Ils se rendaient tous les deux à une école tenue par une respectable dame. Au retour, Henri, voulant ménager une surprise à sa

mère, apprenait à lire à sa petite sœur. Ce maître improvisé avait sept ans.

Leur père, qui ne cessait de les entourer de sa sollicitude, fatigué par les angoisses et les soins qu'il prodiguait jour et nuit à la malade, fut atteint d'une fluxion de poitrine. Longtemps entre la vie et la mort, il reçut les derniers sacrements avec une foi et une piété qui révélèrent la profondeur de ses sentiments religieux. Chaque soir, les pauvres enfants, avant de consentir à se coucher, se faisaient entr'ouvrir sans bruit la porte de leurs parents, et leurs regards anxieux allaient de l'un à l'autre avec une tendre expression d'effroi. Enfin les mauvais jours disparurent; les malades étaient hors de danger; l'Extrême-Onction avait sauvé M. DE MAUDUIT : l'amélioration s'était déclarée aussitôt après la réception du Sacrement. Pour achever la guérison, une cure d'air fut ordonnée aux deux convalescents. On partit joyeusement pour Préfailles. C'était donc le retour à la vie, à la joie, aux bonnes promenades sur les grèves, lorsqu'éclata tout-à-coup la déclaration de guerre.

M. de Mauduit n'avait pas encore repris ses forces, quand il reçut l'ordre de rejoindre l'armée de Metz. Il devait être à son poste dans deux jours. Aussitôt on quitta Préfailles pour retourner à Nantes. Henri laissait ses jeunes amis et partait au milieu des pleurs, des cris, des chants patriotiques, qui se croisaient autour de lui. Sa vive intelligence ne perdit pas un détail de la journée du lendemain. Il sut que son père communiait au matin du départ, devant l'autel dédié à Notre-Dame de Lourdes, et suivit tous les préparatifs. Il s'intéressait à l'achat du vigoureux et rapide cheval de bataille et du revolver d'ordonnance, à la photographie que son père laissait en souvenir, et dont les traits portaient encore les traces de la maladie. Puis, vinrent les adieux des parents, des amis, et enfin, le départ. A ce douloureux moment, Henri fit bonne contenance, malgré son émotion, exalté par les cris : « A Berlin ! » que répétait une population en délire ; il voyait avec fierté son père partir pour la guerre. Très attentif aux événements, tout occupé des troupes qui traversaient Nantes,

se rendant à la frontière, il aimait à porter chaque soir, sur la grande esplanadè du Cours-Saint-Pierre, où se réunissaient les soldats, des médailles de la Sainte-Vierge, que tous recevaient avec empressement. Il fut tout attristé du refus d'un seul homme, en le voyant se priver d'un secours surnaturel. Hélas! les mauvaises nouvelles ne tardèrent pas à venir.

Le capitaine DE MAUDUIT appartenait à l'État-Major du 3e corps engagé dans le combat de Borny, le 14 août. Une pluie de mitraille allemande balayait le champ de bataille. Les troupes furent protégées par des plis de terrain.

Le général Decaen et son État-Major, postés sur une éminence, dominaient cette partie de l'armée, lorsque le tir rectifié des Prussiens renversa l'État-Major presque tout entier. Le général fut le premier frappé ; le capitaine DE MAUDUIT, le voyant chanceler sur son cheval, s'approcha aussitôt pour le soutenir ; il fut lui-même atteint au moment où il recevait les remercîments attristés du général qui ne survécut que quelques jours. Une

balle avait frappé le capitaine et lui avait brisé la jambe.

Le blessé fut transporté à l'hôpital civil de Bon-Secours, et reçut les soins dévoués des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Des personnes amies, entr'autres M. l'abbé de la Guibourgère [1], s'intéressaient à son sort. Des camarades dévoués, comme le capitaine Leperche, aide-de-camp du général Bourbaki, et d'autres, lui écrivirent de la Ronde [2] près de Metz, et d'ailleurs, des lettres pleines d'affection.

Avant la rupture des communications, seule la triste nouvelle de sa blessure parvint à la famille réunie au château de Kerfrezec, où Mme DE MAUDUIT était venue, au milieu de ses angoisses, se réfugier près de ses parents.

Après l'investissement de Metz, plus de nouvelles pendant un mois. De là, des inquiétudes croissantes. Au reçu de la dépêche, M. Paul DE MAUDUIT partit, espérant trouver son frère et le ramener ; mais il lui fut impos-

(1) Aujourd'hui curé de Saint-Germain des Près.

(2) Maison de campagne du collège Saint-Clément de Metz, dirigé par les Pères Jésuites.

sible de franchir les lignes allemandes, et, après quelques jours passés à Luxembourg, dans les plus poignantes appréhensions patriotiques, il retourna à Nantes.

Des ballons légers non montés étaient lancés de Metz; mais ils se perdaient ou tombaient dans les rangs ennemis. Le huitième arriva enfin ; il apportait quelque espoir. Le blessé allait mieux. Cinq ou six autres ballons donnèrent encore, dans leurs minces feuilles de quatre centimètres, quelques nouvelles rassurantes.

Henri et son frère, accompagnés d'un jeune séminariste, se rendaient à la gare voisine de Kerfrezec, dans l'espérance souvent frustrée, d'y trouver des courriers des différents corps où s'étaient engagés plusieurs de leurs proches. Les enfants adressaient leurs adieux et leurs bons souhaits aux troupes qui se rendaient aux armées. Henri s'essayait à composer sur la guerre une poésie commençant par ce vers :

« Quand les petits enfants porteront des fusils. »

et parlant de la revanche.

Quatre mois environ après Borny, le capi-



Paul DE MAUDUIT du Plessix, Volontaire de l'Ouest.

taine DE MAUDUIT, étendu sur un matelas, reprit le chemin de la Bretagne. Sa famille le revit marchant péniblement en s'aidant de béquilles ; mais il était sauvé de la mort, et l'on rendit grâces à Dieu.

L'armée Pontificale venait d'êtrel icenciée, après la prise de la ville sainte par l'usurpateur Victor-Emmanuel. Le colonel de Charette arrivait de Rome avec ses compagnons d'armes. Il forma le corps dit des Volontaires de l'Ouest ; les rangs furent encadrés par les anciens Zouaves Pontificaux, et en continuèrent les traditions et le dévouement. Le colonel de Charette reçut le commandement du nouveau corps avec le titre de Général de l'Armée Française.

Deux cousins d'Henri, Adrien et Charles DE MAUDUIT, en faisaient déjà partie ; son oncle Christian de Kéridec les rejoignit bientôt, et, le 17 octobre, son oncle Paul DE MAUDUIT, poussé par son dévouement au pays, quitta sa femme et ses trois petites filles (1) et s'y engagea comme volontaire.

(1) Aujourd'hui Mmes de la Monneraye, du Mottay, et une religieuse du Sacré-Cœur.

Dès son enfance, M. Paul DE MAUDUIT avait donné sa mesure. Élevé dans un collège peu chrétien, son scapulaire fut aperçu de ses condisciples, ce qui lui attira mille vexations pénibles. A bout de patience, le jeune élève écrivait à sa mère pour la prier de le reprendre près d'elle. Puis, en terminant cette lettre suppliante: « A la réflexion, ma bonne mère, ajoutait-il, je souffre pour mes convictions de confiance en la Sainte-Vierge. »

Sa tendre piété envers Marie l'aida à se conduire en héros. Un de ses compagnons d'armes[1] actuellement missionnaire à Canton, a écrit sur lui quelques pages émues. On peut prendre au hasard : « M. Paul DE MAUDUIT m'a laissé les plus nobles impressions, celles qui font du bien. Apprenant que j'étais séminariste, il fut plus ouvert avec moi, et j'admirais sa grandeur d'âme et son dévouement. Même épuisé par la marche et les veilles, il était toujours prêt à rendre service Jamais je ne l'ai entendu murmurer. C'était vraiment un soldat d'élite. Sa compagnie entière lui rendait ce témoignage. »

(1) M. l'Abbé Sorin.

M. Paul de Mauduit et son jeune neveu Charles, âgé de dix-sept ans, faisaient partie du 3e bataillon de zouaves dont la charge intrépide et chevaleresque, à la suite du drapeau du Sacré-Cœur déployé au moment de l'attaque, restera comme le symbole du courage et du dévouement chrétien et français. Tous deux furent frappés en montant à l'assaut du village de Loigny.

Pendant de longues semaines, la famille, ballottée entre la crainte et l'espoir, ne recueillait aucune indication précise.

On savait M. Paul de Mauduit blessé. Il avait chargé un camarade de porter sa montre à sa femme et de lui faire ses adieux. Puis, silence complet. D'autre part, le jeune Charles avait été vu tombant, et avait répondu : « En Avant » à l'adieu d'un ami qui se penchait vers lui. Hélas! on acquit la terrible certitude que l'oncle et le neveu étaient au nombre des victimes. L'un et l'autre reposent dans l'église commémorative du combat de Loigny.

De son côté, M. Christian de Kéridec s'était trouvé dans une affreuse mêlée, à l'attaque du plateau d'Auvours.

Les zouaves conservaient leurs positions, mais au prix de quelles pertes! Quelques hommes seulement restaient autour du lieutenant Jaquemin.

Pendant ce temps, notre Henri partageait les anxiétés et les douleurs des siens.

A toutes ses souffrances poignantes succéda un cruel chagrin. Dieu rappela à lui le plus jeune des enfants, le charmant petit Louis, âgé de trois ans. Son cœur ne s'était pas distrait pendant la guerre du souvenir de son père; sans cesse il se faisait relire ses lettres, et priait pour lui et pour la sœur de charité qui soignait sa blessure.

Henri, qui aimait tendrement son petit frère s'attrista profondément de sa mort.

III

LE COLLÈGE

Enfants-Nantais et S. Vincent de Rennes.

1871-1876

Ces événements n'interrompirent pas l'éducation d'Henri. Les deux frères reçurent les bons soins de M. l'Abbé Br., séminariste de Saint-Sulpice, qui put s'échapper de Paris quand la commune éclata.

Il consacra ses loisirs forcés à des leçons qui profitèrent à ses jeunes élèves, avant leur entrée à l'externat des Enfants-Nantais. Cette maison avait pour supérieur M. l'Abbé Pergeline, prêtre d'un très grand mérite, qui refusa l'épiscopat et dévoua sa vie à l'éducation de la jeunesse.

Henri, âgé de neuf ans, entrait en septième au mois d'octobre 1871. Voyant son frère désigné seulement pour la neuvième, il s'indigna de ce qu'on estimât sa science au-dessous de son mérite, et, sans tenir compte

de la timide réserve qui lui était naturelle, il s'écria avec vivacité : « Mon frère en neuvième ! mais il sait sa grammaire latine jusqu'aux verbes Déponents ! » et il fit décider sur l'heure que Raoul était de force à entrer en huitième.

A cette occasion, la comtesse de Kéridec écrivait à sa fille : « Que j'aime donc les succès de tes fils et la manière dont ils ont mené les choses ! C'est bien le cas de dire qu'il n'y a plus d'enfants. »

Les maîtres d'Henri disent ce qu'il fut au collège de Nantes, pendant les quatre années qu'il y passa.

L'un d'eux, aujourd'hui Missionnaire diocésain[1] écrit : « M. Henri de Mauduit était un enfant charmant ; sa figure ouverte, sympathique, respirait l'honneur. Son âme ardente et pure se reflétait dans toute sa physionomie. J'ai gardé de lui le souvenir impérissable d'un élève excellent. » Et son ancien Professeur de quatrième, actuellement Curé à Clisson[2] :

(1) M. l'Abbé Sorin.
(2) M. l'Abbé Roullier.

« Je viens de parcourir ses notes et ses places : le tout révèle un élève studieux, intelligent ; il était le troisième de sa classe, et dans une classe assez brillante. Excellent camarade, d'un caractère gai, toujours égal, très respectueux pour ses maîtres, aimable et aimé de tous. Tel est le souvenir que j'ai gardé d'Henri DE MAUDUIT à quatorze ans. »

Les témoignages des condisciples ne sont pas moins significatifs : « Henri avait un caractère franc et loyal, aussi bon élève pendant la classe que charmant camarade pendant la récréation. Tout le monde l'aimait. »

On se souvient qu'il était fort lié avec un de ses condisciples ; même éducation, souvenirs communs de parents tués au service du Pape et au service du pays, tout unissait les deux enfants, même leur rivalité dans les combats scolaires. Avec le premier de la classe toute concurrence était impossible ; nos deux amis luttaient pour la seconde place, tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Tous deux se réjouissaient de bon cœur quand l'un ou l'autre avait réussi en passant, à battre le terrible adversaire. Les deux émules furent séparés lorsque

Henri de Mauduit partit pour Saint-Vincent de Rennes. Les rencontres devinrent rares. Ils se revirent dans une circonstance touchante, comme il sera dit en son temps. L'ami survivant, toujours digne de l'ami disparu et des Maîtres qui l'ont élevé, lutte pour toutes les grandes causes, surtout pour les âmes des petits et pour les opprimés [1].

Henri comprenait à merveille le sérieux des choses religieuses. Une lettre adressée à son Père, dans laquelle il lui dit ses regrets d'avoir été obligé de partir une fois pour l'Externat, avant de réciter ses prières du matin, témoigne de l'importance qu'il attachait à cet acte pieux, et de l'exactitude et du soin qu'il y mettait.

Le mois du Sacré-Cœur et le mois de Marie, que l'on faisait en famille, étaient une fête pour lui ; il y prenait part en se joignant au chant des cantiques.

C'est aux « Enfants-Nantais » qu'Henri fit sa première Communion.

Mme de Kéridec lui écrivait alors : « Tu

(1) On sait que M. Camille de la Brosse, maire de Sainte-Pazanne, eut naguère les honneurs de la révocation.

sais, mon cher enfant, le prix que j'attache à ta sagesse ; elle ne laisse rien à désirer à ta vieille grand'mère. Bientôt ce sera la grande action de ta première Communion qui nous occupera, elle sera pour notre petit-fils grâce et bénédiction. »

Cette bénédiction céleste fut présagée par celle que ses grands-parents lui obtinrent du Saint Père Pie IX, par l'entremise de Mgr Chigi, nonce apostolique et ensuite cardinal (1).

Pour se préparer, Henri lisait le matin une page de l'Imitation, d'après le conseil du directeur, M. l'Abbé Pergeline. Le soir, il aimait que sa mère vînt lui parler du bon Dieu, de sa première Communion, et lui faire prendre de bonnes résolutions. Dans une de ces conversations, le nom de Sainte-Monique, mère de Saint-Augustin, fut prononcé. Henri s'enthousiasma à la pensée que la mère et le fils étaient des Saints.

(1) Pendant son séjour à Versailles, à l'époque des sessions législatives, ce Prélat avait bien voulu entrer en relations intimes avec le comte de Kéridec et sa famille, dans l'intérieur de laquelle il passait ses soirées plusieurs fois par semaine.

« Oh! que c'est beau, s'écriait-il, une mère Sainte, et un fils Saint, oh! que c'est beau! »

C'est alors qu'il traça, sous la direction de M. Pergeline, le règlement de vie retrouvé après la catastrophe de la *Framée*. Ce règlement porte, outre la Communion hebdomadaire, la Messe deux fois par semaine, quelques dizaines de chapelet, et une lecture de piété tous les jours.

Puis il écrivit les résolutions suivantes: « Gardez ce souvenir, il sera pour vous une fête perpétuelle. — Souvenir du jour de ma première Communion : En ce jour où j'ai reçu mon Dieu, je me suis donné à lui pour toujours ; puis, j'ai été confirmé, fait soldat de Dieu ; j'ai été armé chevalier de Dieu, je lui ai renouvelé librement les serments de mon Baptême qui m'attachaient à lui, et désormais, je lui serai toujours fidèle. Toujours je me glorifierai de le servir, d'être chrétien : ce sera mon titre le plus précieux. Comme le serviteur de David, je lui dirai : « Mon Seigneur et mon Roi ! je ne vous abandonnerai pas, je vous suivrai, à la vie, à la mort. »

Je le suivrai donc, en imitant ses vertus,

n'en rougissant jamais, et m'en faisant honneur, quels que soient les exemples qui puissent m'entourer.

J'ai mis ces résolutions sous la protection de la Sainte-Vierge ; elle m'aidera à fouler aux pieds toutes les difficultés et toutes les résistances de ma faible volonté, et m'en fera triompher: *Semper Deo fidelis.* »

Qu'il est touchant de relire ces résolutions d'un enfant de dix ans, lorsque l'on voit combien toute sa vie y fut conforme et combien la devise qu'il avait choisie devint le résumé de son existence !

Notre élève se signalait déjà, non seulement par sa piété solide, mais aussi par son bon caractère et sa grande loyauté. A l'examen du catéchisme pour sa première Communion, on donna des places ; il était président de catéchisme ; malgré cela, son nom n'arriva pas parmi les premiers. Sa mère s'en étonna et lui en fit un reproche : « C'est que les autres auront fait mieux que moi, répondit-il. »

Or le nom d'Henri avait été mis à part, pour être cité le premier, avec éloges, puis par erreur, oublié. Le Directeur s'aperçut,

dans la suite, de sa méprise et fit des excuses; mais il ne fit plus question de rien en public; l'amour-propre lésé du jeune communiant ne demanda aucune rectification.

Voici, dans le même ordre d'idées, un fait cité par l'*Ami du Drapeau*: « Henri porta durant toute son enfance, avec fierté, le titre d'honnête homme qui lui fut décerné un jour où, devant être nommé premier ex-œquo avec un camarade, il s'aperçut et fit constater qu'il avait un quart de point de moins que ce dernier, et ne devait être nommé que le second. »

Travailleur intrépide au cours de l'année, le moment du repos arrivé, l'écolier se livrait avec la même ardeur aux distractions, à Kerfrezec, chez son grand-père le comte de Kéridec. Ce véritable patriarche, comme il aimait à se nommer, entourait d'une égale tendresse ses quarante-huit enfants et petits-enfants qu'il voyait se succéder autour de lui.

Tous ont suivi ses nobles traces, sans qu'aucun ait dévié du chemin de la foi et de l'honneur. C'était au milieu de ces charmantes réunions que se passaient les vacances

d'Henri, dont les plaisirs préférés étaient le cheval, la chasse et surtout le bateau.

Le jeune collégien manœuvrait avec une remarquable habileté soit la rame, soit les voiles, sous la direction de son oncle, le comte Christian de Kéridec, dont la bonté pour ses neveux était proverbiale. Il n'en fallait pas plus pour enflammer les désirs du futur marin.

Henri terminait sa quatrième. Il suivit son père, nommé chef d'escadron à Rennes, et fit sa troisième au collège Saint-Vincent de Paul.

Ce court passage laissa mieux qu'un souvenir fugitif. On se rappelle encore sa distinction, sa piété.

Prévenant l'heure de la classe, il se levait de bonne heure pour servir la messe; ses succès scolaires et ceux de son frère furent grâcieusement relevés par le Cardinal Brossais Saint-Marc, qui, à la distribution des prix, en félicitait le commandant DE MAUDUIT assis non loin de lui.

Henri apportera dans la suite au même collège une austère leçon, celle de sa mort glorieuse.

A la rentrée qui suivit la catastrophe de la *Framée*, M. le Supérieur [1] lisait aux élèves de l'école préparatoire des pages qui ravivaient le souvenir du fervent adolescent, une des plus pures gloires de l'institution Saint-Vincent.

Au séjour de Rennes se rattache un fait que la sœur d'Henri rappelle en ces termes : « Notre première séparation se fit lorsque mes parents me placèrent au Sacré-Cœur, avant ma première communion. Chaque semaine m'apportait la visite d'Henri. Quelle gaieté, quel entrain au parloir ! Ses rires furent un jour si bruyants que mon père, malgré sa bonté, crut, par une parole sévère, devoir arrêter ces élans, en le privant d'un plaisir. Ma mère fit doucement observer qu'on ne punit pas un enfant de sa gaieté. Tous deux en convinrent, et ce fut pour eux l'occasion de remarquer que jusqu'à ce moment ils n'avaient jamais eu de reproches à faire à ce fils charmant.

(1) M. l'Abbé Ceillier.

IV

ÉCOLE PRÉPARATOIRE

Notre-Dame de Bon Secours de Brest

1876-1878.

Henri terminait sa troisième. Il avait quatorze ans et voulait être officier de Marine. Ses parents ne l'ignoraient pas. Quoiqu'il en coûtât à leur tendresse de se séparer de leur fils, ils l'envoyèrent aux Jésuites de Brest qui possédaient dans cette ville un collège de lettres, sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours. Un cours préparatoire au *Borda* y était annexé.

Mme de Mauduit entrevoyait, outre la séparation nécessitée par les deux ans d'école, et deux autres années passées au *Borda*, les absences prolongées de la profession de marin, et toute une vie de périls. Cette mère chrétienne avouait que la carrière de son fils avait été pour elle, et cela, dès le début, un martyre perpétuel, par les craintes d'un malheur qui, hélas ! s'est réalisé. Mais elle aurait

cru s'opposer aux vues de la Providence divine en contrariant une vocation si décidée.

Henri de son côté, s'affligeait de quitter les siens. Toujours il souffrit de son éloignement et ne le cacha pas à ses premières vacances du jour de l'an. Dans son chagrin de repartir le lendemain, il se leva la nuit, ne pouvant dormir, et alla trouver sa mère lui disant combien ce départ lui coûtait et l'attristait.

Il pouvait continuer ses études classiques, comme externe à Saint-Vincent de Rennes. Ses parents auraient accueilli avec joie cette décision ; mais c'eût été le sacrifice d'une carrière pour laquelle il se croyait fait : « Je dois, s'écria-t-il, retourner à Brest; il faut bien travailler, et, puisque j'aime mieux la marine que la vie de garnison, j'aurai le courage de quitter ma famille. » L'écolier repartit donc et reprit avec énergie son travail. Ainsi se dessinait en ce jeune homme l'amour du devoir, auquel il n'hésitera jamais à sacrifier ses aises, son repos, et même la joie bien légitime de vivre plus près d'une famille si aimée.

Henri arrivait au collège des Jésuites, à Brest, dans les premiers jours d'Octobre

1876. A peine installé, il écrivait à sa mère, le 6 octobre : « Ma chère Maman, me voilà donc loin de vous pour la première fois, et je vous avouerai que je suis triste de mon isolement ; mais il faut que je m'habitue à la vie du collège. Nous rentrons de promenade ; nous sommes allés vers le goulet de la rade, d'où on jouit d'une vue charmante. J'espère vous voir au premier jour de l'an. Mais je voudrais bien que ce fût avant ce temps reculé. Je me plais ici et il ne me manque plus que votre présence. »

Le 9, il s'adressait à son Père et lui demandait des livres ; il ajoutait : « On nous a donné des places de version latine et j'ai eu la chance d'être le second de mon cours. Ce qui me donne à espérer que je pourrai réussir. Le premier en version a été mon voisin du L... ; il m'a l'air assez fort et je crois que j'aurai beaucoup à faire pour me maintenir dans un bon rang. »

Désormais les lettres de notre Henri, au collège, comme plus tard au *Borda*, seront un compte rendu à son père, de son travail, disant avec la même simplicité les succès et

les côtés faibles, toujours avec le même désir de faire mieux. Puis, à travers ses multiples préoccupations intellectuelles, le cœur du fils et du frère affectueux apparaît à chaque ligne.

On s'étonnera peut être de trouver si largement citées ses lettres d'alors. L'étranger les parcourra-t-il d'un œil indifférent ? Nous ne le pensons pas. Elles sont trop parfaitement l'écho et le reflet d'une âme ordonnée, paisible, bonne, qui ne se dérobe à aucun devoir, même au plus insignifiant, qui se juge, s'ouvre au regard paternel et maternel. Jamais un mot prétentieux, une pose quelconque, une étroitesse d'esprit et de cœur, pas un mensonge, pas une plainte.

On n'attend pas de l'adolescent la remarquable forme épistolaire de l'officier. Mais, à tout connaisseur de l'enfant, Henri se révèle déjà tout entier. De plus en plus l'avenir s'éclaire et l'homme se prépare.

Il écrit à son père : « Je suis dans l'allégresse, car je viens d'être le premier en mathématiques, et c'est vraiment dommage que vous ne me voyez pas orné de l'ancre qui remplace la croix des autres collèges. J'ai

aussi ma sortie de faveur, et outre la promenade en mer que je ferai mardi prochain, pour la sortie du mois, je recommencerai cette partie de plaisir avant peu de temps.

Vendredi nous avons été en promenade visiter un musée qui est vraiment complet pour sa collection d'oiseaux et de coquillages. En revenant nous avons vu un navire projeter des torpilles sur une bouée ; c'est étonnant de voir avec quelle justesse un navire lancé à toute vitesse peut envoyer les engins de destruction.

J'ai aujourd'hui d'assez bonnes notes de colles ; 12 pour les mathématiques ; 18 pour la géographie ; je m'attendais à mieux pour la géométrie, que je possède très bien ; mais comme vous le savez, je vais souvent trop vite et c'est précisément ce pourquoi je me suis embrouillé au milieu d'une démonstration. Je n'ai pas mal réussi pour la géographie de l'Allemagne, qui est passablement compliquée. Le second en mathématiques a été mon voisin du L..., qui est très fort et avec lequel je lutterai peut être avec désavantage.

C'est un très bon garçon qui travaille fort

bien et qui arrivera à la tête de la classe s'il continue. »

Le Recteur du collège écrivit au bas de cette lettre : « Henri est, en effet, bien lancé pour le travail ; il sera un des premiers de son année ; nous pouvons donc espérer son entrée à l'école. Je suis bien heureux de ce succès et je m'en réjouis avec ses parents. P. de Cacqueray, S. J. »

Henri menait tout de front : le travail et la légitime préoccupation du succès, l'amour de la famille et les devoirs de la piété chrétienne.

Dès le mois de novembre il faisait cette confidence à sa mère : « Me voilà inscrit sur les registres de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Je n'ai même pas eu l'idée de vous écrire pour vous demander votre consentement ; je savais bien qu'il m'était tout acquis. »

Une épidémie de fièvre typhoïde éclata dans le collège et obligea de licencier au premier jour de l'an, ce qui valut aux élèves des vacances plus longues. La rentrée se fit, pour quelques mois, à Penboch, la délicieuse campagne du collège Saint-François-Xavier de Vannes, sise sur le bord même du Mor-

bihan, en pleine campagne, en face des îles et du golfe.

L'écolier écrivait bientôt : « Je viens à l'instant de passer un examen d'histoire et de géographie ; j'ai raconté, sans grande onction, l'histoire de Mahomet et j'ai fait, au tableau, un dessin de la Seine qui n'eût été reconnaissable que si j'eusse écrit son nom au-dessous. »

Les jeunes collégiens ne tardaient pas à revenir à Notre-Dame de Bon-Secours.

Au retour de ses vacances de Pâques Henri disait à sa mère : « J'ai été bien fâché de quitter le Plessix avant l'arrivée de mon grand-père. Le Sénat en vérité, aurait bien dû lâcher ses membres un peu plus tôt. »

Henri n'avait qu'un an de préparation. Néanmoins il se présenta à l'examen du *Borda* et fut admissible, ce qui était un réel succès, le seul possible, la première année.

A la rentrée d'octobre 1877, l'élève reprenant sa correspondance avec ses parents, débute par une lettre en Anglais à sa mère. Puis : « Nos cours sont bien plus chargés que l'an dernier. C'est à peine si j'ai le temps de vous écrire ces quelques mots. J'ai été

nommé aujourd'hui choriste de la chapelle et je vais entrer en fonctions demain. Il a fallu tout bouleverser pour trouver une soutane à ma taille.

Nous avons été vendredi en promenade de l'autre côté du port : ordinairement cette promenade après la rentrée paraît insipide, elle ne m'a pas ennuyé. J'aimerais bien mieux être près de vous au Plessix; cependant le régime du collège ne me déplaît point du tout. Nous irons, le 5 ou le 6 novembre, voir lancer un vaisseau dans le port; ce n'est qu'un aviso, mais un lancement est toujours joli à voir. Nous avons commencé les leçons de dessin. Je vais m'appliquer; car bien qu'il compte très-peu dans un concours comme la marine, il ne faut rien négliger. »

« 31 octobre. Mon professeur, le Père Chanson, est assez content de moi; il m'a dit l'autre jour que je possédais bien mes cours et que je pourrais réussir.

Tous ces jours-ci, pluie fine, ennuyeuse; aujourd'hui, temps splendide qui fait penser aux bécasses. »

L'écriture chez Henri laissait à désirer ; sa

mère le lui avait fait remarquer. Aussi, dès la lettre suivante, après deux pages assez mal écrites, transformation complète ; au début de la troisième page, l'écriture devient à peu-près régulière. C'est que l'enfant se rappelle la recommandation maternelle : « Vous allez trouver ma lettre bien mal écrite ; mais je n'ai pensé à m'appliquer que trop tard. »

Il dit ensuite à son frère : « ... Notre cours de mathématiques est déjà gros comme un petit dictionnaire ; aussi, je pense qu'à la fin de l'année j'aurai mis au moins une bouteille d'encre sur le papier. »

A son père : « Depuis quelques jours nous vivons au milieu des coups de canons ; les navires Russes et les navires Français se saluent à tout propos, et la rade est toujours couverte de fumée...

Nous avons commencé l'algèbre aujourd'hui ; comme je suis très neuf en cette matière, je vais être obligé de travailler un peu raide, ce qui ne m'effraie pas. »

La correspondance de l'écolier accuse l'effort et le progrès, dans la culture de l'esprit, de la volonté, du cœur.

Les maîtres et l'enfant ont-ils seuls le mérite du succès ?

Même à distance, les parents conservent leur influence.

Aux Enfants-Nantais, à Saint-Vincent de Rennes, comme à Notre-Dame de Bon-Secours de Brest, Henri DE MAUDUIT rencontra de vrais éducateurs, s'occupant de l'esprit sans tenir le cœur pour quantité négligeable, attentifs à la formation de l'homme, zélés pour la perfection du chrétien.

Avec quelle douceur et quelle fermeté les parents d'Henri continuent de diriger leur fils, le suivant partout, avec le souci des moindres détails de son éducation, et, loin de diminuer l'autorité des maîtres, et d'entraver leur action, la secondant au contraire avec tact, avec sagesse.

M. DE MAUDUIT écrivait régulièrement à son fils. Il causait familièrement avec lui sur le ton de la plus paternelle sollicitude, lui donnant en détail les nouvelles de la famille, où les serviteurs eux-mêmes, toujours traités avec affection, n'étaient point oubliés.

Puis, venaient les sages avis, les recom-

mandations pratiques, les considérations chrétiennes, les vues d'avenir.

« De Rennes, 1878, Raoul est plongé dans ses examens, mais ils sont moins sérieux que les tiens, quoique ceux que tu vas subir ne soient encore que préparatoires. Je vois du moins avec plaisir que la géométrie descriptive ne te paraît pas plus difficile qu'autre chose, et que tu la comprends bien, puisque tu as été premier.

Tu verras, au reste, que c'est une étude intéressante, lorsque l'on a pris l'habitude de voir dans l'espace. »

« Rennes février 1878... Pour nous, le carnaval était bien tranquille ; car nous ne sommes plus à un âge où l'on danse. Mais la jeunesse se réunissait pour se dégourdir les jambes. Voilà les sauteries arrêtées, et tout le monde en deuil, à cause de la mort du vénérable Pie IX. Quelle perte pour l'Église ! Quel fardeau pour le successeur ! Je ne sais si le Cardinal de Rennes, en raison de son état de santé, pourra se rendre au Conclave.

C'est incroyable combien en impose, même aux plus mauvais, cette grande figure de

Pie IX ! Sauf de rares exceptions, les journaux n'en parlent que d'une manière respectueuse. C'est qu'on est obligé de reconnaître tout ce qu'il y avait chez lui de grand et de beau. On est forcé d'avouer combien était encore imposant ce vieillard dépouillé de tout, qui ne craignait pas de protester contre la violence, et de défendre contre les puissants la cause des opprimés. On espérait presque qu'il vivrait assez pour voir le triomphe de la justice ; Dieu ne l'a pas voulu... »

« Rennes, mars 1878... Mon cher Henri, Ta mère est en ce moment occupée de suivre le Père de Régnon qui prêche tous les jours et quelquefois même deux fois par jour. Elle est enchantée de ce qu'il dit. Ce sont moins des sermons que des allocutions qui lui plaisent infiniment. Le P. de Régnon doit venir samedi dîner avec nous, et nous aurons avec lui le général Follopp et quelques autres personnes. La conversation sera intéressante, j'en suis sûr, et je regrette que tu ne sois pas avec nous ce soir là... J'ai reçu hier une lettre de Bertin (l'ancien cocher), qui m'a chargé de vous dire à tous qu'il ne vous

oublïait pas. Il me faisait part de la mort de la bonne femme Bardy de la Gaudrechère ; elle est tombée morte presqu'en face de la Vigneaudrie en ramenant ses moutons. Au sujet de cette mort subite, à laquelle du reste la bonne femme était bien préparée, j'ai été étonné des sentiments élevés et chrétiens de ce brave Jean. Je ne pensais pas qu'il fût possible à un homme de la campagne d'exprimer si bien la nécessité de se tenir toujours prêt à paraître devant Dieu.

Dieu, disait-il, nous rappelle au moment où nous nous y attendons le moins, et nous avertit par là que nous ne devons jamais compter sur l'avenir pour nous réconcilier avec lui, si nous avons eu le malheur de l'offenser. En répondant à Jean, j'ai envie de lui envoyer une de tes photographies ; je lui ferais grand plaisir, j'en suis certain... »

En avril, de mauvaises nouvelles arrivent au collégien. « Quelle triste impression j'ai ressentie l'autre jour, en recevant la lettre de papa qui m'annonçait cette funeste maladie de mon grand-père ! J'apprends ce matin qu'il est mieux, et j'espère bien que ce mieux va encore augmenter.

Quoique loin de vous, mes prières se joindront aux vôtres, pour que Dieu nous conserve un grand-père chéri de ses petits-enfants. Je comprends ce que vous et ma grand'mère devez ressentir, et je voudrais vous communiquer l'espérance dont je suis rempli. »

L'espérance ne se réalisa pas.

Le vénéré comte de Kéridec, sénateur du Morbihan, expirait à Versailles, le 14 avril 1878, fortifié à ses derniers moments par la bénédiction du Saint-Père.

Henri recevait de sa mère les lignes suivantes : « Le bon Dieu vient de rappeler à lui ton saint grand-père, pour le récompenser de toutes ses vertus. Nous avons le cœur brisé, mais bien consolé du calme et de l'air céleste de notre bien aimé protecteur. Il vous suivra dans toute votre vie de sa protection paternelle, avec la tendresse qu'il vous montrait en ce monde.

Jules, seul de ses petits-enfants, a eu la triste consolation d'assister à ses derniers moments et de partager son agonie.

Quelle admirable soumission à la volonté

de Dieu et quel calme ! Il ne pouvait parler ni nous regarder, mais continuellement ses doigts roulaient les grains de son chapelet, et il n'a cessé de le faire jusqu'à ce que la faiblesse ne le permît plus. Tâchons, mon cher fils, d'avoir, comme ce saint, une vie chrétienne et toute dévouée au bon Dieu, et nous aurons cette confiance à l'heure de la mort.

Ta grand'mère est admirable de résignation. C'est une sainte, nous en sommes touchés jusqu'au fond du cœur. Prie bien le bon Dieu avec nous et pour nous. »

Quelques semaines après, M. DE MAUDUIT se préoccupait des examens : « Juin 1878. Te voilà arrivé au commencement des épreuves, mon cher Henri, et, après-demain, ont lieu les compositions. J'ai bon espoir que tu les réussiras ; mais tâche, en les faisant, d'aller doucement, de manière à ne rien sauter, à ne rien passer. Parfois tu veux aller trop vite, et tu oublies quelque chose.

Repasse tes formules de trigonométrie, si tu en as encore le temps, et résouds quelques triangles.

bien passés, et il n'y a rien de perdu encore. M. F. était bien disposé pour moi, à cause de mes examens de l'année dernière, et il m'a posé des questions difficiles et hors du programme, dont je me suis assez bien tiré. Avec M. H. j'ai eu la carte de la géographie politique de l'Espagne, que j'ai à peu près sue, et celle de la Provence, que je savais aussi par hasard. En histoire, j'ai séché sur le règne de Justinien, et j'ai assez bien su la conquête de l'Angleterre par les Normands. A la fin, l'examinateur m'a dit qu'il voyait que j'avais beaucoup travaillé — ce qui est faux — et d'avoir courage. » Ces encouragements de l'examinateur semblaient assez significatifs. Aussi, la nouvelle du succès ne se fit pas attendre. « Vous avez dû voir mon nom à l'*Officiel*; malgré mes craintes, je suis au nombre des admissibles. Voilà deux jours que je le sais par une dépêche du Ministre, qui envoyait mon nom ainsi que deux autres ; je ne sais comment il a pensé à moi ; car enfin c'est à peine si vous le connaissez. » Quoi qu'il dise, le collégien avait travaillé et mérité le succès,

D'autre part, il tenait à mettre le Ciel de son côté : chaque année, au temps des examens, Henri promettait un pèlerinage au sanctuaire de Sainte-Anne d'Auray. Accompagné d'un ami avec lequel il était étroitement lié dépuis l'enfance, il faisait à pied un voyage de dix lieues, malgré l'extrême fatigue qui en était la suite.

A cette époque, un Père, qui a bien connu le futur commandant de la *Framée,* dont il était directeur, le Père Henry, décédé depuis, disait que sa dernière année à Notre-Dame de Bon-Secours avait été, non seulement une bonne année, mais une sainte année.

Deux autres anciens maîtres ont donné récemment leur appréciation sur l'élève qui les quittait en 1878.

Le premier (1) écrit : « Henri DE MAUDUIT était de parfaite tenue, sérieux, très appliqué et très régulier en tout, de belle humeur, ce qu'on peut appeler un excellent élève. »

L'autre (2) a, comme il dit, fouillé tous ses souvenirs ; sa lettre sera l'hommage ému d'un

(1) M. l'Abbé Barbier.
(2) M. l'Abbé Potier.

Breton à l'honneur d'un compatriote : « Oui, j'ai connu Henri DE MAUDUIT à Brest. Le souvenir que j'ai gardé de cet élève qui devait être alors, je pense, dans sa dix-septième année, est celui d'un enfant déjà grave et réfléchi, réservé et distingué dans ses manières, très respectueux et très docile vis-à-vis de ses Maîtres, ouvert et confiant, très laborieux, exact observateur du règlement, simple avec ses camarades qui tous l'aimaient et le recherchaient, tant il était empressé à leur rendre service. Inaccessible au respect humain, il avait une piété franche, forte et tout aimable, qu'il entretenait en son âme par la Communion au moins hebdomadaire, et par une dévotion toute filiale à Marie, dont il se montrait fier d'être le congréganiste. Cette appréciation générale est confirmée de tous points par un de ses Professeurs et par son Préfet des Études.

Sa vie, uniforme dans le bien, dans l'application et la régularité, faisait présager qu'il serait toujours l'homme du devoir.

Un jour, après quelques avis que j'avais donnés à l'occasion de la récitation des

Litanies de la Sainte-Vierge, à la prière du soir, Henri me dit avec cette familiarité propre à nos bons enfants: « Père c'était très *chic*, votre *speech* de l'autre soir. Vous aviez bien raison. Pour nous autres marins, Marie doit être notre étoile de la mer et de la terre, du jour et de la nuit. Je retiendrai cela. Voyez-vous, moi, avec cette belle étoile sur mon bateau, j'irai sans sourciller voir « le fond de la grande tasse. » Comme j'avais remarqué ce futur « j'irai », je repris : « Que dites-vous ? — Vous irez ? » — « Dame ! » répondit-il, et il n'ajouta rien.

Parole dite au hasard, sans doute, et où il ne faut pas chercher un pressentiment de l'avenir. Mais quelle confiance ne révèle-t-elle pas dans cet enfant envers sa mère du ciel ?

Ce sentiment de confiance en Marie, que de fois je l'ai entendu l'exprimer, ou plutôt le chantonner, lorsque, remplissant ses fonctions d'édile, il entrait à l'étude, quelque minutes avant ses camarades ! Tout en s'occupant de son office, il fredonnait :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours ;

Soyez mon assistance
En tous lieux et toujours ;
Et quand ma dernière heure
Viendra fixer mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort.

Et quelque vingt ans plus tard, ses hommes le virent, une nuit, descendre sans sourciller au fond de *la grande tasse*. L'Étoile de la mer était là, sans doute, brillant aux yeux de son enfant, lui donnant courage et confiance pour mourir en héros du devoir, en marin chrétien.

Sa mort tragique et prématurée m'affligea grandement ; mais la beauté de son trépas tempéra ma douleur de joie et de fierté. L'officier avait tenu les promesses de l'enfant, et montré une fois de plus que l'éducation chrétienne, si combattue en ce moment, forme des hommes qui savent au moins deux choses : Bien vivre et bien mourir.

De la mère d'Henri de Mauduit, je dirai : Pauvre Mère ! puisqu'elle a perdu un fils que j'imagine avoir été délicieux pour elle ; heureuse mère ! puisqu'elle a donné au Ciel un martyr du devoir. »

V

LE BORDA

1878-1880.

Henry était donc reçu. Après deux mois de joyeuses vacances passées au Plessix, il reprenait le chemin de Brest et entrait au *Borda*.

Voici ses premières impressions communiquées à sa mère : « Je profite d'une étude libre que nous avons, et qui reviendra je ne sais quand, pour vous donner quelques renseignements sur la vie du *Borda*. Le matin, à cinq heures, le tambour nous réveille ; nous sautons à bas du hamac, ordinairement en le renversant sur notre dos ; nous montons le mettre dans les bordages du pont ; nous descendons à la prière... Je me trouve fort content du régime ; mais, au dire des anciens, au bout de quelques mois, on commence à trouver la journée longue. Moi, je trouve la

nuit courte, et, à cinq heures du matin, je dormirais encore volontiers. Ce qui m'ennuie un peu, c'est de faire mon hamac. Comme j'ai fort peu de talent pour cela, j'y couche, mais il serait faux de dire que je suis entre deux draps ; car, ordinairement, c'est un audacieux pêle-mêle. Nous avons aujourd'hui un coup de S.-O., ce qui veut dire une tempête, et nous dansons un peu. Au moment où je vous écris, toutes les rangées de lampes de l'étude s'inclinent à la fois, à cause du roulis, et battent la mesure. Je vous ai écrit une lettre bien longue ; je ne sais pas si je pourrai recommencer souvent ».

Et, quelques jours après, à M. DE MAUDUIT : « Voici le treizième jour que je suis ici, et je ne trouve pas que ces treize jours aient duré bien longtemps ; la vie n'est guère dure ici, quoique la discipline soit bien plus sévère qu'au collège. La nourriture est très bonne et je ne me plains de rien, si ce n'est de l'eau qui est loin d'être fraîche; mais maintenant que j'y suis habitué, je ne la trouve plus mauvaise.

Par exemple, ce qui est insupportable,

c'est d'être obligé d'apprendre par cœur la théorie du maniement des armes. Aujourd'hui, Dimanche, nous avons une après-midi que nous allons passer dans les mâts, dans les embarcations, à serrer les perroquets et les cacatois. C'est très fatigant et il faut tirer dur sur ses bras pour dresser la toile et la serrer. »

A son frère, plus jeune que lui d'une année, son compagnon d'étude et de jeux, il parlait sur un ton plaisant, et il l'initiait au langage de l'école: « Moi qui t'accusais de paresse l'année dernière, je ne veux pas me mettre en retard pour te répondre. Je te dirai que le *Borda* est un grand bateau, avec trois mâts sur le pont, plus le beaupré 3 + 1 = 4. Dans les livres, il s'appelle le *Borda ;* mais nous l'appelons le Ponton, et je suis l'aspirant de quatrième classe à bord de la *baille.* Nous parlons un langage incompréhensible aux oreilles des mortels ; ainsi, quelques exemples : les adjudants s'appellent des *losses,* les factionnaires, des *factieux ;* un dessin s'appelle une *touille ;* notre cours de machines, le cours de *chaffuste,* enfin ce que tu appelles un *pékin,* nous l'appelons un *éléphant* ».

C'est à son père surtout qu'il narre tous les détails de sa nouvelle vie. Tout est passé en revue : études, cours, exercices variés, sorties, camarades, devoirs religieux : « Nous venons de commencer à serrer les voiles ; j'avoue que la première fois, je n'étais pas trop à mon aise ; mais il ne faut pas longtemps pour s'y mettre. Nous faisons aussi l'exercice du canot à la voile. Le patron trouve que je ne vais pas mal, mais que je n'ai pas un bon ton de commandement. On nous a essayé nos uniformes ; nous les aurons pour la sortie, nous avons eu aussi nos sabres qui sont flamboyants ». Henri énumère les noms de ses camarades, spécialement ceux de son groupe ; son père tenait à les connaître. Il donne, en quelques mots, son appréciation, toujours bienveillante, quelquefois spirituelle. Il termine ainsi : « Au reste je suis au mieux avec tous mes camarades, et je les trouve tous plus complaisants et plus aimables les uns que les autres.

Vous me parlez des fêtes de Noël. Soyez persuadé que j'y aurais pensé tout seul, et que je me garderais bien de manquer à mes devoirs . »

Il tient donc son père au courant, presque au jour le jour, avec la plus entière franchise, heureux d'annoncer un succès, aussi prompt à signaler une défaite.

Le post-scriptum suivant le montre sortant un peu de ses habitudes. Encore cette justification s'explique-t-elle par son amour de la vérité : « Papa a l'air de croire que ma note de manœuvre provient de mon peu d'agilité dans le grément. Dans la mâture, je me débrouille aussi bien que n'importe qui ; mais ce que je ne peux pas sentir, c'est le cours théorique ; pour moi, c'est le *nec plus ultra* de la scie, et, comme c'est là-dessus que l'on met la note, il n'en faut pas conclure que je ne suis pas capable de monter au sommet du mât. »

Ses nombreuses lettres à son Père, à propos des diverses occupations du *Borda,* remplies de détails techniques, n'offriraient qu'un médiocre intérêt. On y voit l'amour, je dirai, la passion du travail, grandir sans cesse.

Le Commandant formulait cette appréciation : « Très bonne conduite. Bonne tenue. Bon esprit. Travail bon pour la plupart des cours.

La manœuvre seule a présenté un peu de mollesse. M. DE MAUDUIT n'aura aucune difficulté à mieux faire, et sera un excellent élève. »

L'élève tint compte de l'observation, et s'acquit la réputation d'excellent manœuvrier.

Les notes de chaque mois avaient accusé un réel progrès. A la fin de l'année, Henri gagnait trente-cinq places ; il était classé neuvième. Au mois d'août qui suivit, il voyagea durant un mois sur le *Bougainville*. C'était l'école pratique de navigation. Les élèves y faisaient les manœuvres comme des matelots. Ils eurent quelques jours de gros temps, et presque tous furent malades. Henri tint bon ; il paya de sa personne pour remplacer ses camarades hors de combat. Les officiers étaient grandement surpris de le voir accomplir seul, dans les mâts, des manœuvres qui auraient exigé plusieurs hommes. On longea les côtes de Bretagne et de Normandie, depuis Saint-Nazaire jusqu'à Cherbourg, Jersey et Guernesey. Du Hâvre, le jeune marin donna signe de vie à sa mère : « Dimanche, 18 août 1879. Il est neuf heures

du soir, et je vous écris à la lueur d'un affreux quinquet. Il fait mauvais temps, et on craint un coup de vent pour demain ; nous appareillons cependant demain à huit heures, et nous prenons le large.

Le Hâvre est une ville ravissante ; il y a un musée et un aquarium splendides. Guernesey est encore plus joli ; c'est un jardin d'un bout à l'autre. Nous y avons passé un jour entier, et j'en ai profité pour faire le tour de l'île, en voiture, avec trois de mes camarades... A Guernesey on ne parle qu'Anglais ; aussi j'ai bien été obligé de baragouiner ce que j'en savais. » Le *Bougainville* vint à Lorient, et Henri passa un jour au château du Plessix.

Après un mois de vacances, il rentrait au *Borda,* le 1er Octobre 1879.

C'est ici sans doute que se place un menu fait du bord. De Mauduit tomba à la mer, le cordage auquel il tenait ayant cédé ; sans se troubler il s'en fut à la nage recueillir sa casquette et différents objets qui flottaient, avant de revenir au vaisseau.

Les lettres de l'écolier redeviennent, pendant des mois, un compte rendu ; une seule

fait exception. « *Borda,* 4 novembre. La nouvelle du *Borda* est l'arrivée d'un Roumain, que le Gouvernement de son pays fait élever en France.

Il s'appelle le comte Lambrino, a vingt ans, une grande fortune et une belle position chez lui ; une magnifique prestance ; il a beaucoup voyagé. Depuis six jours il fait trouver les récréations courtes, en nous racontant une foule d'histoires qui sont très drôles, grâce à son accent étranger. A part cela, le *Borda* est toujours aussi monotone.

René du Fretay vient de rentrer à Saumur au moment où le général L'Hotte est aux arrêts, pour avoir laissé ses officiers aller à la chasse de M. de Maillé. Cela doit leur paraître bien drôle. »

A la fin du premier trimestre de deuxième année, fidèle à sa coutume de ne rien cacher, il signale un insuccès. Malgré ce fléchissement momentané, il reste excellent élève, ainsi qu'en témoigne la note suivante datée du 1er janvier 1880, et signée du Capitaine de vaisseau commandant l'école navale :

« Excellente conduite, très bon esprit;

M. de Mauduit a négligé certains cours, particulièrement l'architecture navale, ce qui lui a fait perdre onze rangs; mais il travaille, et j'ai la confiance qu'il se relèvera; excellent sujet sous tous rapports. »

L'élève fait allusion à son insuccès en architecture navale, dans une lettre à sa mère: « Les cours finissent à la fin du mois prochain; nous n'avons plus que cinq classes d'architecture navale. Cela me fait tant de plaisir que je ne fais que penser au bonheur de ceux qui ne font pas d'architecture. »

Il ne se décourage pas : « 17 janvier (à son père). Je ne sais comment vous remercier de ce joli papier à lettres que vous avez eu la bonté de m'envoyer ces derniers jours : c'est en vérité me récompenser trop bien des insuccès que j'ai eus à ce classement du premier de l'an. Je tâcherai de remonter, et même j'ai déjà commencé à travailler sérieusement pour me tirer de ce mauvais pas. C'est assez d'une mésaventure comme celle qui vient de m'arriver. Du reste, la preuve que je travaille, c'est que j'ai perdu l'habitude de fumer, pour pouvoir étudier pendant la récréa-

tion, après le dîner. J'ai commencé à ne plus fumer le 4 janvier, et je compte ne pas recommencer avant le 1er avril, c'est-à-dire après le classement... Tout le monde travaille énormément. et pour essayer de sortir dans un bon rang, on est obligé de ne pas lever les yeux de dessus ses livres. »

Ce qui n'empêche pas Henri de prendre les délassements nécessaires, et de conserver dans ses lettres son ton de bonne humeur et de gaieté. Ainsi, bientôt il raconte à son Père les innocentes folies du C. [1].

« Aujourd'hui, nous avons fait le C. Çà consiste à jeter par-dessus le bord de la

(1) On appelle *C*, à l'école navale, le numéro le plus élevé dans chaque promotion, (à la rentrée, on tire au sort les numéros qui fixent les postes de chaque élève, son bureau, son caisson, etc. etc.); le jour où la promotion n'a plus à passer à l'école qu'un nombre de jours égal à ce numéro *C*, les jeunes gens du *Borda*, de temps immémorial, s'exercent à des jeux très animés. C'est grande fête. C'est qu'à partir de cette date, les fistots (élèves de 1re année, comme à Saint-Cyr, les melons, à polytechnique, les recrues) sont considérés comme anciens, et les anciens, comme midships, (abréviation du mot anglais midshipman, à peu près analogue à notre terme d'aspirant).

(Note d'un enseigne démissionnaire).

grande vergue un mannequin habillé comme élève, et portant tout ce qui est défendu à bord : un journal, une boîte d'allumettes, un roman, une bouteille de rhum, une paire de gants, vingt-six sous, etc, le tout, assaisonné de beaucoup de tapage ; enfin, personne n'a été puni, grâce à notre Commandant en second. » Ce n'est pas le ton habituel de ses confidences à son père. Dans la lettre suivante il dit : « Plus je vais et plus je sens le goût pour le métier ; la manœuvre elle-même qui, au commencement de l'année dernière, m'offrait peu d'attraits, m'intéresse beaucoup maintenant. »

Il touche à la fin de ses deux années d'école : « Je ne sais encore sur quel bateau j'embarquerai au mois d'octobre... Ces jours-ci, notre batterie n'est absolument qu'une foire ; on ne fait absolument que du tapage : quelques-uns ont monté une troupe d'acteurs qui jouent la revue de Longchamps, etc. Aussi on ne peut guère travailler. C'est étonnant comme les factionnaires, les adjudants, etc., sont aimables pour nous maintenant : On nous ouvre les portes, on nous salue ; pour

emballer quelques misérables livres, on a envoyé cinq factionnaires, l'autre jour. Il est vrai que dans dix jours, ils seront tous nos inférieurs, et, en gens politiques, ils songent à se ménager les autorités, petites autorités.

Il fait beau temps, je donnerais quelque chose pour être en vacances. Bientôt, je vous rejoindrai ; dans l'espoir de ce moment délicieux, ma chère Maman, je vous embrasse avec toute ma tendresse. »

Une question s'imposait. Quel serait, à la sortie du *Borda,* le port d'attache du futur aspirant ?

Il écrit à ce sujet : « Avant de prendre une décision définitive, je puis déjà affirmer que je ne choisirai pas Lorient. Je vais en parler à l'amiral du Frétay. J'ai vu René, il y a deux mois ; il m'a dit que s'il avait à recommencer, il prendrait Toulon. Quand on est aspirant ou enseigne, on désire naviguer, et Toulon est de beaucoup le meilleur port pour les embarquements. Ensuite, si l'on veut revenir un peu plus près de chez soi, on est toujours assuré de trouver à changer pour venir à Lorient. Aussi, je penche pour Toulon, ou

au moins Brest... Ce matin les Jésuites nous ont invités à déjeuner, comme ils ont l'habitude de le faire à la fin de la deuxième année. Je m'attends à trouver un factionnaire à leur porte[1] ; mais cela ne m'embarrasse guère. »
Henri pouvait se montrer satisfait, ses persévérants efforts l'avaient maintenu dans un rang élevé. Un de ses anciens camarades l'atteste en ces termes : « Henri DE MAUDUIT était un des bons travailleurs de la promotion ; il tenait à gagner des places, et il y réussit facilement jusqu'à se trouver tout à fait en tête. Déjà on pouvait remarquer cette application consciencieuse qu'il portait plus tard dans tous les détails de son métier, ce désir de toujours apprendre qui devait le rendre de plus en plus apte à servir utilement son pays. Nous sentions bien que son esprit avait été formé de bonne heure par les leçons d'un père qui fut aussi un vaillant et un dévoué. »

Ajoutons qu'au *Borda,* Henri n'avait pas négligé le côté moral et surnaturel de sa vie.

Tous les Dimanches, il allait revoir ses

(1) C'était l'époque des expulsions.

anciens Maîtres. Les jours de sortie, il passait chez eux une partie de ses matinées et de ses après-midi; souvent, nous rapportent ses lettres, il avait de longues conversations avec un Père du collège. Il trouvait aussi, à Notre-Dame de Bon-Secours, des distractions que très rarement il allait chercher au café. Les Jésuites de Brest avaient mis quelques salles de jeux à la disposition de leurs anciens élèves. Henri nous apprend qu'il y faisait volontiers sa partie de billard avant de retourner au *Borda*.

D'excellents parents qu'il avait à Brest le recevaient aux jours de sortie, et lui faisaient retrouver la bienfaisante atmosphère du foyer paternel. Souvent dans ses lettres il parla avec gratitude de l'accueil qu'il venait de recevoir. Grâce à un fréquent échange de correspondances avec les siens, il était resté sous l'influence de sa chrétienne famille et n'avait délaissé aucun de ses devoirs religieux.

VI

DIVISION VOLANTE

« Résolue » et « Flore ».

1880-1881

Henri avait dix-huit ans. Nommé aspirant de deuxième classe en 1880, il commençait à voyager en achevant son éducation maritime.

Quatre navires, deux frégates, deux corvettes : La *Flore,* l'*Armorique,* la *Résolue,* la *Favorite* qui était en même temps l'école des Gabiers[1], reçurent les jeunes officiers. Henri fut désigné pour la *Résolue.* Nous retrouvons, sous forme de rapport à l'Amiral commandant la flottille, l'histoire du premier voyage. Elle est d'une écriture ferme, comme la pensée. On sent une volonté robuste, une observation judicieuse des hommes et des choses.

(1) Le Gabier est le matelot qui s'occupe de la mâture.

Indications techniques les plus précises, descriptions des villes et des pays où l'on fait escale, incidents variés sur terre et sur mer, rien n'y manque.

C'est que dès lors le jeune aspirant est tout entier à son devoir professionnel. Sa passion pour le travail et les obligations du métier seront pour sa jeunesse la meilleure sauvegarde.

« Escadre volante, 15 octobre 1880. De Brest à Lisbonne. L'escadre était en partance depuis le 12 octobre, et tout faisait prévoir le départ pour le jeudi 14, quand le mercredi, le Commandant de la *Favorite* tomba malade; son remplacement immédiat nécessita un retard; le jeudi se passa donc en rade de Brest, mais la chaloupe et le grand canot furent embarqués le soir. Le vendredi qui devait nous voir partir se leva enfin. Chacun se réjouit, quand, après un contre-ordre, l'ordre d'appareiller fut donné à l'armée. Il était alors neuf heures et demie; un quart d'heure après, la voilure était établie et tout était disposé pour larguer le corps mort... Nous entrâmes dans le goulet, et nous vîmes

disparaître un à un tous les points de cette côte de Bretagne que nous connaissions si bien. Successivement s'évanouirent le Portzic, la pointe Espagnole, la Roche Mingan qui se dresse au milieu du goulet, le pittoresque château de Bertheaume, et enfin le cap Saint-Mathieu surmonté des antiques ruines de son abbaye ; de l'autre bord, la baie de Camaret et les rochers des Toulinguets s'effacent aussi peu à peu. Les aspirants sont appelés à faire la vue de la côte qui disparaît de plus en plus. On distingue encore la pointe de Corsen, le Conquet, Saint-Mathieu, le Goulet de Brest, qui semble une trouée entre les côtes élevées du Goulet ; Causaret, les Toulinguets, le cap de la Chèvre sont encore en vue. La côte disparaît enfin, la vue est terminée : dernier adieu à la France.

Dimanche matin, le point nous indique que nous approchons de Lisbonne ; l'ordre est donné de chasser en avant ; nous établissons toute notre voilure, et, poussés grand largue, par une belle brise de N.-O., nous nous rapprochons rapidement de la côte : à onze heures et demie le cri de : « Terre ! » retentit enfin

joyeusement... A deux heures le pavillon de pilote est hissé en tête des mâts : nous marchons bien, et nous voyons successivement défiler devant nous le château de Penine perché sur la cime du plus haut des rochers ; la petite ville de Cascaes qui s'étale au bord de l'eau, le fort Saint-Julien et le château de Bugio. Nous sommes enfin accostés par le pilote, et nous prenons la passe qui doit nous amener à Lisbonne... C'est là ce fleuve chargé du souvenir de nos armées. Au haut de la montagne, le fort Centra, actuellement en ruines, rappelle la capitulation française avec Junot ; au-dessous, le fort devant lequel l'amiral Roussin passa brillamment avec son escadre. On songe naturellement à ces souvenirs du passé ; en haut, la défaite, plus bas, le succès... La côte paraît alors couverte d'illuminations ; un navire mouillé dans le chenal est couvert de feux qui font un effet charmant. Nous retrouvons enfin la *Favorite*, mieux partagée que nous par la fortune : elle est arrivée depuis le matin.

De la description complète de Lisbonne, un passage à noter : « La ville est jolie, elle

a de belles rues, de belles places, et quelques beaux monuments ; les maisons sont peintes de diverses couleurs ; plusieurs sont revêtues d'une sorte de mosaïque, et cet assemblage de couleurs éclairé par le soleil de Portugal produit un charmant effet. Dans l'intérieur de la ville se trouve la chapelle de San-Vincente où se fait la sépulture des rois ; il n'y a qu'un seul mausolée, les autres corps sont simplement renfermés dans des châsses exposées à la vue. Enfin les places ont presque toutes de belles statues ; la statue de Camoëns le représente tenant à la main son fameux poëme des Lusiades ; la statue équestre de Don Pédro est aussi belle. Il fallut enfin quitter le Portugal pour reprendre la mer. On se mit en route pour Ténériffe. Depuis Lisbonne nous avons déjà vu la terre deux fois. »

« Dimanche soir, un feu est signalé à l'horizon. C'est le feu de Ténériffe. Le soir nous eûmes le loisir de voir la ville ; mal construite, mal pavée et ayant des pentes très raides. Malgré cela, elle est excessivement pittoresque, comme la campagne qui l'entoure. Les arbres n'y sont pas nombreux ; on n'en voit guère

que dans un jardin public qui domine la mer, et d'où l'on a une très jolie vue. »

L'escadre s'avance vers la Praya. C'est alors qu'Henri nous donne de curieux détails sur la fête du tropique : « Le 4 décembre se firent les préparatifs de la fête. Nous reçûmes le messager du Père Tropique sous une pluie de petits pois, et au milieu d'une masse de farine. Ce n'était que le commencement ; le lendemain, nous devions recevoir le fameux baptême. Ce fut sous un soleil brillant, par un calme plat, que nous reçûmes la visite du Père Tropique, dans son char traîné par quatre ours. Son arrivée s'annonça par le départ de deux bombettes, au moment où le défilé commençait. Les haut dignitaires de la Cour du Roi des mers prirent possession de la passerelle, et alors le Curé prononça le sermon. Neptune chargea les cambusiers et les caporaux d'armes des plus dangereuses missions ; un charlatan débita un discours improvisé plein de gaieté et d'humour. Puis, chacun de nous dut payer de sa personne, et aller recevoir le baptême du Tropique, dans l'onde amère, et sous le jet puissant de la pompe à incendie. Heureuse-

ment, la température n'était pas froide et le bain était un véritable plaisir. Bref, chacun fut ravi, et s'en alla prêt à recommencer au prochain passage. »

Notre jeune officier, on le voit, ne dédaignait point les joyeuses et brillantes distractions du bord, mais il savait déjà garder la mesure. Un de ses amis nous en informe dans la note suivante : « Après le *Borda,* nous nous retrouvons en escadre volante dans le poste de la *Résolue,* puis à bord de la *Flore.* C'était le moment où, promus aspirants de deuxième classe, profitant pour la première fois d'une liberté relative, nous voulions jouir avec un peu de frénésie de notre premier galon et de notre jeunesse. Henri, d'un caractère enjoué et ouvert, prenait part à notre gaieté ; mais, tandis que quelques uns d'entre nous se laissaient quelquefois trop emporter par leur ardeur, je ne vis jamais Henri oublier ce qu'il devait à sa dignité d'homme et d'officier. J'ai même le souvenir qu'il nous rappela une fois au sentiment de la bienséance, dans une circonstance où quelques-uns avaient agi avec légèreté. »

« Après avoir visité Madère, les Canaries, les îles du cap Vert, on fit voile vers le Sénégal. Les quatre bâtiments de l'escadre mouillent aux quatre sommets d'un carré, et hissent le pavillon de quarantaine. On reprend la mer et on revient en arrière.

Pendant que nous longions la côte Est de l'île de Praia, un homme tomba à la mer, du canot major où il était à sonder: la rupture de la sangle qui le retenait avait causé cet accident. Bien que la mer fût assez belle, cet homme qui nageait mal et qui avait été étourdi par sa chute, n'aurait probablement pu atteindre la bouée, sans l'aide d'un gabier qui se jeta immédiatement à l'eau. Dès que le cri: « Un homme à la mer » s'était fait entendre, nous avions cargué les basses voiles et pris la panne sous le petit hunier; cette manœuvre avait été exécutée avec une promptitude remarquable. Aussitôt la baleinière avait été amenée, et, peu de temps après, elle revenait avec les deux hommes. Pendant notre manœuvre, les autres navires de l'escadre avait mis en panne. L'*Armorique*, qui nous suivait, avait même amené une de ses baleinières, qui, du reste,

arriva après la nôtre à la bouée où se trouvaient les deux hommes. Le gabier qui, si courageusement, se jeta à la mer, fut mis à l'ordre du jour par l'amiral, et félicité publiquement par le Commandant. On doubla bientôt les îles du cap Vert ; nous cherchâmes les vents d'Ouest, qui nous fissent passer le détroit de Gibraltar.

Le 3 février, la bise s'établit franchement au S.-O. et nous donna une jolie vitesse. A midi l'Amiral signala aux corvettes de se rendre en route libre au mouillage des îles d'Hyères. »

Le 5, on était sur les côtes d'Espagne, mais on n'avançait plus que très lentement, enfin, dans la nuit du 10 au 11 février, le coup de vent attendu arriva. L'escadre put entrer dans la rade d'Hyères. Là, les Aspirants changèrent de navire. Henri quitta la corvette à voiles la *Résolue* pour embarquer sur la frégate à vapeur la *Flore,* qui était le vaisseau amiral.

L'Escadre volante mouilla durant quelques semaines sur les côtes de la Provence.

Du golfe Juan, notre aspirant écrivait à son frère : « *Flore,* 18 mars 1881. Nous

sommes tranquillement mouillés au golfe Juan, en train de faire de l'hydrographie. Tous les matins à six heures, nous descendons à terre, armés de sextants, théodolites, chaînes, etc.; jusqu'à dix heures nous observons, mesurons, sondons ; de même, à partir de midi et demi jusqu'à cinq heures du soir. On revient totalement fatigué, mais ravi d'avoir marché un peu. Tous ces jours, l'escadre d'évolution était ici ; nous avons été sur le *Colbert* voir fonctionner ces énormes cuirassés. Mais je ne parle ici, à l'inverse de ce qu'on fait généralement, que du service.

Les samedi, dimanche et lundi, nous sommes libres. Aussi, j'ai pu visiter toute la côte : Cannes, Antibes, Nice, Villefranche, Monaco et Monte-Carlo, où, du reste, je me suis senti peu d'envie d'aller ponter sur le *rouge* ou sur le *noir*. Tout le pays est ravissant ; la nature est belle et verte, le ciel pur ; au premier plan une chaîne de collines qui monte graduellement couverte d'arbres et de villas charmantes ; derrière, on aperçoit les blanches cîmes des Alpes, et, entre autres, le mont Viso. Quant à Nice, c'est une ville très

élégante; rien n'est plus joli que *La Promenade des Anglais*. Au bord de la mer, de quatre heures à six heures, c'est un défilé de voitures plus brillantes les unes que les autres. Le revers de la médaille, tu le devines déjà, c'est que le pavé coûte cher. Enfin, je m'amuse beaucoup de voir ce pays dont j'avais bien entendu parler sans le connaître. Les têtes des Anglais surtout sont étonnantes. Il y a certainement à Nice plus d'étrangers, Anglais, Allemands, Autrichiens, Turcs, Grecs, Arméniens, Russes, etc., que de Français, et rien n'est plus drôle qu'un dîner à table d'hôte dans un des grands hôtels ; on s'étonne de ne pas voir un individu tirer de sa poche deux petits bâtonnets pour manger à la méthode chinoise. »

Huit jours après, Henri donnait à son père des détails sur l'incendie du théâtre : « Golfe Juan, 25 mars 1881. Toute la ville de Nice est actuellement en grand émoi de l'incendie qui, mercredi dernier, a détruit le théâtre, au moment où on allait lever le rideau. La salle était pleine, quand le feu prit dans le compteur à gaz qui éclata ; en un instant les flammes

envahirent la scène, et les spectateurs affolés se jetèrent avec frénésie dans un couloir, où une bouffée de fumée qui s'engouffra, les renversa presque tous asphyxiés. Les aspirants de l'escadre qui se trouvaient à terre ont naturellement été s'offrir pour donner des secours. Le général de Bellemare, a chargé deux de mes camarades, de Roquemaurel et Blaise, du même poste que moi, d'organiser les chaînes. Quant à moi, j'étais de service à bord, et je regretterai toujours de n'avoir pu aller aussi tâcher de me débrouiller là. Schwérer, que vous avez vu au Plessix, est monté jusqu'au paradis, où des spectateurs étaient entassés dans les couloirs, presque tous carbonisés déjà, et a pu retirer quatre personnes. Du reste, quoique le *Petit Niçois* exalte le courage et le sang-froid des civils et des pompiers, il est absolument reconnu que quatre aspirants, une dizaine de marins et deux civils seulement, ont pu parvenir à l'intérieur. Les scènes qui se sont passées dans le théâtre, et que ceux de mes camarades qui y étaient, m'ont racontées sont effrayantes et horribles. Schwérer a fait prendre par deux marins un homme affolé de

peur qui ne voulait pas se laisser sauver, et, malgré tous leurs efforts, ils n'ont pu lui faire lâcher les barreaux d'une fenêtre qu'il avait saisis, et ils l'ont vu griller à un pas d'eux. Du reste, les chiffres sont éloquents : quand j'ai quitté Nice hier soir, on avait déjà retiré 170 cadavres, et les travaux de déblaiement n'étaient pas commencés. J'ai été hier matin, deux heures après l'incendie, voir le théâtre qui brûlait encore ; on ne peut s'imaginer ce que c'est, et je verrai toujours les figures de ces malheureux, c'est affreux ! Les aspirants qui avaient été à l'incendie ont été mis à l'ordre du jour, ce n'est que juste. Deux ont été blessés, mais, heureusement, pas grièvement. Grâce à cet accident, Nice avait pris hier l'aspect le plus triste qui se puisse imaginer : les théâtres, cirques, etc., étaient fermés, et la pluie qui tombait à verse ne rendait pas la ville plus gaie. Ceux de mes camarades qui étaient là, sont restés dans l'eau et le feu successivement, jusqu'à trois heures et demie ».

L'Escadre volante quitta Toulon le matin du 25 avril 1881, pour visiter les côtes d'Afri-

que. C'est à cette date qu'Henri de Mauduit reprend son journal de voyage.

« A bord de la *Flore*, de la rade d'Hyères à Mers el Kébir. Nous sommes en vue de Majorque. Cette île est montagneuse dans toute sa partie nord. Le mont San Salvador, le mont Llodra, et plusieurs autres montagnes plus petites la font reconnaître de loin. Le sud, au contraire, est une côte assez basse et qui semble très plate. C'est sur cette sorte de plateau qu'est bâtie l'église de Santony, qu'on aperçoit à grande distance. Nous passions donc tout auprès de cette côte dont on apercevait facilement les moindres détails; le temps était splendide, le soleil en se couchant vint ajouter encore au charme de cette soirée; puis la nuit tomba; le phare de Colon et celui de Cabrera nous indiquèrent seuls la position de l'île que nous venions d'admirer.

Oran, mai 1881. Les grands navires ne peuvent aller mouiller jusqu'à Oran, à cause de la nature du fond; ils sont obligés d'aller chercher un abri dans la rade de Mers el Kébir. Ce mouillage est formé par une pointe de rochers s'avançant en mer, et sur laquelle

est bâti un fort qui défend l'entrée d'Oran ; le village se compose de quelques maisons et de quelques entrepôts de marchandises ; il est situé au pied de très hautes montagnes abruptes et arides, sur lesquelles est bâti le fort Santon. Mers el Kébir est à huit kilomètres environ d'Oran ; la route qui y conduit suit le bord de la mer, traverse les villages de Saint-André et de Sainte-Clotilde, passe par un tunnel percé sous la Ramira, et arrive par une forte descente au port d'Oran.

Flore, 10 mai 1881. Oran est bâti dans une vallée assez profonde et qui descend en pente douce vers la mer ; la ville est gaie et renferme une promenade charmante, la promenade de l'Etang, d'où on domine la baie et le port qui est très animé. L'intérieur de la ville est très curieux à visiter ; elle se divise à peu près en trois parties distinctes : *le quartier Européen* qui a l'aspect et l'animation d'une ville de France ; les Arabes y viennent peu, sauf quelques marchands ambulants qui vous proposent des tapis, burnous, fez, etc., pour des prix exorbitants, qu'ils diminuent peu à peu avec des plaintes d'un comique achevé ;

le quartier Arabe, situé dans la partie S.-O., qui a l'aspect d'une véritable ville d'Arabes; maisons petites et basses, rues étroites, malpropreté générale. On n'y voit pas de magasins ; de loin en loin on aperçoit, par une petite porte entr'ouverte, un arabe assis, les jambes croisées, qui travaille, soit le cuir, soit l'étoffe; enfin, *le quartier Juif,* situé dans l'Ouest, est peut-être le plus curieux; les maisons sont très hautes et les rues étroites ; on y rencontre peu d'animation les jours ordinaires ; mais, le samedi, jour du sabbat, le quartier prend un aspect tout différent ; les boutiques sont fermées, les rues animées, et, aux fenêtres, on aperçoit des Juives parées de ce splendide costume national que le peuple juif porte. Enfin, comme édifice curieux, il faut aller voir la Mosquée; c'est un bâtiment très bas, dont la toiture est supportée par un grand nombre de piliers peints, entourés de devises du Coran ; le sol y est entièrement couvert de beaux tapis, que la chaussure ne doit pas toucher. Aussi, à la porte, on vous met aux pieds les sandales de bois, qu'il est prudent de manœuvrer avec circonspection. A l'inté-

rieur de la Mosquée, se trouve une sorte de petit autel placé sur la face tournée vers la Mecque. C'est de ce côté que se prosternent les croyants quand ils récitent leurs priéres ».

« Partis le samedi d'Oran, continue le journal, nous arrivons dans le détroit de Gibraltar le lundi soir. » Citons d'une description complète de Tanger :

« A bord de la *Flore,* 2 juin 1881. En entrant en ville, on est d'abord frappé par le silence et le calme qui y règnent ; les Arabes sont, en général, d'une indolence extrême ; on les voit assis, pendant de longues heures, drapés dans leurs burnous et ne se livrant à aucune occupation ; quelques uns d'entre eux sont cependant artisans, et travaillent avec assez d'adresse, soit des plats de cuivre ciselé, soit de l'étoffe, soit du cuir. Le bas de la ville est spécialement habité par les Européens établis à Tanger pour le négoce, le haut est au contraire vraiment Arabe. Le commerce de Tanger avec l'intérieur, qui pourrait en faire un port de premier ordre, si le gouvernement Marocain le favorisait, est presque nul aujourd'hui. Le peu de marchan-

dises qui arrivent de l'intérieur viennent de Fez surtout, qui est à six jours de marche dans le sud. Tout, jusqu'aux pièces de monnaie, montre l'incurie du gouvernement marocain : ce sont des plaques d'argent coupées n'importe comment, de façon que le poids soit presque constant, et frappées aussi mal que possible. Aussi, n'arrive-t-il des environs de la ville, sur le marché de Tanger, que des fruits, fromages ou produits de ce genre : tout cela se vend dans une grande cour, où chaque marchand a une petite stalle sur laquelle il débite ses marchandises. C'est aussi dans ce quartier que se livrent à leurs industries le peu d'Arabes qui travaillent. On y voit le Kif qui a de l'analogie avec l'opium des Chinois. On le pile, et, une fois sec, on le vend en poudre. C'est sous cette forme que les habitants du pays le fument dans de petites pipes, qu'ils rallument sans cesse jusqu'à ce qu'ils tombent d'ivresse. Nous allâmes voir les ruines du vieux Tanger qui sont sur la plage, à environ une lieue de la ville. Les ruines sont bien conservées, et les arbres qui y ont poussé les rendent encore plus pittoresques. Auprès

d'elles se trouve un pont en assez bon état, dont on attribue la construction aux Romains.

Tanger ne serait-il pas l'ancienne Tangis de la Mauritanie Tangitane ?

Enfin, le soir, il fallut rentrer à bord, fatigués et les pieds coupés par le pavé des rues, mais enchantés d'avoir vu une ville vraiment marocaine, où la civilisation a pénétré juste assez pour donner le moyen de la visiter facilement et sûrement ».

« Après avoir fait le plus de toile possible, dans la nuit du 8 au 9 juin, l'escadre se trouva, le matin, en vue de Madère ».

Les officiers visitent Funchal, la plus importante ville du pays ; on reprend la mer le 15 juin.

Le 30, l'escadre entrait dans le golfe de Gascogne. Après escale à Rochefort et à Quiberon, elle revenait définitivement à Brest.

La campagne était terminée.

VII

« VILLARS » ET « VICTORIEUSE »

CHINE, JAPON, SIBÉRIE, TONKIN

1882-1884.

Nommé aspirant de première classe en 1881, Henri DE MAUDUIT eut deux mois de repos, qu'il passa en famille.

Profitant du droit que lui donnait son rang de classement, il choisit, comme port d'attache, Toulon, qui lui promettait les meilleurs embarquements. Le 5 octobre, on le désignait pour le cuirassé le *Colbert*. Mais la vie d'escadre entrait peu dans ses goûts. Aussi, au bout de quelques mois, s'empressa-t-il d'accepter le voyage de Chine et du Japon. Avec trois autres aspirants, il quittait Cherbourg en janvier 1882, sur le *Villars*.

C'était une vie nouvelle. Logés tous ensemble dans un poste servant à la fois de

dortoir, de salle à manger, de salon et de salle d'étude, obligés à faire toutes les deux nuits le quart, c'est-à-dire quatre heures de service sur le pont, à tour de rôle, chacun prenait son repos comme il le pouvait, couché dans son hamac.

Le début de la campagne ne fut pas favorisé par le temps ; une violente tempête les assaillit au départ. Toute la vaisselle fut cassée. Les provisions ayant été avariées par la mer, plusieurs fois les officiers se trouvèrent réduits à la ration de l'équipage. DE MAUDUIT et ses camarades, prirent bravement leur parti, et cette campagne du *Villars,* d'abord si pénible, fut ensuite charmante.

Ce premier voyage laissa à l'officier quelques souvenirs très particuliers. Le Japon commençait alors à être évangélisé de nouveau, après deux cents ans. Les enfants des anciens chrétiens martyrs avaient conservé la foi et une grande partie de leurs traditions chrétiennes. Quelques groupes accoururent sur la plage au devant du *Villars,* en faisant le Signe de la Croix. Henri ne manqua pas de dire à sa mère combien l'avait ému la vue de ces

Japonais, si fidèles à la vraie religion, malgré l'absence de prêtres.

Le jeune aspirant écrivit du Japon nombre de lettres pleines d'intérêt. Malheureusement, la plupart de ces correspondances ont disparu; des trois qui restent, citons quelques passages.

« 3 juillet 1882. Nous voilà arrivés d'aujourd'hui à Yokohama, où l'Amiral nous a mandés; nous allons passer notre inspection générale, la grande inspection où la vertu doit être récompensée et le vice puni.

L'étude qu'on fait ici malgré soi est celle de l'Anglais, et, malgré soi encore, on arrive à comprendre ce langage. Ainsi, depuis que je fais le service de Lieutenant de Vaisseau, maintes fois, j'ai dû, étant de quart, recevoir des officiers Anglais ou Américains (en visites officielles), ou aller moi-même en corvée, à bord de ces bâtiments. C'est très impressionnant d'abord, car tout se passe sur le pont, au milieu d'un silence de mort. Heureusement, quelques phrases stéréotypées me permettaient, lorsque je ne comprenais pas, de répondre une chose ayant trait à la visite. Ainsi, quand l'officier monte à bord,

voici un texte pouvant servir comme demande ou réponse, suivant le cas : Is the commander at board ? — No, sir, he is on shore. — I am very sorry, to be sure ! — Where do you come from ? — From Yokohama, sir. — Indeed ? — Have you made a good journey ? — Very good. — Un silence. — And here be so kind as to give my regrets to the *Villars* commander. — I will not fail (1)... Et le tour est joué.

Les Russes et les Allemands, c'est autre chose ; du reste, je n'ai pas encore eu à les entendre. Ce qui est le plus bizarre, c'est le coup du Japonais : « L'autre jour, une canonnière Japonaise mouille sur rade ; un de mes camarades est envoyé, comme c'est l'usage, présenter au Commandant du bateau les compliments du nôtre. Il monte à bord et trouve un officier : « Bonjour, Monsieur, parlez-vous français ? » — Pas de réponse. —

(1) Le commandant est-il à bord ? — Non monsieur, il est à terre. — J'en suis fâché vraiment. — D'où venez-vous ? — De Yokohama, monsieur — Vraiment. — Avez-vous fait un bon voyage ? — Très bon. — Voudriez-vous être assez bon pour dire tous mes regrets au Commandant du *Villars* ? — Je n'y manquerai pas.

« Anglais ? » — L'officier répond une phrase japonaise où on distingue le mot *Arimaseu*, qui veut dire : « Il n'y a pas moyen. »

Suffisamment instruit sur les connaissances variées de ce fonctionnaire du Mikado, mon camarade montre le *Villars*, puis, fait comme pour donner une poignée de main. et, là-dessus, s'en va. Cette pantomime a peut-être été comprise par le Japonais ; mais peut-être aussi se dit-il que nous sommes de drôles de gens.

Malgré les récits des voyageurs, on ne voit ici que très peu de femmes affligées de ce pied infiniment petit qui fait, au dire de leurs compatriotes, leur beauté. Je n'en ai vu qu'à Hong-Kong, et, malgré mes recherches, je n'en ai pas aperçu depuis : ce pied, entouré de linges et de chaussettes mises les unes par-dessus les autres, a complètement perdu toute trace de forme. Aussi faut-il voir la gymnastique que font ces malheureuses pour ne pas tomber.

A un autre jour la suite, I am going to sleep (1). »

(1) Je vais dormir.

« Yokohama, 6 juillet 1882. Voilà le mauvais temps qui commence, ce n'est pas amusant. Nous nous en sommes déjà aperçus à Nangazaki où nous avons eu quinze jours de pluies continuelles. Hier soir je me suis oublié dans la lecture des *Bretons de Brizeux*, d'autant plus intéressante pour moi que je suis à quatre mille lieues de ce petit pays que j'aime bien. J'ai aussi trouvé dans le *Correspondant* des choses intéressantes, au nombre desquelles *L'Egypte en bateau à vapeur*. Cet article a le mérite, je trouve, d'avoir une originalité particulière, dans un récit de voyages, où les redites et les vieux clichés sont à craindre.

Yokohama n'a pas changé depuis notre dernière visite; les rues Japonaises sont toujours aussi pittoresques, et les rues Européennes aussi désertes. Hier, les Américains ont célébré l'anniversaire de leur émancipation. Les bâtiments de guerre, sur rade, de quelque nationalité qu'ils fussent, avaient pavoisé, et, des régates, coups de canon, feu d'artifice le soir, ont donné du brillant à la fête. Les Anglais, à qui ces souvenirs ne sont pas pré-

cisément agréables, avaient filé la veille pour n'avoir pas à pavoiser.

Nous n'allons pas tarder non plus à célébrer le 14 juillet ; tous les officiers du bord sont dans l'attente, espérant tous décrocher quelque chose : croix ou galon. Heureusement, nous sommes parfaitement en dehors de toutes ces préoccupations.

Yokohama renferme maintenant une exposition d'objets de toute espèce, où on trouve de très belles porcelaines, et aussi des petites poupées de quatre sous ; je me suis payé, pour six sous, un œuf qui en contient douze les uns dans les autres. Ces Japonais sont étonnants pour tous ces petits travaux en bois ; ils font des petits seaux, des petites boîtes, etc. Tout cela c'est gentil, c'est propre, on voudrait manger dedans. Et les petits services à thé, services de poupées, dont les tasses sont larges comme un sou !

J'ai là, sur ma table une bouteille de parfums Japonais ; je voudrais que ma lettre pût, en même temps que ma pensée, vous transmettre l'odeur de cette eau de Cologne orientale.

Quoique je trouve ce pays très intéressant, et que je sois loin de m'y ennuyer, je pense souvent que quand vous recevrez cette lettre, vous serez au Plessix, par un beau temps, assis sur les marches du perron. C'est, je l'avoue, un beau souvenir, et volontiers on irait se rassembler au Plessix. Qu'en dites-vous ? »

Notre officier parcourut rapidement un coin du Japon. Il fit un voyage de dix jours dans une Kibitka, petite voiture très légère, traînée par des hommes, et conserva un souvenir délicieux de cette excursion, du beau ciel, des sites charmants ; il visita les riches pagodes et les immenses idoles dont le visage reflète, disait-il, une indicible expression de férocité.

Le *Villars* reçut l'ordre de remonter jusqu'à Vladivostok. Ce n'était alors qu'un petit poste Russe, sur un rivage désert, habité par quelques déportés et des gardiens qui semblaient aussi à plaindre que leurs prisonniers. Dans cette campagne désolée M. de Mauduit rencontra un vieillard catholique, exilé pour la religion. Celui-ci était à genoux devant un portrait de femme. Henri et ce vieillard ne

purent s'entendre que par signes. Mais ce souvenir laissa une blessure au cœur de l'officier. Les peines des autres l'ont toujours vivement impressionné, et il les ressentait plus que ses épreuves personnelles. C'est pour sauver de pauvres matelots, en qui sa foi de chrétien montrait des frères, qu'il n'hésitera pas à sacrifier sa vie !

Au retour de cette expédition en Sibérie, l'aspirant changea de navire et embarqua sur la *Victorieuse*.

Il l'annonçait en ces termes : « Yokohama, 8 septembre 1882. Je viens de changer de bâtiment et de passer du *Villars* sur la *Victorieuse,* en remplacement d'un de mes camarades qui embarque sur le *Kersaint*. Dire que j'aime mieux mon nouveau bateau, je n'en sais rien, car il y a deux jours que je suis à bord, et j'avais de bien bons amis sur le *Villars*.

Au point de vue matériel, je suis mieux sur la *Victorieuse*; le poste est plus grand, bien aéré et décoré plus élégamment. Mais les oiseaux qui y volent en liberté ne contribuent pas peu à le défraîchir. Nous sommes sur

notre départ ; nous nous attendons à appareiller sous peu, aussitôt après l'arrivée du courrier, je crois. Rien de nouveau à Yokohama depuis mes dernières lettres. La chaleur diminue d'une façon continue et nous sommes très bien maintenant ; j'ai peur que dans le Sud, nous ne retrouvions la température de ces jours derniers. Nous passerons probablement une grande partie de l'hiver à Hong-Kong, et nous irons faire un tour du côté de Manille et de Bornéo.

L'Amiral Meyer a été très bienveillant pour moi en me faisant embarquer ici, et je sais que j'ai été précédé d'une très bonne réputation. J'espère que je lui ferai honneur. »

La *Victorieuse* séjourna en effet quelque temps à Hong-Kong. Mais bientôt les événements appelèrent nos forces navales sur les côtes de l'Annam et du Tonkin. La campagne, qui jusqu'alors n'avait été qu'une croisière des plus agréables, allait se transformer en expédition de guerre. Les lettres d'Henri nous tiennent au courant de ses préoccupations, qui d'ailleurs ne l'empêchent pas de prendre le ton de joyeuse plaisanterie, assez

fréquent dans sa correspondance. Ainsi il écrit à son frère : « 10 janvier 1883. Je me décide à t'écrire, parce que, comme je ne désespère pas de devenir un homme célèbre, j'ai pensé qu'en faisant beaucoup d'autographes que tu garderas, je pense, leur vente nous donnera plus tard les moyens d'avoir une canardière, et de prendre un brevet pour les balles creuses à ficelle intérieure : c'est donc le guidon et le chien du fusil et un mètre ou deux de ficelle que je t'envoie, sous forme de lettre. » Il continue : « Tourane toujours Tourane, une grande baie tout entourée de montagnes élevées qui, auprès de notre mouillage, descendent jusqu'à la mer couvertes de forêts. En face, la route conduisant chez le Père Maillard.

En voilà une physionomie que ce Père Maillard ! Alors que tout était à feu et à sang, que les Chrétiens étaient assassinés par milliers, il restait là, se fortifiait, armait ses chrétiens tant bien que mal, et déclarait que le premier pirate qui viendrait l'attaquer serait mal reçu. Il fit comme il l'avait annoncé. Depuis un an et demi voilà sa situation, qui s'est améliorée,

car il a été reconnu que ses Chrétiens se battaient comme de beaux diables, et qu'il ne faisait pas bon de leur chercher dispute. Actuellement il est considéré comme un homme extraordinaire par tous les Annamites, qui du reste n'hésiteraient pas à le pendre s'ils le pouvaient, et s'ils l'osaient.

D'ici, avec une longue vue, on distingue le petit fort bâti sur l'emplacement des maisons où le pauvre capitaine Besson a été massacré avec son escorte, au mois de mars de l'année dernière. »

« 11 janvier 1883. Encore un de ces beaux temps bleus où l'on se sent heureux de vivre et de respirer ; une petite brise s'est levée qui agite doucement les flots de la rade, sur laquelle courent des centaines de pêcheurs, dans leurs jonques bizarres, qui amèneraient un attroupement sur les quais français, tantôt filant comme le vent qui les pousse, penchées jusqu'à faire croire qu'elles vont chavirer; (trois, quatre personnes et même plus s'empilent sur la poutre qu'on met au travers, du côté du vent, se poussent en grappes le plus en dehors possible, pour faire contre-poids à

la voile), tantôt pêchant avec une sorte de chalut sur les traverses qui débordent du dehors. Toutes ces embarcations, avec leurs voiles en paille souvent déchirées, font la même route pour entrer ou sortir ; elles rappellent les chaloupes sardinières de Port-Louis, si jolies et si pittoresques, quand la mer est bleue, et que le soleil miroite autour d'elles, sur les flots à peine ridés. »

Henri se trouvait devant Hanoï quand eut lieu la malheureuse expédition qui coûta la vie au commandant Rivière. Les navires durent porter secours aux soldats d'infanterie de marine.

Notre aspirant devait faire partie des compagnies débarquées. A son grand regret il se vit remplacer. Surprises dans une marche par des Pavillons Noirs, les troupes subirent de grandes pertes. Le commandant Rivière fut tué ainsi qu'un certain nombre de marins de la *Victorieuse* et du *Villars*. Une dépêche, lancée dans les journaux, parlait de désastre, de mort d'officiers, entre autres d'un aspirant de la *Victorieuse*. Quelle anxiété pour les parents d'Henri, durant plusieurs jours ! Enfin,

une seconde dépêche plus explicite les tira de cette cruelle incertitude.

Notre-Dame de Lourdes, invoquée dans son sanctuaire peu de jours avant l'engagement, avait protégé le jeune aspirant.

Une des victimes était de Bretagne, de la commune d'Henri. Celui-ci s'intéressait à son compatriote. Il demandait à sa mère de voir la mère du Breton et de s'occuper d'elle : « Je le fis bien douloureusement, raconte Mme DE MAUDUIT, me disant que c'étaient peut-être là les dernières volontés de mon cher fils qui pouvait avoir eu le même sort. »

L'aspirant trouvait dans les occupations du métier, et aussi dans l'étude, une heureuse diversion à ses émotions poignantes. Il écrivait le 27 mars à sa mère : « J'ai reçu les deux volumes sur Lamoricière que vous avez été assez bonne pour m'envoyer ; ils seront certainement lus avec intérêt par nous tous. J'ai écrit l'autre jour à ma grand'mère pour la remercier des livres qu'elle m'a envoyés. Je n'ose, de peur d'abuser de votre bonté, vous demander de continuer à m'en faire parvenir. Cependant je lirais avec plaisir des livres de

sciences, si vous en trouviez de nouveaux. »

Au cours de l'été 1883, l'officier passait, pour un moment, de la *Victorieuse* sur le *Lutin*, où il devait plus tard faire une seconde campagne.

Une alerte du côté de la Chine avait amené son bateau à Canton. De là il écrivait à son père : « 26 septembre 1883. Nous nous trouvons encore à Canton avec le *Lutin*. Tout semble calme pour le moment, rien de nouveau ne s'est produit, et tout paraît fini. Je pense que le *Lutin* va cependant rester encore longtemps ici ; car on ne saurait dire ce qui arriverait au cas d'une guerre avec la Chine.

On est maintenant en train de juger l'Européen qui, en tuant un Chinois, a provoqué cette révolte ; on attend avec impatience l'effet que produira sa condamnation sur les Chinois.

Je trouve de plus en plus que nous nous enferrons d'une singulière façon au Tonkin. Maintenant, il ne faut plus s'illusionner sur cette question ; c'est une affaire de trente millions et de dix mille hommes. Si par hasard vous avez entendu parler de victoire, vous

çais, qu'il commanda plusieurs fois dans la suite, le transporta à Libreville, d'où il ne tardait pas à écrire : « Me voici enfin arrivé depuis quinze jours à destination dans cette riante colonie française. La première installation est déjà faite, et je peux me réfugier, quand bon me semble, dans ma chambre, où j'ai rangé mes affaires.

Nous sommes arrivés, le 29 février, à Libreville, capitale du Gabon, située à 0,23'25" de latitude nord, dans le voisinage de l'équateur. Le pays est assez joli, mais plat comme une assiette. Libreville est une réunion de factoreries importantes comprenant plus de cent Français. Ceux-ci, joints aux employés du Gouvernement, forment un petit noyau ; on n'est donc pas obligé de causer avec soi-même pour ne pas oublier la langue. Le sol est extrêmement fertile : partout où la végétation peut pénétrer, elle pousse avec une rapidité étonnante. »

Par une heureuse coïncidence, l'Enseigne de Vaisseau rencontrait au Gabon Mgr Le Berre, de la Congrégation du Saint-Esprit, vénérable évêque Breton, dont la famille

patriarcale était connue de celle du jeune gentilhomme. Celui-ci s'empressa de le visiter. « A quelque distance de Libreville, écrivait-il à sa mère, se trouve la mission Catholique. Je m'y suis fait présenter deux jours après mon arrivée ; je fus fort bien reçu par l'évêque à qui j'ai remis votre lettre.

Nous sommes embarqués sur un ponton, le *Catinat,* mouillé à poste fixe. Le bateau est condamné à la démolition. »

L'exécution de la sentence fut sans doute différée. Erreur ou faute. Un jour on s'aperçut que le *Catinat* s'enfoncait, son équipage l'échoua, non sans difficulté à la côte. Officiers et marins séjournèrent donc à terre ; le climat était insalubre, une épidémie se déclara et fit de nombreuses victimes.

« Libreville, 12 mai 1884. Je n'ai guère bougé de Libreville qu'une fois, comme officier de police judiciaire, pour instruire une affaire dans le haut du Congo ; grâce à cela j'ai déjà un peu vu les environs, car l'endroit où je suis allé est à peu près distant de soixante milles. Rien de curieux comme ces Pahouins qui sont certainement les gens les

plus menteurs de la création. Les enquêtes ne sont pas toujours faciles avec eux.

Les bords de la rivière sont extrêmement boisés, et, pour ainsi dire, impénétrables ; c'est pour cela que notre action ne va guère plus loin que les villages bordant la rivière ; dès qu'il faut pénétrer dans la brousse, nous sommes à la merci de ces gens-là qui savent y marcher et s'y cacher. »

« Le pays est vraiment bien beau... J'ai pris quelquefois mon fusil pour chasser dans les plaines qui s'étendent au-dessus du champ de tir. On trouve pas mal de cailles qui sont toutes petites et naturellement une foule d'oiseaux exotiques aux plumes extrêmement brillantes ; le perroquet est aussi un indigène. »

En parlant de chasse, M. DE MAUDUIT ne dit pas le danger qu'il courut. Il venait de viser un buffle. L'animal blessé se précipita sur lui ; sans perdre son sang froid, le chasseur rechargea son fusil et abattit la bête au moment où elle allait l'atteindre.

« San Thomé, 18 juin 1884. Je vous remercie, écrit-il à son père, d'avoir bien voulu m'envoyer votre photographie. Je la trouve,

ainsi que celle de maman, très-ressemblante, et, à elles deux, elles me tiennent compagnie, et me donnent quelquefois de bons conseils ; elles sont maintenant le plus bel ornement de ma chambre.... Vous m'avez envoyé plusieurs choses qui me font grand plaisir, et me servent en ce moment. J'ai lu en particulier avec un vif intérêt les *Libres Penseurs* de Louis Veuillot ; en parcourant cet ouvrage, on voit facilement pourquoi cet écrivain était craint et détesté par toute la libre pensée et la franc-maçonnerie.

Me voici pour la première fois commandant un navire, petit, il est vrai, mais faisant bien son service.

Quelle pauvre colonie que le Gabon ! Vous n'avez pas idée des sentiments de tristesse qu'on éprouve à voir une foule de choses commencées à la fois depuis des années, et rien de fini, rien même qui avance : une église, un pont, des bâtiments pour loger les employés, des routes, tout est en désordre et en demi construction. Ce qui m'a le plus frappé comme marquant bien l'état du Gabon. c'est le logis de concierge qu'on appelle le Gourvernement, ou palais du Gouverneur ; sur le dit logis existe

une pendule qui, depuis des mois, marque 2 h. 25. Eh bien, tout en est là, tout est arrêté à 2 h. 25. Et dire que voilà plus de 40 ans que nous sommes établis au Gabon! le temps qu'il a fallu aux Anglais pour faire à Hong-Kong, d'un rocher, un parc verdoyant. Il est vrai qu'il est difficile de rêver une race insouciante comme celle des Gabonais. Ces gens-là vivent de rien, et, comme le peu qui leur suffit est à la portée de leur main, ils ne travaillent pas pour avoir davantage. Au point de vue pratique, la meilleure importation qu'on ait faite dans ce pays-là, c'est l'eau-de-vie. Les individus qui n'avaient jamais entendu parler de cette espèce de boisson ont un goût féroce pour l'*alougou*, comme ils l'appellent. Grâce à ce remède merveilleux, ce sont les plus ivrognes qui travaillent le plus, pour gagner de quoi satisfaire leur goût dépravé. »

A la même date, 18 juin 1884, M. DE MAUDUIT disait à sa mère : « Je vous adresse une lettre que Mgr Le Berre m'a confiée. Je le vois de temps en temps ; il me reçoit avec beaucoup de bonté et semble avoir une très vive affection pour notre famille.

La mission, continue-t-il, est fort accueillante pour nous, et les missionnaires qui sont répandus dans une foule de localités sur le bord de la mer et de rivières, nous sont constamment d'une grande utilité par leur connaissance du pays, et l'amabilité avec laquelle ils donnent refuge à celui qui ne sait où passer la nuit. »

Ces fréquentes visites au Prélat, dont vient de parler le jeune marin, n'étaient pas seulement faites à titre de compatriote. Longtemps après, il laissait entendre que c'était comme directeur de conscience qu'il allait exactement le chercher tous les quinze jours.

Il se lia aussi avec un jeune et charmant missionnaire, de la même Congrégation que Mgr Le Berre, le Père Bichet : celui-ci allait fonder, au milieu des montagnes, une mission, dans des conditions exceptionnelles de fertilité et de fraîcheur, grâce à l'altitude et aux sources arrosant cette oasis. L'officier chrétien et français était rempli d'admiration, voyant comment ce missionnaire servait, en même temps que la cause de Dieu, celle de la civilisation et de la France.

Le Père Bichet aurait pu fournir des notes intéressantes sur son ami. Il ne lui survécut que de quelques mois ; rentré en France, il mourut peu de temps après la catastrophe de la *Framée*.

Nous avons interrompu l'officier écrivant à sa mère. Il terminait ainsi sa lettre : « Depuis que je suis au Gabon, je me porte admirablement bien ; non seulement je n'ai aucun accès de fièvre, mais ma santé générale est meilleure que jamais. Cependant je n'ai garde de chanter victoire ; chacun est à peu près sûr d'avoir, un jour ou l'autre, quelque accès de fièvre. Ma plus grande maladie a été causée par les *chiques* : ce sont de petits animaux qui, pendant la saison sèche, sortent de terre et se logent dans les pieds ; d'où résultent des plaies, souvent longues à guérir. »

« San Thome, 23 octobre 1884. Voici la période sèche achevée, et nous entrons dans le régime pluvieux, tonitreux ; ce n'est pas le plus agréable. Tout le mois, j'ai été en course avec le cotre ; j'ai constaté *de visu* que, même dans ce pays perdu, dans cette colonie dont on ignore le nom en France, nous sommes

les humbles serviteurs de Messieurs les Allemands. Nous avons en effet des traités avec les chefs des villages situés sur la côte qui avoisine le Gabon. Ces traités sont vieux ; nous avons des postes militaires échelonnés sur ces points ; on ne peut donc nier que ces pays sont bien sous le protectorat français. Eh bien ! les Allemands arrivent dernièrement avec une canonnière, s'y installent partout, et plantent leur pavillon à dix pas du nôtre, et, lorsqu'un officier veut faire son devoir, il s'expose à être désavoué. Si on ne veut plus du Gabon, qu'au moins il ne serve pas de motif à recevoir des coups de pied. »

Henri DE MAUDUIT tait toujours ce qui pourrait le mettre en évidence. Il ne nous dit pas qu'en plusieurs circonstances il fut chargé de missions de confiance. Au cours de l'été de 1884, il recevait ces instructions: « Vous aurez peut-être occasion de rencontrer la canonnière allemande *Mœve,* à bord de laquelle se trouve le Docteur X, chargé d'une mission par Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne. Vous vous montrerez vis-à-vis de ce haut fonctionnaire et des officiers du bâtiment

qui le porte d'une politesse très-grande ; mais je vous recommande la plus grande réserve ; vous vous enquerrez, autant que possible, des agissements de ce bâtiment. »

On pouvait être rassuré ; et nous connaissons assez le patriotisme de l'officier breton pour être certain que ses supérieurs avaient raison de compter sur sa vigilance et sa fermeté.

Un jour, le commandant supérieur apprenait la maladie du Résident provisoire au Loango. Il songea sérieusement à lui donner le jeune Enseigne comme intérimaire (celui-ci avait vingt-deux ans). Il lui adressait, dans ce but, des instructions détaillées : « Libreville, 21 décembre 1884. Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur le Lieutenant, les difficultés de la mission que vous avez à remplir : vous aurez à lutter contre les empiètements journaliers de l'Association internationale Africaine ; vous aurez à maintenir les bonnes relations avec les noirs qui sont pour nous : à tâcher de rétablir l'entente avec ceux qui nous sont apposés : à pénétrer, si possible est, les agissements secrets de l'Association internationale Africaine, qui, j'ai lieu de le croire, excite-

raient une partie de la population contre nous. La question des droits de souveraineté sur le Quillou est soumise au congrès de Berlin, mais pourrait ne pas être résolue. Il y a à maintenir nos droits, à protester contre toute action trop ouvertement opposée à notre souveraineté. Je compte, pour cela, Monsieur le Lieutenant, sur votre fermeté d'abord, et aussi sur votre finesse, votre prudence, et peut-être aussi sur beaucoup de patience de votre part.

M. de Brazza se trouvera peut-être à portée de vous donner des conseils; chaque fois qu'il vous sera possible, je vous autorise à les suivre, sans toutefois vous obliger à les considérer comme des ordres; car c'est toujours le Commandant Supérieur des Établissement français du golfe de Guinée qui est responsable où vous êtes mon représentant au Loango et au Quillou. Que vous ayez ou non à remplacer Monsieur X., vous voudrez bien étudier la situation et m'en rendre un compte détaillé. »

Le Résident provisoire se rétablit; M. DE MAUDUIT n'eut pas à le remplacer. Mais les

circonstances montrèrent quelle confiance il inspirait à ses chefs et combien il était estimé.

Ses camarades savaient aussi l'apprécier ; voici le témoignage de l'un d'eux : « Séjournant au Gabon en 1885, j'entendis bien souvent parler d'Henri DE MAUDUIT. Il y avait laissé le souvenir d'un officier loyal, marin énergique, chasseur intrépide. Il avait commandé, à plusieurs reprises, le cotre qui allait prendre le courrier à San Thome, et, dans bien des circonstances critiques de navigation, il avait montré son habileté de marin. »

M. DE MAUDUIT n'avait cessé de travailler pendant son séjour au Gabon. Avec un désintéressement qui lui était coutumier, il abandonna toutes ses notes à ses successeurs et à la colonie. Grâce à ses lettres on suit le voyageur dans sa vie au loin ; nous retrouvons aussi çà et là quelques-uns de ses souvenirs.

Un employé noir d'un négociant de Dakar était tombé entre les mains d'une troupe de Pahouins anthropophages. DE MAUDUIT l'apprend ; aussitôt, accompagné par quelques hommes, il se met à la recherche du prisonnier, remonte le fleuve, et arrive au village

des cannibales au moment où le malheureux, lié, évanoui par la terreur, allait être dévoré. Toute la peuplade se trouvait là, autour de lui, ivre de joie, dans l'attente du festin. L'officier, sans quitter la chaloupe canonnière, ni permettre à aucun de ses matelots de descendre, fait appeler le chef. Après de longs pourparlers, appuyés par la menace du canon révolver, par son ton d'autorité et de persuasion, il se fait rendre le pauvre noir. On le lui apporte dans un état de prostration complète dont il fut longtemps à revenir. A peine la chaloupe s'était-elle éloignée, que les Pahouins, furieux de perdre leur proie, se précipitent à la nage. Déjà ils serrent de près l'embarcation. Une décharge de canon-révolver tirée en l'air effraya les cannibales et les éloigna.

Voici un autre trait des mœurs africaines : Henri DE MAUDUIT était entré dans une case de nègres païens, accompagné d'un chrétien qui lui servait d'interprète. Il s'amusait, tout en causant, à tirer d'un sac divers objets dont il se faisait expliquer l'usage, lorsqu'il s'aperçut que son guide l'avertissait, d'un regard, d'in-

terrompre ses investigations. Il déposa donc le sac à terre et bientôt sortit. Il apprit alors qu'il avait été au moment de toucher par mégarde des Amulettes qui s'y trouvaient ; sa mort seule eût réparé l'injure faite à ce fétiche.

D'un autre incident naquit un autre péril : pour je ne sais quel méfait, un chef sauvage fut arrêté, emprisonné, et l'on attendait le jugement. La tribu prenait mal la chose, les groupes hostiles se réunirent dans la forêt. De Mauduit y chassant avec un de ses camarades, quelques signes éveillèrent leur attention. Les sentiers étaient coupés, la marche devenait difficile. Les deux chasseurs aperçurent un rassemblement de nègres armés. « Restez ici, dit Henri à son compagnon ; mais ne me perdez pas de vue pendant que je parlementerai. » Il s'avança vers les révoltés, et, pour montrer ses intentions pacifiques, il jeta son fusil à terre. Puis, distinguant parmi ces gens quelques chrétiens qui comprennent sa langue, il s'efforce de réveiller leurs bons sentiments, rappelle leur éducation donnée par les missionnaires, les bienfaits de la civilisation, voire même l'usage qu'ils font de

l'eau-de-vie pour laquelle il n'ignorait pas leur faible. Il s'approche d'eux, appelant par leur nom ceux qu'il connaissait. Il leur dit que leur chef est perdu, s'ils le réclament les armes à la main. Les sauvages se calmèrent disant au jeune Enseigne : « Nous voulons bien que tu restes avec nous, mais que tous les autres s'en aillent ; nous n'en voulons plus. » — Il ne les quitta qu'après les avoir complètement apaisés et fait rentrer dans le devoir.

Il rejoignit son ami. Tous deux se retirèrent avec dignité ; mais ils avouèrent ensuite qu'ils ne s'étaient sentis en sûreté que hors de portée de fusil.

Les lettres du jeune Enseigne reviennent parfois sur les agissements des Allemands, désireux, comme il a été dit plus haut, de substituer leur influence à la nôtre. L'officier français les contrecarrait de tout son pouvoir. Dans ce but, il visitait souvent les chefs noirs, assistait à leurs Palabres, réunions où les discours se prolongent des heures entières, et auxquels sa vive intelligence et le jeu expressif de sa physionomie lui permettaient de prendre part, aidé du service des inter-

Cette campagne avait épuisé le jeune officier. Il était tellement défait au retour que ses parents, venus avec empressement le rejoindre sur la *Mésange*, ne purent dissimuler leur saisissement à sa vue; il s'en aperçut, et, avant qu'ils ne fussent montés à bord, il leur criait : « Ce n'est rien, c'est passé, je suis guéri. »

Le climat de la France et son excellente constitution triomphèrent de cette profonde anémie.

Après un congé de trois mois, M. DE MAUDUIT regagnait son port de Toulon, où il embarquait sur l'*Iéna* pour servir à terre. Mais bientôt il reçut sa destination pour le Tonkin alors en pleine guerre. Il repartit dans les derniers jours de 1885, sur le transport la *Gironde*.

IX

LE TONKIN (2e *séjour*)

1886-1887.

C'est encore par ses lettres que nous pouvons suivre notre voyageur. Il écrit d'Obock, petite station française au sud de la mer Rouge : « 8 février 1886, Obock ! en voilà une patrie ! Et c'est ici que nous sommes depuis une semaine, avec une vue désolante et une chaleur insupportable. Pas un arbre, pas une herbe, à peine quelques mimosas, hauts d'à peu près 1 m. 50 et disséminés au milieu du désert. Quatre ou cinq maisons forment la ville d'Obock. Elles sont habitées par une sorte de gouverneur et une petite garnison. C'est tout simplement navrant; je suis allé une fois à terre et j'en ai eu vite assez. Enfin nous partons demain pour Saïgon où, je pense, nous arriverons le 1er mars. Je suis toujours très content à bord, et je me trouve très bien. C'est très amusant de faire

le quart sur un grand bâtiment comme la *Gironde.* »

A son arrivée au Tonkin notre officier fut nommé second sur le *Lutin* sous les ordres du commandant Duval, alors lieutenant de vaisseau, pour qui il a toujours conservé une profonde estime et une grande affection. Le commandant Duval a bien voulu rendre hommage en ces termes à son ancien subordonné : « De Mauduit a été second de l'aviso le *Lutin* que je commandais de 1885 à 1887. C'était alors un jeune Enseigne de Vaisseau, officier de grande valeur, charmant compagnon, très ardent et très désireux de se distinguer. Quinhone paraît avoir été l'un des points de la côte de l'Annam qu'il affectionnait le plus ; il y avait acheté un cheval, et faisait de nombreuses et longues promenades, malgré l'insécurité des routes ; car nous étions à demi bloqués par les rebelles. Le pays était en insurrection et nous vivions dans un état de trouble qui n'était pourtant pas la véritable guerre. »

C'est du port de Quinhone qu'Henri donne ces détails à son père : « Le paquebot ayant

un retard, j'ai le temps de vous écrire quelques lignes. Je jouis d'une santé florissante et je me plais beaucoup à Quinhone. Je me suis payé un cheval, et, chaque fois que je suis libre, je descends, le soir, faire une promenade sur mon bidet. Il est vrai que la promenade est un peu toujours la même, car Quinhone n'est pas ce qu'on peut appeler une ville : c'est un amas de cases au milieu desquelles se dressent la maison du Résident et une caserne. En ce moment, tout est encombré ; la politique à Annam est, paraît-il, d'abandonner le pays à l'anarchie la plus épouvantable. Vous savez probablement ce qui s'est passé ici : un roi ne plaisant pas, on le déposa pour le remplacer par son frère ; alors le pays se divisa immédiatement en deux camps. Les catholiques et quelques autres nous soutiennent, et les adversaires, sous les ordres du Tuyet, veulent nous chasser de chez eux. Nous envoyons des troupes ; bataille, on repousse les rebelles.

Naturellement une foule de gens se compromettent pour nous, non seulement les Chrétiens que leur foi soutient plus que les

intrigues politiques, mais encore un tas de pauvres hères qui restent sous notre protection, sûrs d'avoir le cou coupé, le jour où nous les lâcherons. On nomme des maires de village, des préfets, etc., enfin une foule d'individus qui, par ce seul fait qu'ils ne tuent pas les Français, sont mal vus des partisans du Tuyet. Or, voici ce qui se produit maintenant : nous abandonnons tout l'Annam, sauf quelques places fortes, et, par suite, nous sommes responsables d'une foule de meurtres. Nous venons de relever ainsi toute la campagne de Hone-Cohe qui se composait d'environ trois cents hommes avec de l'artillerie. Les officiers, tout heureux de quitter ce pays perdu où ils se trouvaient depuis six mois, étaient au désespoir d'abandonner ces gens qui devaient avoir le cou coupé le lendemain. Qu'est-il arrivé ? nous n'en savons rien encore. Voilà la pacification. Il est certain que si nous retirons la plus grande partie des troupes, il n'y aura pas de coups de fusil tirés. Nous venons donc de faire deux voyages en six jours à Hone-Cohe ; en plus des troupes, nous avons ramené cinq cents chrétiens, sur

la demande de l'Évêque, pour leur sauver la vie : ces malheureux sont, bien entendu, dans la misère la plus épouvantable. Voilà le sort réservé aux amis de la France : tout insouciant que je suis, j'en ai le cœur navré. Ici tout est calme depuis un mois ; il est probable que les troubles sont apaisés. Mais ailleurs ! Cette lettre écrite au milieu de la nuit vous paraîtra bien décousue ; ma journée ayant été très remplie par l'embarquement des vivres, je tombe de sommeil. »

Dans une autre lettre, tout à la joie des nouvelles reçues la veille, il raconte avec esprit et bonne humeur certains menus faits : « Quinhone, 8 juillet 1886. La dernière chose intéressante qui m'advint, c'est en faisant hier soir ma promenade accoutumée de voir au loin le paquebot venant de France (toujours en retard). C'est coco (coco c'est mon cheval) qui l'a vu le premier et il a exprimé sa joie en hennissant. Alors, l'un portant l'autre nous sommes revenus à toute vitesse vers la poste qui du reste était absolument fermée, le paquebot étant encore loin... Alors tout le monde de la colonie (dix-sept personnes)

s'est réuni et on a commencé à faire des conjectures, à se demander par exemple si le ministère était changé, etc. Quand coco a vu qu'on parlait politique, il a fendu la foule des dix-sept personnes et nous sommes rentrés à l'écurie, et là nous nous sommes séparés. C'est vers 9 h. 45 que mes yeux éblouis ont vu la couleur de vos bonnes lettres. Le sort était prodigue envers moi et vous aussi du reste. Deux lettres de papa, une de maman. Alors, pendant une demi-heure, je suis en France, je suis au Plessix, je suis avec vous.

Mais parfaitement, ne soyez point étonné, c'est comme cela. On me parle : « Henri, viens-tu faire un tour de promenade ? » Déjà j'ouvre la bouche pour répondre, quand un cancrelat ce précipite dans mon refuge improvisé et me tire de ma rêverie. En voilà un gêneur ! Heureusement qu'il est si gros qu'il ne peut entrer, et qu'il file se faire écraser ailleurs. Enfin cet animal méchant a atteint son but ! Je ne suis plus au Plessix, mais dans le carré du *Lutin,* sous la lampe de deuxième grandeur que l'État nous octroie, sans garantir le moins du monde qu'elle mar-

chera. Une autre demi heure se passe à lire les lettres à l'envers pour voir si je ne trouverai rien de neuf de ce côté-là. Maudit cancrelat ! J'étais si bien au Plessix. »

« 14 août 1886. C'est d'Haïphong, cette fois, que je vous écris : nous avons enfin quitté Quinhone, notre solitude et nos promenades à cheval, pour tomber dans ce bourg à moitié civilisé, enveloppé de boue, noyé dans la pluie où l'ennui le plus pur se distille perpétuellement. Oh ! quelles navrantes relâches que ces villes qui n'en sont pas, où on n'a pas même la raison de la curiosité pour descendre à terre, et où malgré tout, on est astreint à certains ennuis de la civilisation. Et pour combien de temps sommes-nous ici ? Pour longtemps probablement. J'ai maintenant perdu à peu près tout espoir de voir rentrer le *Lutin* et, alors, quand le commandant et les officiers qui sont avec moi vont avoir terminé leur temps de campagne, je vais rester seul, et probablement rouler sur tous les bâtiments de la division jusqu'à ce que je passe Lieutenant de Vaisseau, et on me renverra peut-être.

Inutile de vous dire que tout ne va pas comme sur des roulettes. Le Tonkin est presque pacifié ; mais l'Annam est en pleine révolte d'un bout à l'autre ; ce ne sont pas pourtant les fonctionnaires qui manquent, et, si leurs mérites étaient à la hauteur de leurs appointements, çà devrait fameusement marcher. Nous sommes ici sous le coup de l'inspection générale. C'est une tuile, rien de plus. Mais je voudrais bien que tout fût terminé. Le climat n'est pas plus drôle que le reste : pluie interrompue mais fréquente, et, dans l'intervalle, des étouffements de chaleur : j'espère au moins que nous ne tarderons pas à aller courir sur la côte, ce qui sera mille fois préférable à un séjour ici.

Cette année, heureusement, il n'y a pas de choléra, et on commence à espérer qu'il n'y en aura pas. »

« Vendredi, 27 août 1886. Toujours à Haïphong, toujours dans la boue et dans la pluie.

La seule ressource qu'on ait ici, c'est de rencontrer quelques camarades sur les bateaux voisins. Nous venons de passer l'inspection ;

enfin c'est fini, et peut-être me vaudra-t-elle le tableau ; car, d'après ce que me dit le commandant, je serai proposé numéro un de la division : en tout cas, rien n'est moins officiel, et il serait imprudent de chanter victoire. Nous venons de faire une petite expédition qui du reste n'a pas abouti ; car on n'a rencontré personne. Il y a, près d'Haïphong, une île escarpée où sont retranchés, dit la légende, un certain nombre de pirates. On nous a donc envoyés mouiller là, et nous avons mis notre compagnie de débarquement à terre ; mais, comme de juste, on n'a rien rencontré. »

« Haïphong, 8 décembre 1886. Voici nos réparations de machines qui avancent, et je pense que dans une huitaine de jours nous serons prêts à partir : nous serons probablement envoyés à Tourane où nous ferons un long séjour, ce qui n'est pas d'une gaieté folle.

On vient d'envoyer beaucoup de monde à la frontière, quinze cents hommes environ et une section d'artillerie. Il est probable que cela suffira à effrayer les Chinois, d'autant plus que le bruit court que l'escadre de Chine

va venir aussi du côté du cap Packlung. Je ne sais ce qui sortira de tout cela.

Nous avons, depuis un mois, un temps splendide, du soleil et une température très supportable, puisqu'elle est inférieure à celle d'un été en France : aussi je me porte comme un charme. Dire qu'on va quitter ce beau temps pour aller étouffer à Tourane et y passer la fin des pluies ! »

« Tourane, 24 décembre 1886. Demain c'est Noël. Noël, voilà le jour de l'année que j'aime le mieux, où l'on jette un regard en arrière et où l'on voit d'un coup d'œil toute l'année qui vient de s'écouler... D'abord Noël est un joli nom, joyeux comme un carillon de cloches, mélancolique un peu comme ces vieux airs d'autrefois qu'on chantait ce jour-là. On est content et triste à la fois. On a envie de chanter, et une larme monte à l'œil venant d'où ? On ne sait ! C'est le jour où je réfléchis le plus, et où je vois les choses sous leur vrai jour. Avec une pareille disposition d'esprit comment vous parler du Tonkin ? impossible ! Je vais vous dire à quoi je pense : J'arrive à Hennebont (il y a un an), je vous trouve avec

ma grand'mère. Quel tiraillement ! Je voudrais rester en permission bien longtemps, et je meurs d'envie de partir, car c'est vrai réellement, je suis très content de reprendre la mer. Le 20 janvier, me voici sur la *Gironde* ; c'est un moment qui marque dans l'esprit ; de tous ces gens qui partent avec moi, hommes, femmes, enfants, soldats, beaucoup ne reviendront jamais ! et soi-même ? tout ce monde accompagné de parents et d'amis... les nerfs sont certainement un peu agacés ! on part ! Port-Saïd, Obock, Singapour, Saïgon, tout cela passe. On est bien sur la *Gironde*. Après son quart on trouve toujours des gens aimables avec qui faire un bout de causerie.

Saïgon, la moitié des passagers débarquent. Enfin arrive la baie d'Along, puis me voici à Tourane, rendu à destination sur le *Lutin*. De là nous allons à Quinhone d'où nous faisons de fréquentes excursions sur la côte. Handay, Hone-Cohe, Phan-Ran, Phan-Ry. Voilà nos points de relâche. Arrive le 10 juin, ah ! pour moi c'est une date, car c'est la première fois que j'ai été au feu. C'est une reconnaissance faite par l'infanterie de marine, à laquelle on

m'a adjoint, faute d'officiers de cette arme. Je fais la colonne à cheval; les Annamites nous tirent des coups de canon et je suis couvert de terre par un boulet qui tombe à deux mètres de moi; un autre coupe une branche qui me tombe sur la tête. En juillet nous prenons Goboï; mon seul rôle est d'empêcher les joncques de passer; nos embarcations en prennent dix-neuf. — En août, nous partons pour Haïphong où nous passons l'inspection, puis nous courons sur la côte, dans l'archipel qui est merveilleux; 15 septembre, expédition de la Cac-ba. Nous croisons sur la frontière de Chine, au cap Packlung, nous bombardons un village situé entre des arbres et que l'on ne voit pas. Enfin, le 3 novembre, nous partons pour Monkay où est en ce moment un membre de la commission de M. Héita, qui se croit en parfaite sécurité. Ah! je ne me suis pas laissé prendre à ces apparences trompeuses, et je ne croyais pas à cette sécurité quand je vous écrivais que je considérais la tête du Résident peu solide sur ses épaules. Peu après nous voyons le départ du général Jamont et celui du corps de Paul Bert, et nous apprenons

l'affaire de Monkay où ce pauvre M. Héita est tué, ainsi que presque tous ceux qui étaient avec lui.

Enfin nous sommes à Tourane. Voilà l'année finie, et ne trouvez-vous pas que ce carillon de Noël est à la fois tantôt un son joyeux et tantôt un glas funèbre ? Que de gens j'ai vus qui ont disparu cette année ! »

« Tourane, 6 janvier 1887. A Tourane depuis trois semaines et pour longtemps encore, peut-être : rien ne nous fait prévoir un changement prochain. Du reste, Tourane n'est pas pire qu'autre chose. Nous avons quelques chasses à la bécassine sous la main, et, quoique je ne sois qu'un tireur de 18e ordre, il y en a assez pour que je ne revienne jamais bredouille. Nous attendons aujourd'hui le Résident par interim, M. Vial, qui avant l'arrivée de M. Bihourd, fait un tour en Annam. Sans être pessimiste, on peut avancer que c'est une charge bien lourde que celle de Résident général au Tonkin ; vous avez dû entendre parler de toutes les histoires qui ont eu lieu à la frontière, près de Monkay ; cette situation est telle qu'elle peut permettre

à chaque instant à la Chine, dont la bonne foi n'est qu'un mythe, de nous susciter des querelles d'Allemand quand il lui plaira ; ce qui sauve tout c'est qu'elle a beaucoup à perdre à une guerre, et que maintenant notre ennemi acharné, le vice-roi de Canton, a fort à faire à apaiser la révolte d'Haïnan.

A l'intérieur tout n'est pas rose.

M. Paul Bert avait institué une sorte de congrès ou d'examen de lettrés, qui ont été réunis au nombre de 8,000, dit-on.

Cette sorte de gens est la plus dangereuse pour nous, et on les réunit tous pour qu'ils puissent donner le mot d'ordre et peut-être essayer un soulèvement.

Tourane est à peu près tranquille en ce moment ; les rebelles n'existent plus dans les environs, mais au Than-Hoa il n'en est pas de même ; il y a six jours, nous voyions passer ici 160 hommes qu'on y expédiait de Hué en toute hâte, à la suite d'événements importants dont nous n'avons pas eu le détail; et si l'on n'a envoyé que 160 hommes c'est faute de monde disponible, car l'ordre était d'en faire partir 350. »

M. de Mauduit envoie à sa mére ce billet : « Tourane, 25 avril, je vous remercie mille fois d'avoir bien voulu m'envoyer votre photographie ; elle est parfaitement réussie, et je vous ai bien retrouvée en elle ; depuis que je l'ai reçue, nous causons souvent ensemble, je crois qu'elle me répond ; celle d'Hélène est aussi bien ressemblante et charmante, je lui écrirai par la prochaine malle pour la remercier. »

Avant de répondre à sa sœur, il apprend son entrée en religion. Henri savait combien sa mère, malgré toute sa résignation, souffrirait de cette détermination, il s'empresse d'écrire : « Ma chère Maman. Comment vous consoler de ce départ d'Hélène, dont m'entretiennent vos dernières lettres, et qui doit être accompli maintenant. Qui la remplacera jamais près de vous, et comment pourrai-je, en revenant, m'habituer à voir sa place vide ! Bien que je fusse préparé un peu à cette douloureuse détermination, il me semble que le coup est encore plus rude, et, depuis que j'ai reçu la nouvelle, je suis constamment préoccupé, et les yeux en larmes. J'aurais

voulu, ma chère maman, que le vœu que je faisais il y a quelque temps se réalisât, et que je pusse arriver près de vous, et tâcher de combler en partie, pour quelque temps au moins, le vide qui se fait ; hélas ! il n'y faut certainement pas compter avant l'année prochaine ; presque un an encore à courir.

Hélène m'a envoyé un portefeuille fait par elle, et que je suis obligé de mettre de côté, sous peine d'être constamment en larmes. Que le bon Dieu nous donne la force de supporter, sans murmure, cette séparation à laquelle je ne puis encore me faire.

Les derniers temps que je viens de passer ont été bien pénibles. Le commandant Duval est parti, et, bien que son successeur soit un charmant homme, je ne cesse de regretter mon ancien commandant. Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement, en attendant que je puisse revenir près de vous. »

On l'aura sans doute remarqué, l'officier glisse assez rapidement sur ce qui regarde la guerre. C'était pour ne pas inquiéter sa mère. Après son retour on apprit qu'il avait commandé des compagnies de débarquement et

en avait partagé les périls. Il en parle une seule fois, et cela, pour louer le courage et l'énergie d'un de ses hommes. Celui-ci, blessé gravement, fut pansé par le lieutenant DE MAUDUIT qui lui banda sa plaie avec son mouchoir. Le soldat n'en continua pas moins à combattre et à défendre une pagode où se trouvaient les Français entourés d'ennemis dont les balles les rasaient à tout moment.

Le commandant Duval se rappelle à ce sujet un fait précis : « A Quinhone, comme les officiers d'infanterie de marine de la place étaient peu nombreux, j'ai adjoint DE MAUDUIT au capitaine d'infanterie commandant une petite colonne. Un léger combat eut lieu ; DE MAUDUIT, comme vous le pensez, s'est admirablement conduit et est rentré ravi d'avoir vu le feu.

Le bruit de la fusillade que j'entendais distinctement m'inquiétait un peu, surtout à cause de lui, car il servait en volontaire au milieu des soldats... »

Un de ses amis ajoute que s'il fit vaillamment son devoir au Tonkin, il sut toujours contenir ses hommes et les empêcher de com-

mettre des cruautés inutiles. « Tuer des gens qui vous attaquent, à la bonne heure, disait-il, mais pas des hommes qui s'enfuient. »

Aux dangers de la guerre se joignaient les maladies et l'épidémie du choléra. D'accord avec son commandant, le lieutenant DE MAUDUIT s'occupait beaucoup de la santé et du moral de l'équipage. Il ajoutait, de ses ressources, aux éternelles salaisons. des vivres frais et des poulets.

Il tâchait de distraire ses marins par des amusements et des chants. Pour les empêcher de voir le défilé des malades transportés chaque matin à l'hôpital, et de compter le nombre des morts, il les tenait enfermés dans les entreponts par un exercice très exact du matin. L'état moral des hommes préoccupait beaucoup M. DE MAUDUIT. Là et partout ailleurs, il étudiait leurs physionomies à l'arrivée des courriers, afin de se rendre compte des bonnes ou mauvaises nouvelles qu'ils recevaient. Quand il s'apercevait d'une contrariété ou d'une tristesse, il saisissait quelque occasion pour s'informer de la famille, et donner toutes les consolations possibles, et quelque-

fois un peu de repos. Aussi, beaucoup d'entre eux venaient à lui comme à un père lui dire leurs peines et leurs ennuis. Une revue s'exprimait ainsi au lendemain de sa mort : « M. DE MAUDUIT savait que ses matelots avaient non seulement un corps exposé à la fatigue, mais une âme en proie souvent à des afflictions très vives ; il les devinait, les soulageait dans la mesure de ses forces. Il s'interdisait à lui-même les moindres dépenses personnelles, pour donner autour de lui, avec plus d'abondance. »

Plein d'attention pour ses hommes, il semblait se négliger totalement lui-même. C'est son commandant qui écrit encore ceci : « DE MAUDUIT était charmé de séjourner sur le *Lutin*. Les conditions d'existence n'étaient pourtant pas confortables ; trouvant la température trop élevée dans sa chambre, il couchait toujours tout habillé sur une cage à poules placée à l'arrière du navire sur une petite dunette, sans autre matelas que le bois, et bien mal protégé de la pluie par une tente. Je n'ai jamais pu le dissuader de ce procédé de couchage ; il prétendait dormir dans ces

conditions, d'un bref, mais excellent sommeil. Très attaché à ses devoirs de second, malgré la liberté que je lui laissais, il descendait peu à terre. Il opposait à tous les ennuis et toutes les fatigues une philosophie souriante. »

Henri DE MAUDUIT terminait, en automne de 1887, cette seconde expédition du Tonkin.

Il revint sur le transport *Colombo*.

Le 30 novembre il se trouvait à Toulon, d'où il écrivait à sa mère : « Quelle hâte j'ai de fuir de Toulon, et de courir vous embrasser ; peu de temps nous sépare maintenant de cet heureux instant. Je puis vous dire : A demain ! puisque je suivrai ma lettre à vingt-quatre heures d'intervalle. »

X

LE SÉNÉGAL

1888-1890

Nommé lieutenant de vaisseau à son retour du Tonkin, Henri de Mauduit fut bientôt embarqué à Cherbourg sur le garde-côte cuirassé le *Furieux*, avec lequel il prit part à des manœuvres d'escadre dans la Manche et l'Atlantique, et vint jusqu'à Quiberon.

Ce séjour en France était bien nécessaire à sa santé. Mais hélas ! il ne fut pas de longue durée. Au mois d'août 1888, le tour de liste le désignait pour le Sénégal.

Toujours les colonies ! C'était vraiment une épreuve. Il la prenait gaiement et s'écriait : « Après le Tonkin, le Gabon ; après le Gabon, le Sénégal ; il ne manque plus qu'Obock ! »

Après une heureuse traversée de huit jours, de Bordeaux à Dakar, et douze heures de chemin de fer à travers les sables brûlants du désert, il arrivait à Saint-Louis où il embar-

quait, comme commandant en second, sur l'*Africain*, ponton servant de caserne. On était en septembre 1888. Quelques semaines après il écrivait : « Saint-Louis, octobre 1888. La campagne n'est pas précisément jolie ; la plaine est plate comme un miroir, et il n'y pousse que des broussailles ; de temps en temps un palmier plus ou moins chétif apparaît. L'heure de midi est quelquefois très extraordinaire ; un calme dont on ne se fait pas une idée : tout s'est terré, s'est mis à l'abri, tout est clos pendant que le soleil brille, brille, tue, assomme tout ce qui se met dehors, et semble avoir la rage de tout brûler ; de ces broussailles monte un chant du grillon aussi fort qu'un bruit d'orgue ; des milliers de ces bêtes sont cachées sous les brindilles et s'égosillent de toutes leurs forces. Les nègres mêmes craignent cette heure et ce calme, et on ne les voit guère circuler, ou bien ils ont des ombrelles. »

Notre commandant en second avait conscience de sa responsabilité, et prenait des mesures pour que toute sortie fût évitée à cette heure terrible de midi, la moindre im-

prudence pouvant être mortelle. Aussi, veillait-il sur ses hommes comme sur des enfants. « Enfin, pouvait-il constater en terminant son séjour au Sénégal, je n'en ai perdu aucun par ma faute ! »

Laissons-lui la parole : « C'est une belle race, ou plutôt ce sont de belles races que tous ces nègres qu'on voit ici ; ils ne sont pas abrutis comme au Gabon et conservent une note bien originale. La plupart sont musulmans et ne manquent pas de fierté. Le Peult coudoie à Saint-Louis le Maure Trarzas, l'habitant de ce pays mystérieux qui s'étend depuis la rivière du Sénégal jusqu'au Maroc et la Méditerranée, à travers ces immenses solitudes de sables, qu'eux seuls peuvent traverser. Le Bambare a l'aspect guerrier qui vient de ce terrible pays de Galam où se sont englouties tant d'expéditions, sans que les blancs aient jamais pu y laisser d'autres traces de leur passage que des ossements. Des postes éloignés y sont placés, au bord de la rivière. Quelques soldats minés de fièvre gardent le pavillon.

C'est un curieux spectacle que celui du

pont de Lor : sur le fleuve où nous sommes mouillés et qui a 700 mètres de large, on a jeté un pont en bois, moitié sur pilotis et moitié sur bateaux reliant l'île de Saint-Louis à la terre ferme, et c'est là que, dans la saison chaude, on va chercher un peu de fraîcheur le matin et le soir, à l'heure où la chaleur a disparu. Le pont, qui est tout près de l'*Africain,* est perpétuellement traversé par une foule de noirs de toutes provenances et d'accoutrements bizarres, venant de pays différents et quelquefois si éloignés, dont on ne connaîtra jamais tous les secrets ! Ce Sénégal est vraiment un pays bien extraordinaire : tout y respire la mélancolie et le mystère. Anes, chameaux, bœufs, tout sert de montures à ces nègres aux vêtements larges, dans lesquels s'engouffre le vent. Il y a surtout un tableau qu'on retrouve à chaque pas, c'est celui de la fuite en Egypte : un âne sur lequel est assise une femme avec son enfant guidés par le père qui marche en tête. C'est frappant de ressemblance avec les images représentant la Sainte-Famille. »

Le pont de Saint-Louis, que décrit notre

narrateur, rappelle un des plus dramatiques épisodes de sa vie. Montant une barque légère avec un seul rameur, il fut emporté par un courant furieux vers les piles du pont, écueil inévitable sur lequel l'esquif devait se briser.

Avec cette lucidité d'esprit que donne le danger, il vit ce qu'il y avait à faire pour échapper au péril. Disant au matelot qui l'accompagnait, de se cramponner fortement à sa jambe, il saisit au passage une poutre qui surplombait, et s'y tint attaché, tandis que le canot était englouti.

En face de ce danger imminent, son dévouement n'avait eu ni hésitation, ni défaillance; s'exposant à la mort par la difficulté de ce double sauvetage, il aimait mieux l'affronter que d'abandonner à ses propres efforts le marin qui l'accompagnait. L'un et l'autre échappant au danger parvinrent à grand'peine à remonter sur le pont.

Le 14 décembre, il raconte plaisamment : « Toujours le petit train train ordinaire, sans secousse et sans fatigue. Cependant, le mois dernier, nous avons eu l'occasion de mettre

notre grande tenue, à cause de l'arrivée d'un beau Gouverneur tout neuf, qu'on nous a envoyé : il a un bel habit, tout d'or, avec un grand chapeau à plumes blanches et une épée. Aussi, nous sommes tous bien contents que le Gouvernement ait été si bon pour nous, et nous ait envoyé de si belles étrennes. On aurait pourtant désiré le voir entouré d'un grand nombre de Résidents, également tous en or, comme ceux que l'on a envoyés au Tonkin : aussi les gens de ce pays-ci, quoique dans la joie, ont un regret, en pensant que les nègres de l'Indo-Chine avaient eu une boîte de Nuremberg bien pleine, tandis qu'au Sénégal, on n'a eu qu'une boîte dépareillée.

Enfin, ils se sont consolés en voyant que le beau Gouverneur en or savait dire « Papa » et « Maman », et même ouvrir une session du Conseil général — encore la grande tenue — par un discours où les mots se suivent assez bien. Quelle drôle de chose que ce Conseil général ! Bien entendu, ce sont tous des nègres, ou au moins des mulâtres couleur acajou. Tout çà, en habits noirs, avec des gants, des chapeaux, des chemises et des

cravates blanches inénarrables. On s'est réuni dans la grande salle du Conseil général, et là, nous avons eu la joie d'entendre, pendant une demi-heure, le discours d'ouverture : on se serait bien ennuyé, si on n'avait eu le coup d'œil qui réellement valait le voyage. Tous ces gaillards là avaient un air de nous dire : « Hein !, çà y en a bon conseil !, çà y en a civilisé ! »

C'était la note gaie.

Elle ne continue pas dans les lettres suivantes. Son frère venait d'entrer au noviciat des Pères du Saint-Sacrement, et Henri fut profondément impressionné de cette détermination. Puis, de douloureuses nouvelles arrivent de Bretagne : « Saint-Louis, octobre 1889. Je ne croyais guère, en allant à Kercadiou, il y a un an et demi, que je voyais ma bonne tante Pauline[1] pour la dernière fois ; mon oncle doit être bien abattu et bien triste de cette irréparable perte. Puissent au moins ses enfants rester auprès de lui, partager sa douleur et l'atténuer. » « J'ai été bien touché

(1) Mme Adrien DE MAUDUIT.

de la mort de la pauvre Victoire[1], dont la perte doit être sensible à ma grand'mère; cette bonne fille a maintenant la récompense de ses travaux dévoués. » « Saint-Louis du Sénégal, 1er décembre. J'apprends avec bien de la tristesse la mort de mon oncle Arthur[2] et le deuil où se trouve, une fois de plus, notre famille. Quelle perte pour cette bonne petite Anne-Marie. Chacun porte sa croix d'une façon ou d'une autre. La grande question est de savoir l'accepter. Au moins, si elle reste avec vous, mettra-t-elle un peu de gaieté dans votre intérieur bien vide, si gaieté il peut y avoir quand on pleure la perte de deux êtres les plus chers. Ma chère maman, je vis beaucoup avec vous dans ce Saint-Louis qui est presque désert; pas de distraction, et, par suite, beaucoup de vie intérieure. C'est peut-être la meilleure, surtout quand on ne souffre pas physiquement, et ici c'est bien le cas. J'ai pu dernièrement faire sur la *Salamandre*

(1) Femme de chambre de Mme de Kéridec, à son service depuis près de 60 ans.

(2) Comte de Talhouët qui avait épousé la plus jeune fille du comte de Kéridec.

un voyage jusqu'à Podor. Le fleuve n'est pas boisé dans le bas de son cours. C'est presque constamment une berge nue et brûlée du soleil qui le borde, et quelquefois, aussi loin que la vue peut s'étendre, c'est cette même plaine désolée, sans une hauteur, sans une note verte qui arrête le regard. Les crocodiles foisonnent sur les rives. On en voit partout paresseusement étirés au soleil, sur les bancs de sable. Aussi, l'on passe son temps le fusil à la main, et l'on tire, l'on tire... Voilà les grandes distractions du pays quand on n'est pas très fort sur les plaisirs mondains, et qu'on reste froid devant les bals donnés par le Consul général.

Une des grandes attractions pour le coup d'œil, c'est la sortie de la grand'messe, le dimanche. Saint-Louis est presque exclusivement composé de mulâtres de tout rang et de toute sorte ; et il faut voir les toilettes que leurs *Dames* et leurs *Demoiselles* sortent pour ce jour-là. Cà fait rire, et c'est heureux, car je crois que sans cela, je serais malade de rire... rentré.

Je dois vous dire que le dernier courrier

vient de m'apporter la croix de chevalier de la Légion du Dragon de l'Annam ; c'est le mérite agricole de l'Extrême-Orient. Quand je dis qu'il m'a apporté la croix, c'est au figuré : c'est le papier seulement ; car les finances de l'état ne sont pas en assez haute situation pour lui permettre de faire ce cadeau à ses fonctionnaires. »

Le 1er janvier, l'officier adressait, par télégramme, à sa mère ses vœux affectueux. Voici la réponse : « 3 janvier 1890. Mon bien cher fils, je te remercie de tes bons souhaits qui nous sont arrivés exactement en six heures. J'ai eu bien envie de te dire aussitôt : « Merci » ; mais j'ai pensé que tous mes tendres vœux devaient t'arriver à peu près en ce moment, et que je n'y pourrais rien ajouter, ni pour la tendresse, ni pour l'étendue. La voilà donc qui marche grand train cette bonne année qui va nous rejoindre, et ce bon moment arrivera vite désormais, et j'espère qu'ensuite tu pourras vivre un peu en France qui a peut-être autant de charmes que ces plages lointaines et peu civilisées. »

Le fils écrivait à son tour dès le 6 janvier :

« Saint-Louis. Le mois dernier j'ai été passer quatre jours à la chasse avec Jac; c'est une excellente bête, obéissante et parfaitement dressée, il arrête admirablement, rapporte, va à l'eau et ne court pas. Nous sommes très bien ensemble, d'autant plus que, par un hasard qui vous surprendra, j'ai presque bien tiré et j'ai été assez heureux pour lui tuer une douzaine de perdrix à l'arrêt, en deux séances. Le reste du temps, nous avons chassé le sanglier et la gazelle et avons eu la chance d'en tuer deux, plus sept ou huit lièvres. Vous voyez que, même au Sénégal, le temps passe gaiement, Le 18 de ce mois-ci je vais repartir pour quatre jours, chercher fortune dans un autre endroit. Nous sommes une petite association de quatre chasseurs : un chef de bataillon d'infanterie de marine, un capitaine de la même arme, un capitaine de spahis et moi. On s'installe dans une case en terre, au milieu d'un village, et on passe deux ou trois jours à chasser. »

Mais ce n'était que le délassement, l'exception ; les labeurs du métier restaient l'occupation principale, la règle.

Plusieurs fois le lieutenant DE MAUDUIT

remonta le fleuve sur une longueur de 800 kilomètres. Il amenait de nouvelles garnisons à ces postes où un seul soldat français, entouré de trois ou quatre noirs, garde, dans le désert et sur le bord des fleuves, le drapeau de la France. L'officier ramenait aussi les victimes du climat. La vue de leurs misères l'attristait. Un de ses amis disait naguère à ce propos : « Je le revis à son retour du Sénégal. Cette dernière campagne avait jeté sur son esprit un voile de mélancolie. Il avait assisté à de si tristes choses, dans ce pays. Il avait vu disparaître autour de lui tant de braves camarades de l'infanterie de marine, tués par les fièvres et le soleil. Son cœur aimant et charitable avait été profondément ému par l'aspect de toutes ces misères. »

Lui-même fut atteint par ce climat insalubre. Après dix-huit mois de séjour au Sénégal, il reçut enfin son ordre de départ.

L'état de sa santé ne l'avait point empêché de faire son service d'une façon tout à fait remarquable. Aussi, à son retour, fut-il proposé comme capitaine de frégate, bien qu'il n'eût que deux ans de grade.

XI

TOULON ET RADE D'HYÈRES

« Algésiras », école des torpilles.
« Couronne », école des canonniers.
Conférences.

1891-1893.

Le lieutenant de Mauduit revint du Sénégal très anémié. Après un congé de convalescence de trois mois, il demanda prolongation et se rendit au Mont-Dore.

Puis désirant renoncer, pour quelque temps du moins, aux longs voyages, il se fit embarquer successivement sur l'*Algésiras*, école des torpilles, où il prit un brevet de torpilleur, et sur la *Couronne*, école de canonnage. Là il était élève canonnier et faisait un cours sur les torpilles.

Entre ces deux embarquements il commanda un torpilleur pendant les manœuvres dans la

Méditerranée. Le 25 mai 1891, il s'embarquait donc sur la *Couronne*. On a de lui beaucoup de lettres, écrites vers cette époque où, suivant son habitude, il parle surtout de sa vie de marin. Quelques unes seulement font allusion aux événements du jour, ou racontent certains voyages faits pendant les « béatitudes [1] ».

« Toulon, 27 mai 1891. Nous sommes ici jusqu'au 9, je crois; à partir de cette date nous serons aux Salins d'Hyères jusqu'en décembre, à entendre tirer 250 coups de canon par semaine. Ça fera à peu près 100,000 au bout de deux ans. Ce que je vais être sourd ! »

« Jeudi 25 novembre 1891. Je suis parti vendredi dernier pour Avignon avec un de mes camarades ; depuis très longtemps j'avais grande envie de visiter le château des Papes, que j'avais vu nombre de fois du chemin de fer, et qui produit de là l'impression la plus grandiose par ses dimensions. Il écrase la ville, tant par sa masse que par la hauteur

(1) « Béatitudes », jours de congé, pendant lesquels on jouit d'une complète liberté et l'on peut faire des voyages.

sur laquelle il est construit. De près, il produit le même effet, mais sa transformation en caserne cause un pénible contraste. Dans l'escalier d'honneur, qui a peut-être quinze mètres de largeur, on trouve des troupiers qui montent et qui descendent avec des gamelles de soupe ; la salle du consistoire est devenue une chambrée et les murs sont recouverts d'inscriptions et de noms qui n'ont rien d'historique. Néanmoins c'est une jolie promenade que je suis heureux d'avoir faite.

Nous avons eu, des hauteurs qui dominent la ville, une vue superbe sur la vallée du Rhône et sur la campagne environnante. Le fameux pont n'est plus qu'une ruine et a été remplacé par un pont suspendu, plus moderne et plus pratique. »

« Toulon, ce 11. Je suis absolument indigné des articles que la *Lanterne* publie ces temps derniers sur les officiers de marine qui sont mes camarades, et auxquels rien ne peut être reproché. »

« *Couronne*, jeudi (à sa mère). Que je vous remercie tout d'abord de l'argent que vous avez bien voulu m'envoyer et qui ne me faisait

pas défaut ; je me trouve, grâce à votre générosité, toujours au mieux de mes affaires, et, somme toute, je vis dans une aisance dorée que je me reproche souvent, sans avoir le courage de me tenir au strict nécessaire. »

« Mercredi soir, mars 1892. Nous allons avoir la reine d'Angleterre à Hyères, dans le courant du mois, et je pense que son arrivée nous vaudra la visite de quelques bâtiments anglais et d'une partie de notre escadre. Cela animera notre rade, qui n'est en général garnie que par l'*Algésiras* et par nous. La vieille Queen (1) a loué deux hôtels qui se trouvent à quelque distance de la ville, et c'est là qu'elle va se promener dans sa charrette à âne. Malgré la mauvaise saison, les amandiers et les lilas sont déjà en fleurs ; la campagne commence donc à prendre un air de gaieté ; les horticulteurs expédient tous les jours des wagons entiers de violettes et d'autres fleurs, et le chemin de fer est tout embaumé ; cela rappelle peu les trains de marée qui, eux, sont moins agréables à sentir ; mais ils sont plus utiles. »

« Mars, mardi soir. La reine d'Angleterre

(1) Reine.

est arrivée hier soir s'installer à Hyères, tout près de notre mouillage ; mais cet événement a peu changé notre tableau de service ; elle est ici incognito et personne n'est venu la saluer officiellement. »

« Toulon, 16 juillet. Les manœuvres ont pris fin lundi matin. Le ministre de la marine et celui des affaires étrangères étaient venus à bord du *Formidable*, accompagnés de quelques membres du Parlement et la revue de l'armée, qui a eu lieu dans la matinée, était un spectacle extraordinaire. Il faisait un temps superbe, calme, et toute l'escadre s'est avancée vers Toulon, en ligne de file, en bombardant les 25 ou 30 forts qui défendent Toulon, et qui répondaient. En approchant de la rade, on nous a signalé de défiler devant le ministre, à grande vitesse, et les 30 torpilleurs, formés sur une ligne de front par division, ont chargé en avant et nous sommes rentrés en rade tous ensemble, à 17 ou 18 nœuds de vitesse. Les 40 navires de l'escadre, perdus dans la fumée, venaient derrière nous. Il est certain qu'on ne peut guère rêver une manière plus artistique de dépenser, en fumée et en bruit, l'argent des

contribuables. Les manœuvres n'ont du reste pas été sérieuses; on n'a rien fait, parce qu'on n'osait rien faire, à cause des accidents probables. C'est au total une mauvaise école à bien des points de vue. Pour nous qui étions sur des torpilleurs, cela nous a beaucoup appris à nous servir de ces engins-là.

J'ai visité toute la côte, depuis les frontières d'Espagne jusqu'à Toulon, et ce sera un de mes meilleurs souvenirs que cette promenade dans tous les recoins du littoral. »

A l'époque où Henri DE MAUDUIT se trouvait sur la *Couronne,* fut lancé le *Brennus,* grand cuirassé, qui joua un rôle si terrible dans la destinée de notre héros. Si celui-ci eût entrevu l'avenir, qu'eût-il éprouvé en traçant ces lignes : « *Couronne,* mercredi. J'ai vu que le *Brennus* avait été mis à l'eau avec succès. Ça a valu à Lorient la visite de B***, et probablement un certain nombre de banquets et de discours après boire. Mais pourquoi diable X., est-il venu là en même temps que le Ministre, puisqu'ils ne font que s'insulter, et ne peuvent se sentir ? C'est beau la politique ! »

Coïncidence douloureuse ! Le jour où le *Brennus,* construit à Lorient, fut lancé, l'ingénieur fit demander au château du Plessix, selon l'usage, de la verdure pour le décorer. Un jeune chêne ayant deux branches horizontales simulait une croix, et fut placé à l'avant du bateau, pour la cérémonie de la bénédiction. D'aucuns murmurèrent, la croix les importunait. Elle ne venait pas seule, hélas ! M. DE MAUDUIT, père du Commandant, en dirigeant l'escouade qui coupait des branchages dans ses bois, fut atteint d'une bronchite, dont il ne se remit jamais complètement, jusqu'à la fluxion de poitrine qui l'enleva au printemps suivant. C'est le même *Brennus* qui écrasa la *Framée.*

De la *Couronne,* Henri DE MAUDUIT écrivait à son père : « Je vous avoue que cette vie active me va infiniment mieux que toute autre. Quand le temps est pris à chaque instant, la journée est vite passée. »

C'est que ses fonctions présentes n'étaient pas une *sinécure.* Un officier qui l'a beaucoup connu, nous dit quelles étaient ses occupations : « Henri faisait aux officiers des confé-

rences sur les torpilles, l'électricité et les sciences pratiques qui touchaient à sa spécialité. Quoique la *Couronne* fût une école de canonniers, on y faisait cependant des cours de torpilles, afin que les officiers qui en sortaient fussent instruits de cette branche importante de notre métier. Ces cours, qui ne comportaient pas les détails approfondis traités à l'école spéciale des torpilles, étaient faits d'une manière tout à fait remarquable par H. de Mauduit. Possédant à fond son sujet et s'exprimant avec la plus grande facilité, il savait nous intéresser au plus haut point, par le choix des sujets traités, et par la manière intelligente, à la fois théorique et pratique, avec laquelle il les exposait. En dehors des conférences dont je viens de parler, de Mauduit concourait au service général des quarts sur le pont, mais n'avait aucun service relatif à l'instruction des canonniers, si ce n'est pour montrer aux différentes escouades, une fois par trimestre, l'emploi des explosifs pour la destruction d'obstacles à terre.

Tous ses loisirs étaient d'ailleurs occupés par l'étude des questions scientifiques, et j'ai

rarement rencontré un officier aussi travailleur et aussi instruit. »

Comme d'instinct, le jeune officier avait horreur de la médiocrité ; et il ne se donnait jamais à demi à ce qui relevait du devoir d'état. Qu'il ait pris à cœur la préparation des conférences, nous le savons non seulement par ses amis ; ses lettres aussi disent tout le sérieux qu'il y mettait. Témoin les lignes suivantes, dont on permettra de ne pas retrancher quelques détails étrangers aux conférences : « La *Couronne,* dit-il à sa mère, revient le 5 septembre à Toulon, et je pense que j'aurai une permission aussitôt ; elle sera hélas ! bien courte : dix jours tout compris, ce qui en fait six au Plessix. J'ai dû, avant hier, débuter dans mes fonctions de conférencier ; j'en avais, comme vous pensez bien, une certaine appréhension ; mon auditoire se compose du Commandant et du Commandant en second, du Commandant de Saint-Louis et de vingt-cinq Lieutenants de Vaisseau. C'est toujours ennuyeux, dans ces cas-là, de rester court. J'ai eu la chance de m'en tirer pas trop mal et même de mériter les honneurs

de l'impression, faite à bord de la *Couronne* afin que chacun puisse avoir un exemplaire de mes élucubrations. C'est un soulagement quand c'est fini ; malheureusement il faut se remettre à en préparer une autre qui n'aura pas lieu, je pense, avant la reprise de l'instruction, le premier octobre.

Il fait très bon à Toulon, et encore meilleur aux Salins. J'avais quantité de projets de voyages, à la Grande Chartreuse, à Aix, etc. Mais avec ces *diables* de conférences, je suis presque toujours retenu à Toulon pendant mes *béatitudes,* à la recherche de quelque chose de neuf et d'inédit. Tout va bien, du reste, et je n'ai jamais été plus content de mon sort : la seule tuile, qui revient chaque semaine, est la série des tirs, qui comprend presque toujours un millier de coups de canon, et je ne sais combien de mitrailleuses, canons à tir rapide, fusils, revolvers, etc. C'est incroyable ce qu'on brûle de poudre sur ce bateau-là. La semaine avant-dernière, grâce à un exercice de démolition dont je suis chargé, j'ai pu passer une journée à Porquerolles, sous couleur de préparer mon champ

d'expérience. C'est bien joli comme pays, très boisé et bien aéré ; mais ce qui m'a le plus intéressé, c'est que l'île est remplie de faisans et de lapins. La marine possède là un terrain de 52 hectares, et j'ai bien l'intention, au mois d'octobre, de demander au Commandant l'autorisation de voir cela de près.

Rien de nouveau d'ailleurs. Je me porte comme un charme. Mais dame ! je n'engraisse pas ; attendez-vous donc à me revoir maigre. C'est pour moi une grande joie ; je pense, du reste, que vous ne mesurez pas votre affection au poids en kilogs. »

« *Couronne,* 1892. Je me suis remis à l'ouvrage. Cette *conférence de Damoclès,* toujours suspendue sur ma tête, me force à tenir perpétuellement un sujet préparé, que je dois travailler avec soin, pour ne pas avoir l'air d'un nigaud. Aussi, même pendant mes *béatitudes*, surtout à ce moment-là, je suis à la recherche des nouveautés et des inventions récentes qui peuvent intéresser mon auditoire. Vendredi dernier, j'ai dû de nouveau me produire en public, et faire une deuxième conférence. Elle a marché à peu près ; mais la

heureuses et longues les années où je vous souhaiterai votre fête, et que toujours vous puissiez vous dire que le ciel vous a récompensé en vos enfants des vertus et de la sainte existence que vous leur avez données pour modèles. » La dernière fois qu'il lui fut permis d'exprimer ses sentiments à son père, à l'occasion de sa fête, il lui disait, semblant écarter un triste pressentiment : « Je viens vous dire tous les souhaits que je forme chaque jour pour vous et vous remercier aussi de toutes les bontés que vous n'avez cessé d'avoir pour moi depuis ma naissance jusqu'à ce jour. Fasse la Providence que vous restiez encore longtemps, longtemps à la tête de notre famille, conservé à l'affection et à la respectueuse tendresse de nous tous ; j'espère aussi désormais que je serai plus souvent près de vous, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne jamais vous donner que des sujets de satisfaction. »

Hélas ! ces vœux parlant de longue vie ne se réalisèrent pas. M. DE MAUDUIT, se sentant malade, sans le laisser apercevoir à son entourage, en avait averti son fils, lui

demandant de ne pas entreprendre de trop longs voyages. C'est pourquoi, les dernières années, Henri resta sur la *Couronne* et à Toulon. Il allait arriver à Rennes, en permission dans deux jours. On l'attendait avec grande joie.

Son père heureux semblait se porter à merveille. Il n'avait jamais été plus gai que le lundi soir 16 mai. Le mardi matin il se réveilla malade. Dès le jeudi il se confessait et disait ensuite : « Le Père Thibault (son confesseur) m'assure que j'irai en Paradis. Ce sont les prières de mes enfants qui m'en ouvriront l'entrée. L'entrée c'est le Sacré-Cœur de Jésus. »

Henri arriva ce jour-là. Il eut aussitôt la certitude que le mal était mortel et ne quitta plus son père. M. DE MAUDUIT ne cessait jour et nuit de prier. Il ne demandait pas la santé, mais l'accomplissement de la volonté de Dieu. « Mon Dieu, disait-il, faites que je vous aime dans le temps et l'éternité. » Mme DE MAUDUIT, voyant combien il souffrait, lui adressait quelques paroles d'affectueuse compassion. Le malade répondait doucement :

...es volontés, e...

...mpie qui défend aux troup...

... convoi d'assister ...

... refuse, dit-il, ...

... je ne veux pas qu'à cause ...



Le Lieutenant-Colonel de Mauduit du Plessix.

« Pourquoi me plaindre ? priez plutôt. » Et comme Mme DE MAUDUIT lui rappelait la dévotion qu'il avait toujours eue à la Sainte Vierge et sa fidélité à réciter tous les jours le chapelet. « Oh oui ! reprit-il je l'aime bien. » Il faisait ensuite lire une consécration au Sacré-Cœur, à laquelle il s'associait. Le vendredi il reçut avec une admirable piété le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction. Quand on lui en avait parlé, il s'était soulevé, avait décroché du mur le Crucifix qui l'avait jadis consolé dans les mêmes circonstances, disant à la sœur de Bon-Secours qui le soignait : « L'Extrême-Onction m'a déjà rendu la santé. Mais alors j'avais une tâche à remplir ; maintenant j'ai élevé mes enfants dans la foi chrétienne ; ma mission est accomplie. » Voyant les serviteurs entrer pour l'émouvante cérémonie, il leur demanda pardon des peines qu'il pouvait leur avoir causées. Plus tard, il exprimait ses dernières volontés, et faisant allusion à la loi impie qui défend aux troupes accompagnant un convoi d'assister aux prières de l'Eglise : « Je refuse, dit-il, les honneurs militaires, je ne veux pas qu'à cause de moi,

DE M

les hommes exécutent un acte d'irréligion en tournant le dos à l'Eglise. »

Dans la nuit le malade se réveilla d'un court sommeil avec une atroce douleur : une rupture intérieure et un épanchement lui causèrent de telles souffrances qu'il crut à un empoisonnement occasionné par la potion que la sœur lui avait donnée.

Pendant une demi-heure que dura la terrible crise, que rien ne put soulager, il fut d'une admirable patience, offrant ses souffrances pour les siens : « Mon Dieu, s'écriait-il, quand elles furent calmées, je vous remercie de m'avoir soutenu ; je ne vous ai pas offensé, je n'ai pas perdu votre amour, et maintenant je sais que je vous aime, puisque, pour votre amour, j'ai accepté la mort et j'ai pardonné. » Ce dernier mot répondait à cette crainte d'avoir été empoisonné. Quand il se fut rendu compte qu'il n'en était rien, il ne cessa de remercier Dieu, priant ceux qui l'entouraient de s'associer à sa reconnaissance, et cela, par une extrême délicatesse de cœur. Comprenant les regrets déchirants qu'un tel malheur eût ajoutés à la douleur de sa perte : « J'ai éprouvé,

disait-il, une souffrance morale dont je n'aurais jamais pu me faire une idée, en me demandant comment ma pauvre femme aurait pu supporter la vie, si pareil accident était arrivé. »

Dieu, sans doute, pour accroître ses mérites et sa gloire au Ciel, l'avait fait passer par une épreuve qu'il ne réserve qu'aux Saints. Dès cet instant, il ne cherchait plus l'amour de Dieu, il l'avait trouvé, et il est mort avec toutes les consolations de l'amour divin.

Vraiment, la vie de Sonis nous offre-t-elle de plus beaux traits de sainteté ?

Le jour suivant fut calme. Il s'occupa de sa petite nièce de Talhouët, sa pupille ; il demanda celui qui devait en être chargé après lui, et, parlant de son éducation et de la gérance de sa fortune, fit toutes les recommandations qu'eût faites le père le plus tendre.

Le dernier jour était arrivé. Le dimanche matin, dès l'aube, il dit avec une expression à laquelle on ne pouvait se méprendre : « Voici le jour. » C'était en effet sa dernière journée sur la terre. Quelques heures après, on l'entendait dire : « Mon Dieu, je voudrais com-

munier encore, je voudrais recevoir mon Créateur avec toute la ferveur dont je suis capable, pour le remercier de toutes les grâces qu'il m'a faites. Il m'a tout donné et m'a comblé de biens. Je ne l'ai pas assez remercié, surtout de la sainte vocation de mes enfants. Je n'ai pas aimé Notre-Seigneur « *autant qu'Il le mérite* » et je veux consacrer le peu de moments qui me restent à l'aimer et à le remercier. » Quelque temps après : « Oh qu'il faut souffrir pour mourir! J'ai un feu dévorant dans la poitrine, mais, est-ce la peine de désirer vivre? Que la volonté de Dieu soit faite! Qu'il fasse de moi tout ce qu'il voudra! » Et le moribond continuait de prier. Le dénouement approchait. Une dépêche de sa fille demandait la bénédiction du père expirant. Il la donna avec effusion à tous. Son fils Raoul, religieux novice de la Congrégation du Saint-Sacrement, était attendu. Jusqu'à l'heure annoncée, le madade regardait sans cesse la pendule comme craignant qu'il vînt trop tard. Et en effet, quand son fils arriva, il le reconnut, mais ne put s'entretenir avec lui. Le Prêtre assistant récita les der-

nières prières, tandis que le grand chrétien s'éteignait doucement en baisant le Crucifix que le jeune religieux lui présentait.

Henri l'avait entouré des soins les plus assidus et les plus tendres, le soutenant entre ses bras, pendant la crise si douloureuse.

Au moment où cette âme sainte quitta sa dépouille mortelle restée si belle dans son agonie quelqu'un s'écria : « Qu'il est beau ! » Henri se jetant en sanglotant dans les bras de sa mère, lui disait :

« Maman, lui ai-je jamais fait de la peine ? »

Et la mère de répondre en toute vérité : « Jamais, mon cher fils, il était fier de toi. »

Le douloureux événement s'accomplissait le 22 mai 1892 (1).

« Henri, dit une de ses tantes, se trouvait auprès du cercueil au moment où l'on venait de le sceller ; alors avec une expression indéfinissable, il posa la main sur ce cercueil

(1) M. de Mauduit fut d'abord officier d'état-major. Lorsque ce corps fut fondu, le sort le désigna pour l'artillerie. Lieutenant-colonel de cette arme, en garnison à Vannes, il prit sa retraite vers 1885. Dès lors, il habita le Plessix, la plus grande partie de l'année ; l'hiver, il revenait à Rennes.

en disant : « Scellé jusqu'au jugement général! » Puis un torrent de larmes s'échappa des yeux de ce fils au cœur si aimant. »

On a dit qu'Henri DE MAUDUIT était le portrait de son père. Ce simple rapprochement n'est-il pas à l'éloge de tous deux?

Ils étaient dignes l'un de l'autre.

Le père avait fait passer dans l'âme de son fils sa foi profonde, sa fidélité aux devoirs religieux, sa tendre confiance en la Sainte Vierge.

Chez l'un et l'autre, même charme physique, même taille élevée et même distinction unis à la courtoisie, à la bienveillance, à une aménité de caractère qui leur conciliaient toutes les sympathies et leur assuraient les meilleures, les plus solides amitiés.

Le père y joignit toutes les vertus du chef de famille parfait et en goûta toutes les joies ; il en connut aussi les sacrifices, par l'éloignement de ses enfants.

La fin prématurée du fils n'a pas laissé à celui-ci le temps de s'épanouir dans la douce vie de famille ; il n'a savouré que les austères jouissances du devoir si chrétiennement voulu et accepté.

Henri dut, après quelques semaines passées au Plessix, près de sa mère, retourner aux Salins d'Hyères, sur la *Couronne*. Rien ne nous fera mieux connaître ses admirables sentiments de piété filiale que ses lettres d'alors :

« Me voici de retour à bord de la *Couronne* après ces tristes journées où le bonheur d'être près de vous a été mélangé de tant de douleur. J'ai retrouvé tout ce que j'avais quitté gaiement en partant en permission, et tout a pris, pendant ces quinze jours, une tristesse infinie ; mes livres me paraissent vides et rien n'a d'intérêt, mon esprit ne peut se fixer qu'au souvenir des heures douloureuses passées près de vous. J'ai hâte d'avoir de vos nouvelles ; j'espère que vous vous remettez de vos fatigues, et que le séjour près d'Hélène et de Raoul vous a fait du bien. Ils savent trouver ces pensées consolantes qui adoucissent le chagrin et le transforment en rapportant tout à Dieu. Ma chère Maman, je crains de n'avoir été d'aucun secours pour vous et de ne vous avoir pas secondée avec assez de zèle. Je vous ai laissée trop souvent seule et je suis parti trop brusquement. »

« *Couronne,* lundi. Je pense bien à vous et surtout aujourd'hui, où Raoul a dû vous quitter, vous laissant seule auprès de ma grand'mère, et achevant la dispersion de notre foyer; du moins êtes vous assurée que de loin comme de près, vos enfants sont réunis à vous par la pensée, prenant leur part de votre douleur. Je reçois à l'instant une lettre de Raoul qui me donne de vos nouvelles et me dit que vous vous sentez plus calme et plus apaisée ; je ne doute pas que cette sérénité ne fasse qu'augmenter avec le temps ; plus les jours s'écoulent, plus on sent notre bon père bienheureux au Ciel et intercédant pour nous. Ne nous arrêtons pas aux larmes, laissons venir la consolation qui nous pénètre presque malgré nous : c'est l'impression qui me domine et je suis certain qu'il en est ainsi de vous. »

« 29 Juin. J'aurais bien désiré être près de vous au moment où vous allez vous réinstaller au Plessix, où tout vous rappellera mon bon père et vous attristera. Je pense cependant que vous avez raison de vous y rendre souvent et d'y habiter : votre douleur y sera moins

inoccupée et vous serez moins séparée de lui puisque tout vous le rappellera. »

« Juillet 1892. Je ne vous parle que d'affaires, ma chère maman, et pourtant ce ne sont pas elles qui me préoccupent davantage ; c'est à vous que je pense surtout, et j'espère que votre santé ne se ressent pas de vos cruelles souffrances. Près de ma grand'mère vous trouverez dans son affection une compensation à celles plus éloignées de vos enfants, et j'espère que votre retour au Plessix ne vous sera pas trop pénible. Si cela était, dites-le moi, et je prendrais un congé qui me rapprocherait de vous. »

« *Couronne,* 12 juillet. J'espère que vous avez pu retrouver quelque intérêt au Plessix, où tout vous rappelle mon bon père si heureux maintenant et désirant que son absence ne soit point pour nous un sujet de douleur cruelle ; il nous attend et nous engage à ne point nous désoler. Mais néanmoins cette tristesse qui nous a envahis demeure et revient sans cesse plus calme, mais toujours présente, rendue plus pénible par notre séparation : c'est à quoi je songe souvent, ma chère maman,

me demandant si je n'aurais pas mieux fait de rester près de vous ; d'autant plus que vous devez avoir à vous occuper de bien des détails fatigants plus qu'intéressants. »

« J'ai heureusement conservé toutes ou à peu près toutes les lettres que j'ai reçues : je vous les apporterai, et j'espère que cette correspondance vous permettra de retrouver le souvenir plus net de l'heureux temps passé. Comme vous le dites, les réveils sont bien pénibles ; mais, le sont-ils plus que la réalité ? Je n'ai pu encore retrouver le goût de mes occupations ici ; je fais machinalement mon service ; mais l'esprit n'y est plus, il est près de vous. »

« Pour les arrangements concernant la Chèze et le Plessix, je n'ai aucune autre idée que les vôtres à ce sujet ; faites ce que bon vous semblera si ça presse ; si ça ne presse pas, attendez que j'arrive ; nous prendrons ensemble le parti que vous voudrez. »

Peut-on témoigner à une mère plus de tendre sollicitude, de déférence et d'affection ?

La providence a permis qu'on retrouve, dans les notes laissées par le héros, les lettres

que lui adressait alors sa mère. Voici, pour clore ce chapitre, quelques passages de trois de ces lettres : « Combien je te remercie, mon cher fils, de tout ce que tu as fait pour ton pauvre père. Quelle consolation le bon Dieu, nous a donnée à tous les deux par ta présence, au milieu des douleurs de notre passion ! Adieu, mon fils bien-aimé, je t'aime et t'embrasse avec toute la tendresse de mon cœur brisé.

« Juin 1892. J'ai de la consolation à voir ta sœur et ses Supérieures ; je m'y rapproche de mon cher René, qu'elles me montrent déjà rendu au Ciel, ou du moins bien certainement sur cette voie ; deux des religieuses assurent qu'elles ont obtenu des grâces par son intercession. Quel souvenir nous laissera cette ferveur et cette résignation, et combien nous pouvons espérer son secours en toute circonstance. Mais combien le souvenir de ses souffrances me déchire le cœur et m'enlève tout repos ! »

« 19 juin 1892. Me voici de retour à Hennebont portant toujours au cœur ce glaive qui n'en sortira plus et qui sera, il faut l'es-

pérer, le moyen de ma sanctification, et d'abord le sacrifice que je puis offrir pour ton bon père, afin de soulager sa chère âme, si elle a encore besoin de secours. Tu me dis que tu ne m'as pas aidée, mon cher enfant ; crois bien le contraire ; tu as été pour lui et pour moi la consolation la meilleure au milieu de cette douleur et de ces souffrances si accablantes ; je remercie le bon Dieu de t'avoir amené près de nous dans cette cruelle épreuve et de tout l'appui que ta présence a été pour moi. C'est ton bon père qui m'aide lui-même le plus ; ses admirables paroles me reviennent sans cesse à l'esprit avec tout leur accent, et je me sens plus calme en disant avec lui : « Mon Dieu faites de moi tout ce que vous voudrez, je ne veux que votre volonté ! »

XIII

« L'IPHIGÉNIE. »

1893-1894.

Mme DE MAUDUIT n'avait plus près d'elle que sa mère, la comtesse de Kéridec, âgée de plus de quatre-vingts ans; son fils résolut de ne plus s'absenter désormais que pour un temps limité. Il accepta seulement la campagne de l'*Iphigénie*. L'éloignement des côtes de France ne serait que par périodes de trois ou quatre mois, en l'année 1893-1894.

L'*Iphigénie,* aujourd'hui remplacée par le *Duguay-Trouin*, était la frégate-école d'application, à bord de laquelle les aspirants de deuxième classe, sortant de l'école navale, faisaient une campagne d'instruction de dix mois, généralement dans l'Atlantique et la Méditerranée.

On avait proposé au lieutenant DE MAUDUIT le cours d'hydrographie. Toujours trop modeste, il hésitait. Un de ses amis donnait

naguère ce détail : « Le jour où S. et moi nous l'avons fait embarquer sur l'*Iphigénie*, il a fallu user de force. Il se retranchait derrière son ignorance, lui qui avait toujours un renseignement prêt pour un camarade ; admirable travailleur, il poussait à fond toutes les questions. Le mot de professeur l'effrayait ; mais il s'est tiré de cette tâche avec un zèle et un soin dont le commandant X., aujourd'hui amiral, lui a gardé le meilleur souvenir. » On sait, par ailleurs, qu'il fut, pour les aspirants de l'*Iphigénie,* plein d'attentions et de prévenances. Le professeur regardait ses élèves comme des jeunes gens de grande valeur et des officiers d'avenir. Aussi préparait-il avec le plus grand soin ses cours d'hydrographie, travaillant les nuits parfois jusqu'à deux heures du matin.

Cette campagne, Henri DE MAUDUIT l'avait déjà faite sur la *Résolue* et la *Flore* en sortant du *Borda.*

Cette fois, tous les aspirants étaient réunis sur le même navire.

L'itinéraire fut à peu près le même qu'en 1880-1881, sauf qu'on aborda au Sénégal. De

là on se rendit aux Antilles ; on visita la Guadeloupe, la Martinique. Puis, de retour dans la Méditerranée, on poussa jusqu'en Grèce, à Athènes.

« En quittant Lorient hier soir, écrit le nouveau professeur, nous avons été pris d'une brume épaisse, avec pluie fine ; en un instant la côte a disparu, après que nous avons eu salué, de trois coups de canon, N.-D. de Larmor. Puisse-t-elle nous procurer un heureux voyage ! Dans le manteau de brouillard qui nous enveloppait, on voyait, par intervalles, les éclats du grand phare de Belle-île, et, peu à peu, tout a disparu. »

« Octobre 1893. Tout va bien à bord. Je suis décidément entouré d'aimables gens. Je n'ai donc qu'à me louer d'être sur l'*Iphigénie,* et j'y serais parfaitement heureux si je n'avais la préoccupation de vous avoir laissée bien seule, ma pauvre maman. La campagne ne sera du reste pas bien longue. »

Iphigénie, dimanche 15 octobre 1893. J'ai commencé mes cours d'hydrographie, et ça ne marche pas trop mal. Voici à peu près le menu journalier de mes occupations : je me

lève à six heures et demie, et, une heure après, je commence à observer. A huit heures, les aspirants montent sur la dunette avec leurs instruments, et, pendant une heure, il faut être sur leur dos : « Faites ceci », « ne faites pas ça ». Après cela, jusqu'au déjeuner, calcul. A onze heures et demie. reprise des observations jusqu'à midi et demi, toujours avec vingt aspirants à surveiller. De une heure à trois heures je travaille, soit à corriger les calculs de la veille au soir, soit mon cours. A trois heures même répétition que le matin, pour d'autres midships. Puis, calcul et dîner. Avant la fin du dîner, à cause de l'heure actuelle du coucher du soleil, je reparais sur la dunette entouré d'autres aspirants, et j'en ai jusqu'à huit heures, car c'est bien plus compliqué de leur apprendre les observations de nuit. De huit à dix heures je corrige les calculs du matin, et je me couche.

Deux fois par semaine, j'ai, en plus, une conférence à leur faire, et, dans les relâches, j'irai, chaque matin à sept heures, observer avec eux à terre.

Joignez à cela les nombreux dérangements

causés par tel aspirant qui n'a pas compris, tel autre qui a mal fait son calcul, etc., et vous voyez que le temps passe vite.

Au reste, rien de tout cela n'est ennuyeux, et je me suis trouvé à faire ces calculs comme si je n'avais fait que cela toute ma vie. »

« Mardi, 24 octobre. Nous venons d'arriver hier soir à Madère ; il faisait beau, le soleil éclairait bien la ville, c'était très joli. Les hautes montagnes qui la surplombent étaient bien nettes, et, du mouillage, on sent les fleurs. Mais on nous à impitoyablement mis en quarantaine, à cause de quelques cas de choléra qui se sont produits à Brest. Inutile de vous dire qu'à bord la santé est absolument parfaite. Les habitants de Madère n'ont d'autre idée que de repousser les bâtiments étrangers et d'essayer de leur infliger des amendes. Grâce à leur peur du choléra, nous allons vraisemblablement passer une semaine à regarder la ville à longue vue. » Arrive une douloureuse nouvelle : « 30 octobre. J'ai appris hier, par dépêche, la mort de mon pauvre oncle de Milly ; quelle perte pour ma tante, et que de tristesse encore dans la

famille ! » « Las Palmas, 3 novembre. Nous venons de passer six jours à Madère, dont quatre, consignés à Ténériffe. Tous les soirs, j'ai une séance d'observation de nuit en contemplant les astres, et, en songeant à leur distance infinie, on trouve que le monde est bien petit, très comparable de taille avec une fourmi, et aussi soigné qu'elle dans sa construction. »

« Mercredi, 22 novembre. Nous venons d'arriver à Dakar, après une excellente traversée, depuis les Canaries. Mais l'état sanitaire de ce pays n'étant pas encore tout à fait satisfaisant, le Commandant prend le parti de ne pas prolonger notre séjour ici. On va toucher aux îles du Cap Vert. De là en route pour la Martinique. Tout va pour le mieux, et je suis toujours content de mon sort; l'occupation ne manque pas; mais c'est plutôt une excellente chose.

Je revois avec plaisir le Sénégal où j'ai déjà passé pas mal de temps, et mon regret est de ne pouvoir descendre à terre : ces pays-là attirent toujours quand on y a séjourné.

Avant-hier, on a fait à bord la fête du Tro-

pique, et tous les aspirants ont été jetés dans la baille et baptisés : Çà peut vous faire frissonner au coin de votre feu, mais cela ne produit pas le même effet, je vous assure, et nous commençons à sentir une température à laquelle conviennent les bains frais. Nous allons appareiller tout à l'heure et nous mettre en route pour la Praya, où nous serons très probablement en quarantaine. Comme le Juif-Errant, nous roulons de port en port, sans nous fixer, et, tantôt repoussés, tantôt repoussant, nous finissons par passer tout notre temps à la mer : nous allons en subir encore une tournée d'un mois, avant d'arriver aux Antilles, où nous trouverons peut-être une maladie qui nous forcera à prendre le large. »

« La Martinique, 26 décembre 1893. Je vous écris de Fort-de-France, que nous allons quitter demain, pour nous rendre à la Guadeloupe ; notre séjour ici s'est bien passé, quoique la saison des pluies ne soit qu'à peine terminée : ce qui nous a valu quelques bons grains. Le mouillage est gentil, et la température supportable. Désormais nous allons remonter vers le nord, c'est-à-dire

vers le froid. Au lieu de rester à l'ancre tout le temps, nous sommes allés passer deux jours à Saint-Pierre, qui est réellement une jolie ville, entourée d'un paysage délicieux. C'est le centre de la culture de la canne à sucre, et ce commerce va bien : une trentaine de gros voiliers attendaient leur cargaison, et ce n'est, paraît-il, que dans un mois, qu'aura lieu la récolte et l'exportation.

On trouve encore des familles créoles, venues de France, et établies là. Nous avons été fort aimablement reçus par ces braves gens qui ont horreur des noirs, et s'en sont séparés par un abîme : ces nègres électeurs perdent ce beau pays.

« Les Saintes, 10 janvier 1894. L'endroit où nous sommes s'appelle Les Saintes, Los Sanctos, parce que Christophe Colomb y est arrivé le jour de la Toussaint. C'est tout près de la Guadeloupe, et le mouillage est très bon. Il y a un petit bourg peuplé de trois ou quatre cents habitants, et puis c'est tout. Autrefois on considérait cette position comme très importante, et on l'avait couverte de forts ; mais aujourd'hui c'est bien abandonné ; aussi

nous ne gênons personne dans nos exercices d'hydrographie, de torpilles, de manœuvres, etc., et nous pouvons nous considérer comme chez nous. Bientôt nous serons à Fort-de-France. »

« La Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, 22 janvier. Je garderai un bon souvenir des Antilles qui sont un joli pays ; la Martinique et Basse-Terre sont montagneuses et boisées, avec des promenades charmantes. La Pointe-à-Pitre est basse et aussi boisée ; elle rappellerait le Gabon. Nous y avons été bien reçus ; l'autre jour, à Saint-Pierre, nous avons été invités à un bal donné par le Cercle blanc, d'où les gens de couleur sont exclus avec un soin spécial. Bien que peu porté à ces divertissements, j'y suis allé par curiosité, et j'ai même dansé assez volontiers, pour faire un peu la connaissance de ces créoles, descendants des vieilles familles établies ici depuis deux cents ans. Tout ce monde est très bien, et ce bal de cercle était d'une correction et d'une tenue irréprochables. Ces personnes sont très simples, et beaucoup d'entre elles ont vraiment grand air. En ce moment se fait

la récolte de la canne à sucre : ce qui donne au pays un mouvement considérable. Nous fûmes hier soir visiter une usine qui m'a vivement intéressé. On voit la canne arriver des voitures ou des chalands, et, après une série de transformations, que je passe sous silence, à l'autre bout de l'usine, sort du sucre blanc, que l'on met en sacs, et que l'on charge sur les bateaux ; en même temps, le jus qui n'a pas servi à faire le sucre, est dérivé par une autre canalisation, au bout de laquelle il sort, après fermentation, sous forme de rhum. »

« Gibraltar, 16 février 1894. Nous sommes mouillés sous cette forteresse de Gibraltar qui est littéralement couverte de canons : figurez-vous une montagne rocheuse à pic, de 150 mètres de hauteur, tombant sur la mer par trois de ses surfaces, et dominant par là tout le territoire Espagnol qui est plat : de tous côtés on aperçoit des forts et des trous béants, par où sortent des gueules de canons ; cette énorme montagne est travaillée comme une fourmilière à l'intérieur, et l'on peut dire que c'est une vaste cave remplie de munitions et de vivres.

Je ne sais trop quand vous parviendra ma lettre : il n'y a pas de trains ici, et elle doit, paraît-il, faire un bon trajet en diligence. Espérons qu'elle ne sera pas arrêtée par les brigands, au tournant d'une route, et qu'elle vous apportera rapidement, ainsi qu'à ma grand'mère, ma tendre et respectueuse affection. »

« Gibraltar, 20 février. C'est encore de Gibraltar que je vous écris, et bien par hasard; car il faut vous dire que nous sommes partis hier soir ; mais nous avons trouvé dehors du vent tellement frais, avec une mer si dure, que nous n'avancions presque pas. Aussi, après avoir lutté toute la nuit, le Commandant s'est décidé, ce matin, à revenir au mouillage. Nous n'aurions jamais eu assez de charbon pour aller à Barcelone si ce temps-là avait duré.

A noter le profond contraste qui frappe les yeux entre l'*Anglais* et l'*Espagnol*. Du côté Anglais, de belles routes plantées d'arbres, des soldats raides et bien habillés ; puis, tout à coup, changement de décors ; la route et ses arbres s'arrêtent net ; une plaine

sablonneuse, un mauvais chemin, avec ornières d'un mètre, des douaniers partout, faisant mollement la chasse à de pauvres hères qui tâchent de passer un paquet de tabac en contrebande. »

« Barcelone, 25 février 1894. Nous voici depuis midi amarrés, après une traversée fort agréable le long des côtes d'Espagne. Notre relâche à Gibraltar nous avait rendus prudents, et l'*Iphigénie* ne s'est remise en route que lorsque la brise d'Est a été entièrement calmée. Nous séjournerons ici jusqu'à jeudi soir, et nous serons samedi à Toulon, où nous ne resterons que huit jours ; et, pendant les quinze jours que nous passerons aux Salins d'Hyères, je serai occupé du matin au soir par la rédaction de cette carte, dont nous avons pris les éléments aux Saintes, et qu'il s'agit maintenant de faire exécuter en neuf exemplaires différents. »

« Barcelone, une dernière lettre, ma chère maman, avant notre départ pour Toulon, ce soir. Désormais, nous voici bien près de la France, et je pense que demain soir ou samedi, nous apercevrons le phare du cap

Sicié. Notre court séjour à Barcelone aura été fort agréable ; d'abord nous avons eu la visite de voyageurs de marque, la duchesse d'Uzès qui fait, avec sa fille et son gendre, le tour de l'Espagne ; puis, nous avons trouvé, au consulat, des gens fort aimables qui nous ont montré Barcelone. C'est une grande ville, genre Marseille, avec d'énormes quartiers neufs, qui se bâtissent rapidement. Enfin, tout cela, par un temps superbe. Ça nous a reposés de notre traversée des Antilles, et nous voilà redevenus tout à fait civilisés. Ce qui est aussi fort agréable, c'est d'être à l'intérieur d'un port, amarrés à une jetée dans un endroit où le clapotis ne se fait jamais sentir. Nous sommes placés entre un grand croiseur Anglais et un autre vieux bateau Espagnol où l'on détient prisonniers une quarantaine d'anarchistes. Vous savez que Barcelone, comme beaucoup de villes frontières, du reste, est meublée de cette classe peu intéressante de gens, et, à la suite des dernières affaires, on en a arrêté un certain nombre, qu'on a déposés là.

Nous avons eu hier la visite des Anglais ;

ils étaient parfaitement corrects ; mais quand, dans l'après-midi, on est allé leur rendre leur politesse, on a trouvé que leur médecin était tout à fait ivre. C'est bien cela : correction extérieure, mais tout est permis chez soi. »

A la date du 10 mars, Henri DE MAUDUIT, de retour à Toulon, écrit qu'il vient de passer une bonne après-midi à Marseille, avec son frère, religieux du Saint Sacrement. L'officier revoyait toujours avec bonheur ce frère, d'un an seulement moins âgé que lui ; jamais il ne manquait l'occasion de lui faire visite. Plusieurs fois, Henri note dans ses lettres, avec le sentiment d'une sincère gratitude, le très cordial accueil qu'il reçut des communautés du Saint Sacrement où son frère fut en résidence, à Marseille, à Paris, etc. Il regardait ces maisons d'un œil d'envie, disant que son âme y trouverait le bonheur.

Notre officier annonce ensuite à sa mère qu'il embarquera de nouveau, pour quatre mois seulement. « Notre tournée dans la Méditerranée se fera dans le sens des aiguilles d'une montre, et nous en sortirons en suivant les côtes d'Algérie, sans revenir à Toulon.

Nous venons même de recevoir l'ordre d'être à Cherbourg le 1er juillet, à cause des réparations que doit subir l'*Iphigénie*. »

Il continue, du reste, à nous tenir au courant de divers incidents de sa campagne.

« Ajaccio, 11 avril 1894. Nous voici en Corse, au pays de la vendetta et du maquis; mais je dois dire que de notre mouillage, nous ne devinons rien de ces mœurs sauvages. Ce serait même plutôt monotone, sans le merveilleux climat que nous avons trouvé ici, et la beauté de la rade, entourée de hautes montagnes, dont la neige fait un contraste bizarre avec le chaud soleil que nous ressentons.

Le pays est celui de Napoléon Ier, et, à ce titre il est plein de souvenirs. On montre encore la maison et les appartements où est né ce grand général.

Notre voyage s'avance paisiblement, favorisé par une mer clémente. Depuis le départ des Salins d'Hyères, nous avons passé deux jours à Villefranche, où l'on retrouve tout le luxe et tout le mouvement des villes d'eaux et de jeu, et nous sommes venus enfin ici directement. Notre séjour n'y sera pas de bien

longue durée, et, demain, nous déploierons de nouveau nos ailes, poussés vers Corfou.

J'ai terminé mon travail d'hydrographie, et j'en suis bien content ; car c'était fort assujétissant. Nos aspirants y ont apporté beaucoup d'entrain, et tout est bien terminé. C'est une bonne partie de ma besogne achevée. »

« Corfou, 18 avril 1894. Nous avons passé Messine, dimanche après-midi, par un calme plat et un soleil brillant qui éclairait merveilleusement ce beau paysage. Les fameux écueils de Charybde et de Scylla nous ont été propices, et, du reste, avec les bâtiments à vapeur, leur importance est bien secondaire : ce qui serait maintenant plus grave, si on était en guerre, ce sont les nombreux canons dont les Italiens ont hérissé les crêtes des montagnes qui bordent le passage. Enfin hier à l'aube nous entrions dans ce port de Corfou qui fut, mais bien peu de temps, à la France. Les Vénitiens et les Anglais l'ont aussi possédé. Actuellement l'île est Grecque ; elle est jolie et boisée : c'est un peu comme un parc Anglais. Nous fûmes hier visiter un palais que l'Impératrice d'Autriche a fait construire

à une dizaine de kilomètres de la ville. Vue superbe. Nous repartons cette nuit, et nous allons suivre les chenaux que ce pauvre Ulysse a mis jadis vingt ans à parcourir; j'espère que, plus heureux que lui, nous irons un peu plus vite, trop vite même. Car c'est à peine si dans nos courtes relâches, nous avons le temps d'avoir un léger aperçu du pays que nous visitons. »

« Le Pirée, 25 avril 1894. Comme vous le voyez, notre traversée s'exécute ponctuellement, toujours favorisée par un temps magnifique.

En faisant route pour Zante, nous avons traversé un étroit chenal entre Céphalonie et Ithaque. Ce que l'on aperçoit du royaume d'Ulysse n'est pas bien joli : montagnes dénudées, rocailleuses, pas un arbre; mais il paraît que l'autre côté de l'île est mieux.

Dans une relâche de quelques heures à Zante, nous avons vu les restes du tremblement de terre qui avait en partie détruit la ville, l'an dernier, et pour lequel l'*Iphigénie* avait prêté le secours de son équipage et de ses moyens matériels.

Des malheureux étaient encore campés sous des tentes et des maisons restaurées tant bien que mal. Les pauvres gens vivent littéralement sur un volcan, et, tous les trente ans, ils sont sûrs d'avoir à rebâtir une partie de leur cité ; ils y sont habitués.

De Zante, vingt-quatre heures de vapeur nous ont amenés au Pirée, un beau port où l'on a l'appréciable avantage d'être amarrés au quai, ce qui simplifie beaucoup les communications avec la terre. Ici aussi ils ont quelquefois la visite de ces terribles secousses, et, pas plus tard qu'avant-hier, nous en avons ressenti d'assez fortes.

A Athènes, où les maisons sont solides, il n'y a eu que très peu de dégâts et pas d'accidents; mais il n'en a pas été de même à Thèbes où plusieurs villages ont été détruits.

Le Pirée, ville presque neuve n'offrant pas grand attrait et servant d'entrepôt, est à sept kilomètres d'Athènes; un train y conduit en vingt minutes ; aussi, c'est là que nous passons notre temps de liberté; comme capitale moderne, c'est plutôt maigre, mais inutile de dire quels souvenirs s'y rattachent et

quelles merveilles y trouvent ceux qui sont épris de l'art grec ; je suis bien peu connaisseur, mais j'avoue néanmoins avoir été surpris des proportions et de l'élégance de ces ruines. Les plus importantes sont celles de l'Acropole, bâtie sur un rocher qui domine entièrement la ville. On y voit le Parthénon, les Propylées, etc., une foule de temples dont tout le monde connaît les noms, et, aussi, on y admire une vue merveilleuse ; réellement le temps passe sans qu'on s'en doute, quand du haut de la forteresse on contemple toute la campagne environnante, et qu'on se représente les armées de Xerxès dans leur envahissement, Salamine et la terrible bataille qui s'y livra à cette époque, le Pnyx où Demosthène et Périclès prononçaient leurs fameux discours, etc. Tous ces gens-là ont vécu comme nous et sont morts depuis des siècles ; il ne reste d'eux que leurs noms.

Cette vue sur toute la campagne et sur toute la ville, dont on pourrait compter les maisons, font de cette excursion une promenade du plus haut intérêt. C'est comme cela, du reste, qu'il faut voir la campagne grecque.

De loin et de haut, les couleurs sont tellement vives et tellement fondues qu'on éprouve une jouissance qu'on ne ressent pas de près. Car il est difficile de trouver quelque chose de plus nu, de plus aride, et de moins boisé que ce que j'ai vu jusqu'ici de la Grèce, sauf Corfou. Nous partons demain matin pour Smyrne, exacts comme le chemin de fer à remplir notre programme, et, dans bien peu de temps, désormais, nous nous trouverons de nouveau en France. »

« Alger, 24 mai 1894. C'est à Tunis, près du tombeau de Saint-Louis, que j'ai passé une partie de la journée du triste anniversaire [1], pensant à vous, ma chère maman, et me reportant en arrière, vers les années heureuses où la douleur nous avait épargnés. J'aurais voulu me trouver près de vous, et pouvoir être un adoucissement à vos souffrances. Ces absences perpétuelles que je fais sont trop égoïstes, surtout maintenant que les difficultés ne manquent pas au Plessix. »

« Oran, 7 juin 1894. Notre séjour à Oran

(1) Le père d'Henri DE MAUDUIT était mort le 22 mai 1892.

se termine. Dès ce soir nous allons prendre la mer et nous diriger vers le Ferrol. Après-demain, nous aurons traversé Gibraltar, et serons sortis de cette Méditerranée, où nous venons de passer quatre mois fort agréables. Maintenant nous allons retrouver les longues houles de l'Océan, en remontant les côtes du Portugal et d'Espagne. Nous serons sans doute au Ferrol le 14; nous y passerons quarante-huit heures, pour nous rendre ensuite à la Pallice, le port de la Rochelle.

Désormais, nous serons en France, et par petites étapes, nous arriverons à Cherbourg dans trois semaines. Voilà donc une campagne pour ainsi dire terminée; elle me laissera le meilleur souvenir, et me prouvera, une fois de plus, que la marine n'est agréable, comme marine, qu'autant qu'on navigue. Les demi-accommodements avec ce métier-là n'ont aucune chance: *to be or no to be*. Oran s'est beaucoup agrandi depuis que je l'ai vu en 1881. Encore ici nous avons eu la même chance que précédemment, d'avoir un très beau temps. On dit que c'est la marque personnelle des commandants d'apporter

toujours le beau ou le mauvais temps, sur le bateau qu'ils conduisent : à ce compte-là, le commandant Lefèvre a une fortune marquée. C'est d'Oran, je crois, que je vous avais écrit la dernière fois ; nous en sommes partis le 7, et, après une traversée, que la persistance des vents du nord a un peu allongée. nous sommes arrivés le 15 à Ferrol. Nous allons visiter tous les mouillages de la côte d'ici à Quiberon. Nous continuerons ensuite sur Cherbourg sans nous arrêter à Lorient, et nous serons enfin dans notre dernière relâche le 28 ou le 29. Aussitôt commencent les examens et l'inspection du bâtiment, ce qui nous promet une dizaine de jours pleins d'ennuis : ce seront les premiers de la campagne. »

« La Pallice, 19 juin. Désormais nous ne serons plus séparés par de longs intervalles, et, sous peu, vous pourrez constater, par vous-même, que le voyage ne m'a nullement fatigué ; au contraire. Je compte aller passer la journée de dimanche avec vous à Rennes. Quant aux congés futurs, je ne puis rien dire, sinon que je ne pourrai pas bouger de Cherbourg avant

le 10 juillet ; tout notre temps, jusque-là, devant être pris par les examens des aspirants. Le 10 juillet, l'*Iphigénie* entrera dans le port, et, de cette date jusqu'au 25 août, nous pourrons avoir une permission de quinze à vingt jours. Enfin, le 25 août, tout l'État-Major débarque. »

Au cours de cette campagne, M. DE MAUDUIT s'était montré égal à lui-même. « A la distance de 10 ans, écrivait récemment l'ancien Aumônier de l'*Iphigénie*[1], les faits particuliers concernant M. DE MAUDUIT ont pu disparaître de ma mémoire ; mais, ce que je n'oublierai jamais, et le souvenir m'en sera toujours précieux, c'est la personnalité elle-même de cette noble victime du devoir. Sa conscience éclairée par la foi et soutenue par la grâce lui montrait le chemin à suivre, et, dans ce chemin, il marchait sans dévier, sans ostentation, avec force et dans le calme. On ne pouvait s'empêcher de l'admirer et aussi de l'aimer ; car il savait, par des qualités supérieures, se rendre aimable et dévoué. »

(1) M. l'Abbé Mercier, aujourd'hui curé de la Cathédrale de Monaco.

Et le commandant de l'*Iphigénie,* devenu amiral, écrivait à Mme DE MAUDUIT : « J'avais pour votre cher fils une profonde affection cimentée par une année de rapports continus, pendant laquelle j'avais apprécié toutes ses qualités de marin et l'élévation de son caractère qui le rendaient si cher à tous ses camarades, à tous ceux qui le connaissaient.

XIV

CHERBOURG

DÉFENSE MOBILE ET COMMANDEMENT D'UN TORPILLEUR.

1894-1895.

La campagne de l'*Iphigénie* se terminait en septembre 1894.

M. DE MAUDUIT demanda et obtint le commandement d'un torpilleur à Cherbourg. Cette année passée en France, mais avec de continuelles sorties en mer, acheva de rétablir sa santé. A ses heures de loisirs, il s'accordait la distraction de la chasse et de la pêche, même par les temps les plus rigoureux, et il s'en trouvait bien.

Sa correspondance avec les siens, surtout avec sa mère, est plus active que jamais. Mais alors il n'est guère question que d'affaires : embellissements au Plessix, constructions à la Chèze, un bien familial situé à Plélan, en

Ille-et-Vilaine. Pour lui-même, Henri DE MAUDUIT est fort désintéressé des choses de la fortune. Est-il obligé de les traiter, dès que le devoir parle, il lui obéit, comme à l'ordinaire.

On remarque bientôt sa lucidité, sa méthode, sa persévérance en des questions difficiles et compliquées.

Il apporte une solution toujours juste et précise, qu'il a mûrie en quelques jours et qui aurait demandé des mois à des professionnels. Chacun subissait l'ascendant d'une belle intelligence, que le travail et le courage avaient élargie et agrandie. Il savait voir l'ensemble et le détail, et, même en des questions d'argent, ne pas oublier les sentiments élevés qui furent le don de sa race, de sa foi et de son pays.

S'il s'occupe de l'agrandissement d'un domaine qui appartient à sa famille, il a un souvenir pour l'école dont il sera parlé plus loin. Il y revient souvent. Ainsi, de Dieppe : « Ce que je voudrais bien voir marcher, c'est notre école ; mais, puisque nous avons un curé plein de zèle, je pense qu'il arrangera tout. »

Dans une autre lettre : « Je viens de rece-

voir de M. de la Villeboisnet toutes les pièces relatives à l'école : plans, devis, etc. J'ai tout signé et renvoyé, avec prière de commencer les travaux. » De Cherbourg il écrit encore : « Je pense que l'école va son train sans arrêt. Pourvu qu'elle soit couverte avant les pluies. Tout étant remis entre les mains de M. de la Villeboisnet, nous sommes quittes de bien des sollicitudes ».

M. de la Villeboisnet, un autre grand chrétien, contribua par son dévouement, ses conseils, à la création d'une multitude d'écoles libres dans le Morbihan [1].

En dehors des lettres d'affaires, quelques passages de sa correspondance vont nous faire connaître ses préoccupations charitables : « Dieppe, 14 février 1895. Nous voici amarrés à un endroit où la glace ne nous enserre pas trop. Ce matin, à 6 h. 1/2, il faisait encore 12° au-dessous de zéro. Heureusement que nous pouvons, avec notre machine, réchauffer le bateau et le rendre habitable, sans souffrir

(1) *Un gentilhomme chrétien* : le Comte Espivent de la Villeboisnet, par le P. V. Delaporte. — Vannes, librairie Galles.

du froid. Mais que ce temps semble dur pour les pauvres gens qu'on rencontre, privés de tout et grelottant, sans pouvoir travailler ni même manger! On voudrait pouvoir les réchauffer tous et les rassasier ».

« Samedi-Saint 1895. Je suis à Rouen maintenant, en train de prendre part à la réception du Président de la République, alors que je me croyais au moment de filer en permission.

On m'a changé de bateau, et maintenant je commande le 170, un excellent torpilleur neuf, bien plus confortable que le 105.

On nous a fait partir hier, et nous avons passé la soirée au Havre, puis aujourd'hui nous avons remonté la Seine, qui est très jolie; malheureusement il n'y a pas de feuilles aux arbres. Ici le chrétien se révèle encore.
« Ne croyez pas que tous ces changements me fassent oublier la Semaine Sainte. Assurément j'ai été un peu dérangé. Mais, hier soir j'ai eu, au Havre, un sermon véritablement remarquable. Je suis content d'être, pour le jour de Pâques, dans une grande ville (Rouen), où il y a une si belle cathédrale. »

« Avec le beau temps sont arrivés de nouveaux exercices, et, entr'autres, les entraînements de pigeons voyageurs, dont, je ne sais pourquoi, nous sommes chargés. Aussi, presque chaque semaine, nous devons aller à cent ou deux cents kilomètres au large pour lâcher ces pauvres bêtes qui reviennent rarement, du reste. »

« C'est aujourd'hui la Fête-Dieu, et nous avons ici de belles processions dans les rues ; pourtant le Normand n'est pas dévot de race, mais enfin, il y a encore de braves gens. »

« Cherbourg, lundi, Toussaint 1895 (à sa sœur). L'autre jour, le Père Monsabré est venu prêcher ici ; malheureusement je ne l'ai su que trop tard ; j'aurais bien désiré l'entendre, d'autant plus que depuis plus d'un an, j'ai eu bien peu souvent l'occasion d'écouter les sermons. Nous vivons comme des païens, avec tout juste une petite messe basse le dimanche, et le reste : sermons, vêpres, c'est bien rare. Aussi aujourd'hui je n'y ai pas manqué, et je suis tout triste que cette belle fête soit déjà finie. Espérons qu'un jour ce sera la nôtre. » Il revient souvent sur cette

pensée du Ciel ; on voit que c'était son but. « Je n'ai d'autres occupations que celles de mon métier, et je ne m'en plains pas : je lis et je navigue, je navigue et je lis. Je profiterai des journées d'hiver où il pleut, pour travailler quelques questions que j'ai négligées jusqu'ici. » Sa mère s'étant tourmentée à son sujet, il lui répond. « Lundi soir, j'espère que mon télégramme vous aura entièrement rassurée. Mais quelles idées ! J'en ris encore tout en étant désolé de voir combien votre tendre sollicitude pour moi s'inquiète. Ah ! défions-nous de notre imagination : tout est simple dans la vie courante, et le compliqué est l'exception... Je suis en instance de départ pour Caen et le Havre.

Puis il écrit des lettres où, parmi les nombreux détails des occupations quotidiennes, se trouvent des pensées comme celles-ci ; il ne les a pas cherchées, on sent qu'elles lui sont familières : « Rien de particulier à Cherbourg, le temps passe avec une rapidité incroyable, sans qu'on puisse s'y cramponner ; dans notre métier il faut être prêt à tous les sacrifices ».

Il fait ensuite une excursion sur la côte normande : « Tancarville, mercredi soir. J'ai été surpris par un ordre de départ si brusque que je n'ai pu vous écrire lundi comme j'en avais l'intention, et je l'ai d'autant plus regretté que c'était, ce jour-là, votre fête ; bien qu'en retard, je vous adresse donc à cette occasion, tous mes meilleurs et plus tendres souhaits, désolé de n'être pas à Rennes pour vous les dire moi-même. Au lieu d'être près de vous, je suis en ce moment tout seul, à un poste de torpilleurs qui s'appelle Tancarville : C'est sur le bord de la Seine, à vingt-cinq kilomètres du Havre. J'ai à réparer plusieurs objets, et je pense bien que j'en ai encore pour quatre ou cinq jours. Il n'y a pas de ville ; quelques maisonnettes habitées par les gens de l'écluse et des ateliers du poste, le tout. au milieu de vastes prairies qui s'étendent à perte de vue, dans la direction du Havre. C'est vous dire que, dans ce désert, je n'ai pas beaucoup de relations. Je reste à bord de mon torpilleur, et je surveille les travaux ; de temps en temps, je prends mon fusil, et, accompagné de mon chien Jac, je cours au

travers des prairies après des perdrix qui s'envolent à un kilomètre. »

« Cherbourg, 1895. Voici la fin de la chasse au canard, à laquelle je passe mon temps libre, et je commence à connaître tous les marais des environs. Chasse et torpilleur me font faire des exercices grâce auxquels je me porte admirablement, et m'ont jusqu'ici préservé du moindre rhume. C'est au coin du feu que s'attrapent ces maladies-là, et le grand air les guérit. »

« 10 décembre. Malgré nos fréquentes sorties, dont une nous a tenus l'autre jour, sur le pont de nos bateaux, jusqu'à quatre heures et demie du matin, depuis sept heures du soir, je me porte à merveille ; pas la moindre disposition à la bronchite ; ma petite toux a même entièrement disparu.

Décidément la vie au grand air et surtout l'absence du feu, voilà la santé. »

Ce vrai gentilhomme se montrait d'ailleurs ce qu'on l'a vu jusqu'ici. Le témoignage d'un camarade se rapportant à cette époque en fait foi : « De Mauduit faisait mon admiration par la rectitude de sa conduite ; il était pour

nous tous un exemple difficile à suivre, mais bien réconfortant. Avec cela, toujours gai, bon camarade, prêt à rendre service à tous ; il était pour moi l'ami idéal, et, quand j'ai quitté le service, un de mes regrets était de perdre ainsi tout espoir de faire campagne avec lui. »

XV

MONTSOURIS

PÉNIBLE INCERTITUDE.

1895-1896.

Au mois d'août 1895, Dieu rappela à lui la comtesse de Kéridec qui, à l'âge de quatre-vingt sept ans, terminait sa belle et sainte existence par la mort la plus consolée, entrevoyant déjà, selon son expression, « le magnifique spectacle du ciel. »

Ce douloureux évènement laissait Mme DE MAUDUIT dans un complet isolement. Son fils prit la résolution de ne plus la quitter. Il chercha un poste à Paris où il vint se fixer avec elle. On lui offrit une position à l'observatoire de Montsouris; il l'accepta. « Là, lisons-nous dans l'*Ami du Drapeau,* il travailla, avec divers explorateurs à préparer l'itinéraire de plusieurs expéditions qui ont heureusement réussi. » Il se lia, entr'autres, avec le capitaine Germain, l'un des héros de la mis-

sion Marchand qui dans la suite, en mettant le pied sur le sol Français, à son retour de Fachoda, lui adressa des remerciements, pour tous les services que lui avaient rendus ses instructions au cours du voyage.

Presque chaque nuit, M. de Mauduit passait de longues heures à étudier les astres et consigner ses observations. Il eut aussi à faire de longs calculs pour vérifier les travaux des officiers qui étaient allés en Afrique délimiter les frontières entre les possessions Françaises et Belges, et travailla à l'*Annuaire des Longitudes*. Quelqu'absorbé qu'il fût par ces études arides, il ne demeurait pas étranger aux questions politiques et suivait les évènements.

« C'est aujourd'hui la rentrée des Chambres, écrit-il, et, de mon bureau j'entends les clameurs d'une foule de manifestants. Mais, au total, ça n'à pas l'air bien sérieux, et, comme toujours, c'est le badaud qui forme le noyau principal.

Nous avons vu dans ses lettres que l'officier regrettait de n'avoir pas l'occasion d'entendre la parole de Dieu, pendant ses embarque-

ments. Aussi profita-t-il de son séjour à Paris pour suivre les stations de Carême de différents orateurs ; les conférences élevées du R. P. Matignon l'intéressaient vivement.

Il retrouvait avec bonheur son frère alors en résidence à la maison des Pères du Saint Sacrement de l'avenue Friedland, et aimait à s'entretenir avec lui. Il allait aussi, de temps en temps, le dimanche, après avoir assisté aux Vêpres, visiter une de ses cousines, religieuse au Sacré-Cœur de Conflans. Elle à ainsi noté ses édifiants souvenirs : « Je n'oublierai jamais le courage et l'élan pour le bien qui furent toujours le résultat de nos entretiens. Il me parlait de son travail, et, au milieu de charmantes anecdotes propres à m'instruire, il trouvait toujours moyen de dégager une morale pleine de finesse et d'à propos. C'est ainsi qu'il me dit : « La science rapproche de Dieu ; il est impossible d'étudier beaucoup et de nier ensuite son existence. L'autre soir, je revenais assez tard de l'observatoire de Montsouris ; il y avait un ciel étoilé splendide ; je ne me lassais pas de le regarder, de l'étudier, et la chose m'était d'autant plus

15

facile que je me trouvais sur l'impériale de l'omnibus. Au milieu de ma contemplation, je saisis le bras de l'employé et lui dis : Mon ami, regardez-moi ce ciel, ces étoiles, et osez dire qu'il n'y à pas de Dieu. L'homme un peu abasourdi avoua qu'il était bien de mon opinion. Peut-être aurait-il tenu un autre langage en face d'un libre penseur ; quant à moi, en présence de ce ciel, je n'avais pu me défendre de faire publiquement, et pour tous mes voisins, un acte de foi. »

La Religieuse poursuit : « C'était encore en me parlant de son cours de science, qu'il me demandait humblement mon avis sur la mode actuelle de faire travailler les femmes, et de les diriger vers les mêmes études que les hommes. Ses idées, en fait d'éducation, étaient très-précises. Il voulait que l'on rendît les femmes sérieuses.

Nous parlâmes alors de la vocation religieuse. Mon cousin me fit détailler ma journée, et j'étais confondue des louanges qu'il donnait à cette vie d'abnégation, et de l'intérêt qu'il prenait à mon récit. Quelque temps après je voyais ma mère. Je lui dis : Henri, c'est

une perfection ; il parle comme un religieux. Ma mère me répondit que je n'étais pas la première à penser ainsi et qu'elle ne connaissait pas d'homme plus parfait. » La parente d'Henri DE MAUDUIT termine ainsi son récit : « Un jour je fus frappée du changement opéré en lui ; il y avait une teinte de tristesse dans tous ses sujets de conversation. Il me dit : « Pensez-vous quelque fois à la fin de votre vie ? » Je lui avouai que je le faisais souvent, mais, en le considérant, lui, si jeune, si plein d'avenir, je m'étonnai de sa question. Il me fit alors la confidence que la vie lui semblait autrefois quelque chose d'important ; il aurait voulu s'y distinguer, mais maintenant il voyait bien que ce n'était qu'un rêve. « Vous et moi, nous avons dépassé la moitié de notre vie, ajouta-t-il, et qu'avons-nous fait ? Qu'aurons-nous le temps de faire ? »

Je n'oublierai jamais l'accent avec lequel il me dit cela, et l'effet que ses paroles produisirent sur mon âme.

Puisque la vie est si courte, employons la bien, Henri, lui ai-je répondu, faisons du surnaturel, ayons un but à notre vie.

Lorsque j'ai appris sa mort je me suis
e : après ce que j'avais entendu, son
roïsme ne me surprend pas. Beaucoup de
s cousins et de ses amis ont pensé comme
oi ; si j'ai pleuré ce cher Henri, si bon et si
armant, sous tous les rapports, j'ai trouvé,
ns son exemple, un stimulant à faire d'une
nière non commune, les choses ordinaires;
· l'héroïsme ne s'improvise pas ; c'était
ns Henri le résultat d'une vie entière d'oubli
soi et de sacrifice. »

Une autre religieuse, sœur de la précé-
nte, apporte, sans s'être concertée avec
e, un témoignage semblable : « J'ai con-
vé, parmi mes meilleurs souvenirs, le
nps que nous passions ensemble à Ker-
zec, nos belles promenades, etc. Ce qui
frappait surtout dans mon cher cousin,
était son humilité et sa modestie. Il était
s aimable et si bon !

Depuis, ses visites au parloir me donnaient
ujours une grande édification. Je me croyais
ec un fervent religieux. Toujours il me
rlait, avec une conviction d'un homme
foi et de devoir, de ses voyages et des

rapports qu'il avait avec les Missionnaires des pays étrangers. Je le croyais sur le point d'entrer dans les ordres, tant je le trouvais bon et parfait. »

Son temps de service à Montsouris étant terminé, M. DE MAUDUIT se trouva dans une grande perpléxité ; il se rendait compte de la nécessité de rembarquer, sous peine de renoncer à tout avancement. Mais s'éloigner pour deux ans, et laisser sa mère seule, lui semblait impossible. Elle-même ne voulait pas accepter qu'il sacrifiât pour elle sa carrière ; d'autre part, elle ne voulait pas l'encourager à demander un embarquement, qui pouvait être fatal à sa santé. De là, pour tous deux, une pénible incertitude. Mme DE MAUDUIT écrivait alors : « 23 septembre 1896, Henri n'a pas de position, et se trouve dans ce dilemme : partir pour deux ans, ou renoncer à la marine. Il dit qu'il se décide à cette dernière éventualité, ne pouvant m'abandonner seule. Je lui dis que s'il fait le sacrifice de sa carrière à cause de moi, je ne peux pas l'accepter. Prions bien pour lui, il est si bon. »

« 2 novembre 1896. Henri à obtenu un

congé de trois mois, pendant lequel il trouvera peut-être le moyen d'arranger sa vie sans les extrêmes auxquels nous semblions réduits. Il paraît du reste qu'on lui à offert plusieurs positions à Paris. S'il ne s'en arrange pas, ce sera vraiment qu'il sent le besoin de repos.

Ma grande consolation est de penser que Notre-Seigneur l'aime plus que je ne puis l'aimer, et fera pour son bonheur, en ce monde et en l'autre, plus que je ne peux désirer. Mettons donc cette chère existence entre ses mains divines, et bien près de son cœur. »

« 15 novembre 1896. Un congé de trois mois, écrit son frère : voilà un résultat auquel je n'avais pas songé, cela donne un peu de repos d'esprit ; car c'était désolant de le voir sur le point de briser sa carrière. Maintenant il va faire l'essai de cette vie que son dévouement était tout prêt à accepter définitivement. Va-t-il prendre goût au Plessix, ou s'occuper de se marier, ou enfin trouver à Paris un poste fixe qui, d'ici quelques années, le retienne encore dans la marine ? Tout cela est aussi mystérieux que possible, et il semble

que la divine Providence ne puisse plus tarder davantage à parler. »

Le congé de trois mois n'amena pas de décision. Le moment de prendre un parti arrivait. Quoi qu'il lui fût extrêmement pénible de faire ce sacrifice, M. de Mauduit résolut de donner sa démission.

Il l'écrivit et la porta au Ministère. Il sortait des bureaux ; un ami, qu'il rencontra, lui conseilla de prendre plutôt un congé d'un an, sans solde : ce qui lui permettait d'éviter un voyage, et lui laissait le temps de trouver un poste sans quitter la marine.

Le Lieutenant goûta cet avis et reprit sa démission.

Il alla s'installer au Plessix.



Henri DE MAUDUIT du Plessix, Commandant de la *Framée*.

XVI

LE PLESSIX

ET

MINISTÈRE DE LA MARINE.

1896-1899

Le château du Plessix, reconstruit vers le commencement du XVIIe siècle, s'élève au milieu des bois et des prairies, dans une sorte d'éperon que forment, en se joignant, le Scorff et le Blavet, au fond de la rade de Lorient.

La paroisse est Caudan, éloignée de huit kilomètres. Un chantier maritime attire dans ces parages de nombreux ouvriers; deux mille environ s'y sont établis ou agglomérés. Cette population recrutée dans la marine et pensionnée par l'État ne laissa jamais indifférent M. DE MAUDUIT. Une chapelle vicariale fut ouverte au Plessix dans ces dernières années. En 1893, l'école communale, tenue par des religieuses, fut laïcisée.

Il fallut donc, pour conserver la foi aux enfants, en fonder une nouvelle, et, en attendant, les petites filles reçurent, dans une aile du château aménagée en classes, les leçons des religieuses. Cette œuvre d'éducation devint la préoccupation constante du châtelain chrétien, non seulement pendant ses congés, mais au milieu de ses pérégrinations lointaines. Il fut un temps où jamais il n'écrivait à sa famille sans revenir à ce sujet.

« Monsieur Henri », ainsi qu'on l'appelait au Plessix, comprenait admirablement les traditions de sa race. Bornant ses dépenses à ses appointements, il employait en libéralités intelligentes sa fortune patrimoniale. Elle fut d'abord consacrée à la construction de cette école. Huit Sœurs du Saint-Esprit instruisaient 450 enfants qui toutes sortaient avec leur brevet d'étude. On adjoignait aux classes un ouvroir, où trente jeunes filles, dirigées par les Bonnes Sœurs, trouvaient toujours du travail et gagnaient leur vie sans s'éloigner de leur famille. Cette œuvre était en pleine prospérité lorsqu'en 1901 les lois impies chassèrent les Sœurs enseignantes.

Combien eût souffert dans ses sentiments patriotiques et chrétiens l'âme du noble gentilhomme, s'il eût vu l'iniquité s'accomplir et l'injustice répondre ainsi à tant de dévouement.

M. DE MAUDUIT songeait aussi à l'avenir des garçons du chantier. Il les savait futurs marins, pour la plupart destinés à vivre dans nos colonies, loin de la famille, décimés par les fièvres et souvent succombant bientôt. Il voulait, par une éducation chrétienne, les armer contre les épreuves de la vie, en leur donnant les consolations de la foi, et parlait fréquemment à sa mère de son désir de leur procurer une école tenue par les Frères.

En attendant que les circonstances amenassent la réalisation de cette généreuse pensée, il fit instance auprès de l'autorité ecclésiastique pour obtenir qu'un prêtre catéchiste fût attaché à la chapelle, et chargé de faire aux enfants et aux jeunes gens des cours d'instruction religieuse, et de les réunir pour une messe spéciale le dimanche. Il n'eut pas la consolation de voir le succès de cette œuvre. Elle ne s'est réalisée qu'après une longue attente, et grâce peut-être à son intercession.

Quand l'école des sœurs fut achevée, M. DE MAUDUIT prit à cœur, dans un nouveau congé, l'agrandissement de la chapelle devenue bien insuffisante. Il s'entendit avec les propriétaires du voisinage; la somme nécessaire fut souscrite entre eux, et les plans furent arrêtés.

Des difficultés d'une nature particulière surgirent et l'on ne put donner suite à sa pensée.

Au moment de partir pour un de ses voyages, sa mère lui exprimait sa crainte des périls, des maladies; il répondit : « Si je meurs en mer, vous vous consolerez en faisant bâtir de ma fortune une église ». — Aussitôt après la catastrophe qui vint si cruellement réaliser le malheur redouté, Mme DE MAUDUIT, avec un empressement pieux, voulut accomplir les volontés de son fils. Deux autres familles souscrivirent aussi à cette œuvre que la population désira vivement voir se réaliser. — Quand donc les obstacles du moment présent seront-ils écartés?

M. DE MAUDUIT, toujours d'accord avec ses principes chrétiens, ne se préoccupait pas seulement de la création d'écoles et d'églises, il entraînait au bien par son exemple.

Un prêtre [1] qui l'a beaucoup connu et aimé, dit la manière dont il assistait aux offices : « En toute circonstance il se plaisait à s'oublier lui-même pour ne penser qu'aux autres.

Étant chez lui, en congé, il venait aux offices du dimanche dans notre pauvre église. Il se tenait debout, parmi ses fermiers et les autres fidèles, comme le plus humble de tous, ayant toujours une attitude de piété et de recueillement. Je finis par lui dire de se placer dans le chœur, où il pourrait s'asseoir. — « Je vous remercie, M. l'abbé, me répondit-il, je préfère rester dans la foule pour donner le bon exemple, et, si vous avez une place disponible dans le chœur cédez-la plutôt à quelque bon vieux. »

Ce n'est pas seulement sur le terrain religieux qu'il donnait l'exemple et payait de sa personne. Venait-on lui demander un service, il recevait avec tant d'affabilité qu'on se retirait ravi. « Vous pouvez compter sur moi, disait-il ; venez sans craindre de m'importuner jamais. » Il faisait quantité de démarches pour

(1) M. l'abbé Cohéléah.

ses protégés, leur obtenait des places, de l'avancement, des secours; il écrivait des lettres en leur faveur, le plus souvent avec succès. Le fils d'un de ses métayers, en garnison près de Paris, lui avait été recommandé; M. DE MAUDUIT fit le voyage pour aller le voir, lui donner de bons conseils et parler en sa faveur. Ses fermiers le vénéraient et l'aimaient, il se montrait pour eux si bon, si compatissant! Si ces braves bretons n'avaient pas été d'une honnêteté parfaite, ils auraient abusé de la bonté de leur maître. L'un d'eux, en retard de deux ans, par suite d'un incendie, se présente pour payer son fermage, disant qu'il n'était en mesure de payer qu'une année. « Eh bien! qu'à cela ne tienne, dit le propriétaire, je vous donne quittance pour deux années. »

Un autre, ayant acheté quelques coins de terre à bâtir, n'apportait que les deux tiers de la somme. « C'est 300 francs que je vous dois, dit-il. » — « Gardez-les donc, lui fut-il répondu. » Dans chaque famille ouvrière du pays, chacun comptait sur lui; on se sentait en assurance en cas de difficulté. Le prêtre

déjà cité ajoutait : « Combien de fois M. DE MAUDUIT ne m'a-t-il pas dit : « Monsieur l'Abbé, ne craignez jamais de vous adresser à moi quand vous avez besoin de mes services. Surtout n'hésitez pas à me demander des secours pour les gens qui vous entourent. » Il accentuait cela, comme s'il eût été peiné de manquer d'occasions pour faire le bien, et surtout, de dénouer sa bourse en faveur des malheureux. » Aussi, sa mort fut-elle un deuil universel au pays du Plessix. Chacun croyait avoir perdu son protecteur. « J'ai tout perdu en perdant mon commandant, écrit l'un d'eux. » C'était le mot de tous. On a vu pleurer des mères disant : « Comment ferons-nous pour nos enfants ? Qui nous les placera ? » Combien de personnes ne parlent encore de lui que les larmes aux yeux !

Il était si aimé que s'il n'avait pas été officier, et qu'il eût voulu se porter aux élections, on l'eût acclamé. Le vicaire de la paroisse qui l'a si bien connu résume ainsi son appréciation : « C'était le gentilhomme parfait, le chrétien sans peur et sans reproche. »

Henri DE MAUDUIT fréquentait beaucoup

les prêtres du quartier, leur procurait des livres et des journaux.

« Nos vicaires, écrit sa mère, nous rendent grand service. Henri les reçoit, c'est sa seule distraction. Il les trouve très aimables et très pieux. Il insiste sur cette qualité, et fut très touché, un jour, de constater la peine qu'éprouvait l'un d'eux en voyant travailler le dimanche. « Ce bon prêtre, disait-il, avait les larmes aux yeux. »

Pendant son long séjour au Plessix, M. DE MAUDUIT lisait beaucoup ; il étudiait avec un soin spécial les questions d'histoire naturelle et les sciences, dans leurs rapports avec l'électricité. Puis, il cultivait Bossuet, Fénelon, Descartes et nombre d'auteurs chrétiens dont il s'était procuré les Œuvres. Souvent il prolongeait ses lectures, toujours sérieuses et utiles, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Doué d'une extraordinaire facilité, il retenait tout ce qu'il lisait, et n'avait pas besoin de rouvrir un livre. Il possédait sa bibliothèque par cœur. C'était un regret pour lui de n'avoir pas approfondi l'étude du latin : il

aurait voulu lire couramment les Docteurs de l'Église, surtout Saint Thomas.

Dans cette vie transitoire pendant laquelle il hésitait à poursuivre ou briser sa carrière, avant de s'arrêter à un parti définitif, il s'efforçait de prendre goût à la vie de la campagne, dont il voulait faire, selon son expression, un essai loyal.

Dans ce but, il s'adonna au dressage de deux beaux chevaux, qu'il avait achetés et commença quelques travaux d'installation.

Malgré son dévouement aux œuvres, les occupations qu'il se créait, les relations agréables dont il était entouré, Henri DE MAUDUIT s'ennuyait, et le croirait-on ? trouvait sa vie inutile. Point de goût, point d'aptitude pour l'agriculture. Il souffrait d'un malaise indéfinissable.

Aussi quand au mois de Juillet 1898 il reçut une dépêche lui offrant un poste au Ministère de la Marine, c'est-à-dire la reprise de sa carrière, il n'hésita pas un instant. Sa mère parla ainsi de cette résolution à son autre fils : « Henri vient d'accepter un poste dans les défenses sous-marines, c'est-à-dire

16

les torpilleurs. C'est une place qui peut durer jusqu'à la retraite, et qui est bienheureuse, car il ne pouvait se faire à l'inaction de la campagne. C'est la bonne Providence qui a tout réglé. Henri n'avait pas renouvelé sa demande de l'an dernier, et ne pensait pas pouvoir être rappelé comme il l'est, grâce au commandant Boistel. » M. DE MAUDUIT rendit avec joie son congé. Il vint habiter Paris, boulevard Saint-Germain, avec sa mère. Il avait un poste important au bureau des défenses sous-marines.

Là comme partout, on le vit esclave du devoir quotidien, fidèle observateur du réglement. Un de ses camarades, comme lui en résidence à Paris, dit à ce propos : « Presque tous les jours j'allais le chercher. DE MAUDUIT, toujours scrupuleux pour ce qui regarde le métier, attendait que l'heure de cesser le travail fût bien sonnée. »

S'il l'eût désiré, il aurait prolongé son séjour au ministère. Les circonstances l'amenèrent à accepter, en 1899, le Commandement du contre-torpilleur la *Framée*.

XVII

L'HOMME ET LE CHRETIEN

SON AMOUR DU DEVOIR

Henri DE MAUDUIT touche au terme de son existence. Le héros va disparaître. Ce qui précède nous l'a déjà fait connaître, mais nous ne savons pas encore tout ce que la France va perdre en sa personne. Dussions-nous rendre nos regrets plus amers, voyons en lui l'homme et le chrétien. L'étude impartiale de ses qualités et de ses vertus nous portera au bien, et puisse-t-elle susciter dans nos rangs beaucoup d'hommes ambitionnant l'honneur de reproduire cet admirable modèle.

En regardant de plus près cette très attachante physionomie on y distingue trois caractères principaux : l'amour du devoir, la bonté et la foi.

L'amour du devoir porté jusqu'à l'héroïsme, et ne se comprenant pas sans une parfaite

droiture d'âme et un exquis sentiment de l'honneur; *la bonté,* toujours en exercice, et enveloppant d'affection les parents et les amis, les petits et les humbles; *la foi*, c'est-à-dire les convictions profondes et la pratique de toutes les vertus.

Celui qui porte en son âme, dans un éminent degré, ces traits, n'a-t-il pas réalisé l'idéal de la perfection humaine et chrétienne ?

On l'a vu à l'œuvre, et l'on peut dire que l'amour du devoir était la note dominante dans sa vie. Le devoir professionnel, quoique accepté volontairement et par choix, lui devenait sacré.

Un officier qui l'a bien connu disait: « Le sentiment du devoir était pour lui une religion. » Plus sensible, plus impressionnable que personne, jamais notre héros ne fit du sentiment ou des impressions le mobile de ses actes. On ne lui a pas vu sacrifier le devoir au plaisir. Il aimait passionnément la chasse, son unique distraction dans différents postes. Sans aucune hésitation il y eût renoncé dès lors que le métier eût souffert de son absence. On sait son tendre attachement pour les

siens, sa joie lorsqu'il entrevoyait la possibilité de passer quelques jours en famille. Jamais il ne plaça, avant les exigences du métier, le bonheur si légitime de revoir ceux qu'il aimait. »

« Je ne connaissais pas d'officier plus attentif à son devoir et plus consciencieux pour son service, disait un de ses amis. »

Quoi qu'il dût lui en coûter, il ne voulait connaître que le devoir. Ce que cette disposition suppose de victoires remportées chaque jour sur sa propre sensibilité et sur son cœur ! Mais, quelle existence utile, au sens élevé du mot, ces victoires quotidiennes préparaient au pays ! Pour lui, le devoir, c'était l'obligation du travail, de l'emploi complet et énergique de sa vie et de ses facultés au profit de tous et de la France. Henri DE MAUDUIT n'admettait pas les vies sans but, et, pour ceux qui n'avaient pas de carrière, il voulait un idéal déterminé. « Chacun, disait-il, doit avoir une situation quelconque, où il doit s'efforcer d'exceller. Il faut se faire une spécialité, y employer ses études assidues, et, s'il est possible, en travaillant très sérieusement, avancer une question, l'améliorer dans l'intérêt

de ses concitoyens et de la France. » S'il faisait de ce principe une application à l'agriculture il voulait que l'on étudiât attentivement et que l'on sût tout ce qui s'y rapporte, pour faire passer dans la pratique, suivant les circonstances, les connaissances acquises. Pour lui-même, il poussait le travail à l'excès dans chacune des branches des sciences où ses fonctions l'appelaient. Ne l'avons-nous pas vu un jour entreprendre, à bord, la traduction d'un ouvrage anglais considérable ?

Dans ses différents postes, il revoyait ses cours de sciences, les approfondissait, se tenait au courant des progrès réalisés afin d'être toujours au point.

Dès les débuts de sa vie de marin le jeune officier s'était accoutumé au travail obstiné malgré les obstacles extérieurs et le peu d'attraits qu'offre parfois l'étude. Un de ses camarades se rappelle le fait suivant : « A Boyardville, où se trouvait alors l'école des torpilles, les jeunes aspirants durent, par une chaude après-midi d'été, écouter une conférence peu attrayante sur les torpilles automobiles ; nous dormions bientôt presque tous,

même le lieutenant de vaisseau qui nous accompagnait. Le lendemain, ayant eu à faire comme rapport le résumé de la conférence, nous fûmes heureux de consulter les notes très complètes qu'Henri seul avait prises. » Celui-ci se tenait toujours dans un courant de lectures très sérieuses. Il avoua un jour que, pour le moment, en fait de livres, il n'étudiait que des ouvrages de mathématiques et Bossuet. Nous savons par ailleurs qu'il lisait des livres d'actualité, ceux qui avaient une réelle valeur. Un de ses amis donne ce détail : « L'apparition de la *France juive*, de Drumont, en démasquant la turpitude des Juifs, a été pour lui une véritable révélation et lui a causé une joie profonde. »

Henri DE MAUDUIT joignait aussi l'agréable à l'utile : aux colonies, entre deux études, les poésies de Brizeux faisaient ses délices.

L'amour du devoir l'avait naturellement accoutumé à une certaine austérité de vie. Un de ses anciens chefs a parlé de son mode par trop élémentaire de couchage.

Il était d'une frugalité extrême, disant que l'ordinaire de ses hommes lui suffirait bien.

Dès son enfance il s'était habitué à se priver de certains fruits. A table il semblait à peine manger. Souvent on le voyait sur le point de se servir et refuser.

La fortune n'avait de prix à ses yeux qu'autant qu'elle lui fournissait le moyen de faire du bien aux corps et aux âmes.

Les honneurs ne le touchaient pas plus que la fortune. Sans doute, par devoir, il voulait parcourir les diverses étapes de sa carrière, et ne négligeait rien pour conquérir une incontestable supériorité, mais il le faisait sans ambition personnelle.

Nous lisons dans une de ses lettres : « Mon service m'intéresse assez pour que je m'y consacre tout entier ; c'est vous dire que je ne donne à personne le sujet d'être mécontent de moi ; mais quant à demander quelque chose, je n'en ai guère envie. » « Je me rappelle, raconte un de ses anciens camarades, que, dans notre jeunesse, nous étions plus que surpris de voir que sa modestie l'avait fait longtemps oublier pour la croix ; un de nos amis communs, décoré en même temps que lui, bien que plus jeune, répondait à mes féli-

citations : « Quelle loterie que cette croix ! je n'ai pas besoin de compliments ; DE MAUDUIT a bien attendu jusqu'ici. Jamais je ne l'ai entendu récriminer ». Quand il reçut la croix, il ne le dit même pas à ses parents qui ne l'apprirent que plus tard et par hasard. Décoré du *Dragon de l'Annam* et de la médaille du Tonkin, il ne porta jamais ces décorations.

« C'était un modeste, dit un autre camarade ; il ne disait jamais ce qu'il faisait de beau et de bon. » Toujours il se mettait en arrière, se dissimulant, disparaissant quand son devoir ne l'obligeait pas à paraître. Mais s'il devait parler, nul ne le faisait mieux que lui, avec plus de grâce et de distinction. En société, prenait-il la parole, aussitôt on faisait silence pour l'écouter. Habituellement il regardait comme une obligation de politesse de payer son écot, selon son expression, animant la conversation générale pendant quelques moments, lorsqu'il avait reçu une invitation.

Son extrême modestie ne l'empêchait pas de faire respecter autour de lui les biensé-

ances ; et souvent, par sa simple attitude, il rappela à la garde du décorum ceux qui étaient tentés de s'en départir ; sur ce point jamais il ne transigea. Volontiers on s'étendrait sur son amour du devoir compris dans le sens le plus haut. Toute son existence n'en apparaît-elle pas perpétuellement le parfait accomplissement et sa fin n'en est-elle pas le plus sublime effort ? « Sa vie a été toute de devoir et de sacrifice, écrit un de ses plus intimes amis, mais il était de ceux qui suivent si uniment et si naturellement le droit chemin que tous leurs actes, même les plus difficiles et les plus méritoires passent inaperçus. »

Peut-être une question se posera-t-elle, M. DE MAUDUIT a traversé la vie sans s'y fixer. Pourquoi ne s'est-il pas marié ?

Souvent on le pressait de penser à se créer une famille ; mais il était attaché à sa profession et ne voyait guère la possibilité de concilier ces deux choses. Il disait un jour à un prêtre de sa paroisse : « Comment voulez-vous que je me résigne à épouser une femme que je laisserais seule si je continuais à naviguer ; on ne conçoit pas une situation plus

lamentable. » Si la difficulté n'est pas insoluble, elle est toutefois réelle. Si M. DE MAUDUIT s'était marié il aurait abandonné la marine.

Une de ses lettres montre assez son état d'âme : « J'ai tout juste envie de me marier, et si je vous ai parlé de cela l'autre jour à Paris (il écrivait à sa mère), c'est uniquement parce que je sens bien que si je dois prendre femme un jour, il serait peut-être temps d'y penser. A mon âge, après une dizaine d'années passées aux colonies ou à la mer, on commence à se faner, et attendre trop serait peut-être dangereux. Eh bien, en ce moment je pense pouvoir éviter de faire campagne. Ce serait donc peut-être la place raisonnable que de chercher à faire cette dernière démarche avant que d'avoir été passer deux ans à l'autre bout du monde, campagne dont je reviendrai sans doute absolument défraîchi. Conclusion : aucune disposition actuelle pour le mariage ; ni hâte, ni enthousiasme. Puisque tout le monde le fait, j'y souscris, et puisque le moment est favorable, allons-y. Mais, bien entendu, ne m'engagez en rien ; car, si mé-

diocres que soient mes dispositions actuelles, elles peuvent devenir encore pires, et dans un mois, il est possible que je ne veuille entendre parler de rien. »

C'est ce qui arriva. Il reçut un ordre d'embarquement qui coupa court à cette pensée. La Providence permit qu'en plusieurs circonstances analogues, certains projets qu'on essayait de lui suggérer fussent aussi abandonnés. Un autre sentiment aurait encore bien pu l'en détourner. Dès sa jeunesse il s'exprimait parfois ainsi : « Je serai marin tant que je le pourrai, et ensuite je me ferai moine. » Il disait encore : « Saint Paul pense qu'il est plus parfait de ne pas se marier. »

Pendant son premier voyage en Chine, plein d'admiration pour les missionnaires, il écrivait : « Voilà ce que je voudrais être. Ah! si j'étais à la hauteur de cette vocation ! » Et plus tard, dans son humilité et son désir d'une vie plus parfaite, il enviait le bonheur d'être Frère convers chez les Pères du Saint-Sacrement.

Si l'appel de Dieu se fût manifesté, nul doute que, voyant apparaître le devoir, il eût

répondu sans hésiter : « Me voici. » Assurément, chez M. de Mauduit, l'amour du devoir avait pour principe la conscience chrétienne. Mais deux qualités contribuèrent à l'accroître : la droiture et le sentiment de l'honneur. La droiture : qu'on lise ses lettres, qu'on entende ses chefs, ses amis. Un de ces derniers écrit : « Je veux vous dire un de ces traits de droiture dont il était coutumier. Quand il eut passé du torpilleur A sur le B c'était prendre un bon bateau en échange d'un mauvais. Le directeur des défenses sous-marines avait jadis fait un ordre d'après lequel le meilleur bâtiment revenait de droit à un autre officier. Toutefois on dit à de Mauduit qu'il n'a qu'une demande à faire, et que le B va lui être donné ; que d'ailleurs son ancienneté est là, etc., etc. En équité, il pouvait accepter; c'était notre avis à tous, et lui seul, contre nous tous, a mis le doigt sur le vice du raisonnement, en nous disant : « Le Commandant a fait un ordre qui donne à X ce torpilleur, pourquoi se servirait-il de moi pour brimer un bon camarade ? il n'a qu'à faire un autre ordre, s'il veut me le

donner. Mais je ne demanderai rien. » Le Commandant a fait l'ordre, et DE MAUDUIT a eu ce bateau, qu'il a été fort heureux de commander. Il n'y avait que lui pour avoir ces délicatesses de droiture et, avec cela, une grande indulgence pour les faiblesses d'autrui. »

Quant au sentiment de l'honneur, Henri DE MAUDUIT le possédait à un éminent degré. A sa mort, on l'a comparé à un de ses ancêtres qui fut appelé : « l'Honneur même. »

Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, le chevalier DE MAUDUIT du Plessix (1) commandait l'artillerie de la défense, pendant le siège de Read-Bank : les Anglais ayant été repoussés, il sortit du fort pour faire réparer les palissades, et parcourut le lieu du combat couvert de morts et de blessés. Tout à coup, ces paroles frappent ses oreilles : « Au nom de Dieu, tirez-moi d'ici. » C'était le colonel hessois Donopp, frappé à mort,

(1) Aide de camp de la Fayette, défenseur de la jeune Amérique dans la lutte pour secouer le joug anglais. Colonel à vingt-deux ans, il fut massacré à Saint-Domingue en défendant les pouvoirs français et royal. Il laissait un nom de vaillance et de remarquable sang-froid.

qui implorait du secours. Apprenant le nom de l'officier français qui s'était avancé vers lui, le mourant voulut lui rendre son épée en disant: « Je la remets entre les mains de l'honneur même. »

« A un siècle de distance le sang breton se retrouve : de l'héroïque Commandant de la *Framée* englouti avec son bâtiment, on peut dire comme de son généreux ancêtre : « C'est l'honneur même. [1] »

(1) *Le Chercheur des Provinces de l'Ouest.*

XVIII

L'HOMME ET LE CHRÉTIEN.

Sa Bonté.

Henri de Mauduit était bon. Nous avons admiré plusieurs traits de sa bonté ; sa mort en a révélé d'autres et laissé deviner un plus grand nombre.

Notre héros eut toujours pour les siens un cœur d'une exquise sensibilité. Cette bonté de cœur devint pour lui une source de perpétuelles souffrances : ses lettres et quantité de faits le montrent à l'évidence.

On sait ce que lui coûta sa première séparation, après les vacances du jour de l'an. Cette peine se renouvela tous ses jours de sortie. Avait-il goûté quelques heures de joie, la simple pensée que la journée s'avançait gâtait le reste de son congé. Il connut cette souffrance toute sa vie. Embarqué sur le *Furieux* comme Lieutenant de Vaisseau, il

vint en escadre à Quiberon. Sa mère alla le rejoindre. A peine averti de sa présence il se hâta de venir à terre passer quelques heures avec elle ; mais bientôt, l'instant de la séparation approchant, il ne cacha pas que son cœur se serrait. Il disait : « C'est comme à Brest, quand vous veniez me voir. »

Sa tendresse pour sa mère apparut surtout quand, pour ne pas la quitter, il fut prêt à lui sacrifier sa carrière. Au moins voulut-il, après la mort de sa grand'mère, ne jamais s'en éloigner pour longtemps. Dans ce but, il rechercha des postes qui le fixaient près d'elle ou le ramenaient souvent au foyer. Le prêtre dont on a déjà cité le témoignage écrit : « M. DE MAUDUIT aimait profondément sa mère. Son attitude de respect vis-à-vis d'elle m'édifiait beaucoup. » C'est que sa foi était, pour ainsi dire, de complicité avec son cœur, pour la lui faire aimer davantage. Les lettres qu'il écrivit après la mort de son père présentent, on l'a constaté, un admirable mélange d'amour filial et de foi chrétienne. Celle-ci en est, dans sa grande simplicité, une preuve nouvelle.

« *Couronne,* Mardi. Je viens vous apporter mes souhaits pour votre fête, de loin, malheureusement, et par conséquent incomplets, mais bien tendres et bien sincères, je vous assure. Parmi ces souhaits, et au premier rang, vient celui de vous voir heureuse et d'y contribuer en ce monde ; et plus tard, quand nous aurons fini ici-bas, de nous retrouver là-haut pour toujours, à l'abri des incertitudes et des chagrins ; c'est, somme toute, le seul souhait sérieux que l'on puisse faire. »

Henri témoignait une grande affection à son frère et à sa sœur, faisant de fréquents voyages, pour aller les voir. Sa sœur veut bien dire combien il fut, dès sa tendre enfance, et durant toute sa vie, admirable de délicatesse à son égard : « Avec quel serrement de cœur je vis s'éloigner ce joyeux compagnon, lorsque fut décidée sa vocation de marin. Dès lors je reçus fréquemment ses lettres, je le revis aux vacances ; puis, des embarquements successifs nous l'enlevèrent de plus en plus. Toujours généreux, il me rapportait, de ses lointaines excursions, de curieux objets qui ne me consolaient pas de ses absences. Il fut extrême-

ment sensible à la souffrance que lui imposa ma vocation religieuse. Il m'écrivait qu'il eût donné tout ce qu'il possédait pour me voir rester près de nos parents, qu'étant lui-même éloigné d'eux, il avait compté sur moi pour les entourer d'une double tendresse ; mais la résignation ne pouvait faire défaut à son esprit de foi, et cette circonstance me révéla ses admirables sentiments religieux. »

Cette sœur, à qui Henri savait si bien rendre l'affection qu'elle avait pour lui, révèle un autre trait. Le fait est sans doute de peu d'importance ; mais il accuse une si parfaite délicatesse de cœur ; puis, c'est un des derniers. « Peu de jours avant de s'embarquer sur la *Framée*, mon frère vint un matin me voir ; je le priai de porter un livre à ma mère près de laquelle il retournait ; il refusa disant que ce livre l'incommoderait ; il fit des courses pour affaires, toute la journée ; à la tombée du jour il revint vers moi : « Hélène, dit-il, je viens chercher le livre. » Sa complaisance habituelle n'avait pu s'arranger de son refus, et, malgré la fatigue d'un long trajet, il voulut le réparer. Il me laissa un objet de peu de

valeur qui lui tomba sous la main en ouvrant son portefeuille : « Conserve-le, dit-il, en souvenir de moi. » Hélas ! je ne devais plus revoir ce frère aimé. »

Henri était aussi très attaché à son frère. En sa qualité d'aîné il s'en montrait le dévoué protecteur.

Compagnon de travaux et de jeux, Henri et Raoul ne pouvaient vivre l'un sans l'autre. Si, par hasard, Henri n'accompagnait pas son frère se rendant au collège, celui-ci sentait qu'un appui lui manquait.

Ces frères si tendrement unis désiraient ne pas se quitter. Des carrières différentes leur en firent un devoir.

La marine prenait Henri. Raoul obéissant à une vocation surnaturelle entrait, en 1890, chez les Pères du Saint-Sacrement. L'Officier, nous l'avons vu, se trouvait alors au Sénégal. Dès son retour, il accourut le voir à Bruxelles. Il ne lui cacha pas que sa décision l'avait vivement impressionné. Certaines paroles échappées au marin permirent de penser qu'à cette occasion Dieu lui avait accordé une grâce particulière, et inspiré le ferme désir

d'être un chrétien fervent. Quand vint l'époque de l'ordination, avec un affectueux empressement, Henri, retenu par les exigences du service, entreprit un long trajet pour venir partager la joie de son frère au jour de sa première messe. Il aimait à entendre ses sermons et conserva pieusement une relique reçue de lui. Lors de leur dernière entrevue, Henri mit affectueusement la main sur l'épaule de Raoul, disant à un ami présent : « N'est-ce pas gentil d'avoir un petit frère prêtre ? »

Henri était par excellence le bon parent, aimable et dévoué envers tous les siens. « Très expansif quand il s'agissait d'obliger, écrit-on, il se montrait le parent ou l'ami le plus affectueux. Se trouvant dans le voisinage d'un jeune cousin fort malade et longtemps retenu au repos, il alla le voir sans cesse, le remontant et le distrayant. »

« J'ai beaucoup vu Henri à Cherbourg, dit la mère de ce jeune homme, je souffrais alors de cruelles inquiétudes, et, tous les jours, il venait nous encourager, nous soutenir, avec cette foi si élevée et ce cœur si parfait qui faisaient mon admiration. »

Sa bonté ne se renfermait point dans le cercle de ses parents ; ses marins étaient encore sa famille, et combien il les aimait ! Il avait pour eux de surprenantes délicatesses. Il leur épargnait toute fatigue, quand il s'agissait de son service personnel. « Je l'ai vu, dit un ami, à son retour du Gabon, faire à pied, tout épuisé, le trajet de Lorient au Plessix, plutôt que de se laisser conduire de son navire jusqu'auprès du château, situé au bord de la mer. » Il ne voulait pas armer un canot exprès pour lui, et donner ainsi un travail supplémentaire à ses hommes.

Commandant un torpilleur à Cherbourg, il redoutait certaines sorties en mer qui fatiguaient beaucoup son équipage. Il était réellement contrarié quand il devait le faire, et qu'il voyait ses marins surmenés.

Une circonstance particulière révéla combien il compatissait aux souffrances de ceux dont il était chargé.

Au salon de 1895, figurait un tableau de grande dimension, représentant un Lieutenant de Vaisseau présidant, sur un torpilleur, en pleine mer, à un lâcher de pigeons. L'artiste

qui avait été admis à son bord par courtoisie, pendant l'expérience, avait su rendre avec un réel talent cette scène gracieuse. Les amis d'Henri le reconnaissant en cet officier, l'amenèrent à parler du fait. Il raconta que pour réaliser ces entraînements d'oiseaux voyageurs, le torpilleur devait s'éloigner à 25 lieues de la terre. C'était une nuit de fatigues surérogatoires et fort pénibles imposées à l'équipage, et il ne cacha pas que sa sollicitude pour ses marins lui avait fait trouver fort regrettables ces exercices qui n'avaient qu'un rapport très indirect avec le service.

On sentait qu'il aimait ses hommes. Il savait leur éviter maints ennuis, deviner leurs peines, et, d'un mot, les consoler. S'apercevait-il, qu'un pauvre matelot Bas-Breton, ignorant le Français, se trouvait dans l'embarras, pour le mettre à l'aise, il lui adressait paternellement un mot breton, bien qu'il sût à peine les premiers éléments de ce dialecte.

Il ne croyait pas qu'il pût se prévaloir des dons de la fortune pour s'estimer au-dessus de ceux qui en étaient moins favorisés. Aussi tenait-il à consacrer ses revenus personnels à

faire le bien. Tandis qu'il donnait souvent des sommes importantes à des œuvres de charité, il se faisait scrupule de dépenser pour lui-même.

Ayant acheté un fusil de chasse assez perfectionné, il en éprouvait quelques remords et il en parlait souvent. « C'est ridicule, disait-il, de faire de pareilles dépenses. » On devait le tranquilliser en disant, ce qui était la vérité, que la chasse était son unique amusement.

Quand il était seul à Paris, souvent il ne faisait qu'un repas et se contentait, le soir, d'un petit pain et d'un morceau de fromage. Il trouvait, disait-il, son argent mieux employé quand il servait à d'autres qu'à lui. Souvent sollicité de vendre quelques terrains où des ouvriers et des marins retraités voulaient se bâtir de modestes habitations, il avait peine à s'y résoudre. « Cela me fait mal de prendre leur argent, répétait-il ; pourtant je ne peux pas leur céder ce terrain gratis. »

Malgré sa réelle supériorité et sa grande distinction, sans aucune morgue, l'officier de marine aimait à visiter les ouvriers dans les usines. Sur les tramways et les omnibus, il causait avec eux.

De ces ouvriers honnêtes, rangés, qu'il voyait autour de lui, et qu'il connaissait bien, il disait : « Qui de nous vaut ces braves gens qui travaillent sans répit pour nourrir leur famille ? »

Il était touché de voir les jeunes marins de son équipage déjà mariés, déléguant chaque mois leur paie pour leur famille, dont ils n'avaient d'autre jouissance que celle des sacrifices accomplis pour elle. A son dernier départ, il laissait une assez forte somme. Comme on lui demandait ce qu'il en fallait faire. « Donnez-la aux pauvres, répondit-il. » Selon ce pieux désir elle fut répartie, après la catastrophe, entre les orphelins de la *Framée*.

Sa bonté semblait avoir des préférences pour les gens du peuple ; mais elle n'était point exclusive ; elle s'étendait à quiconque se trouvait dans la peine.

Un entrepreneur, qu'il avait employé, fut mis en faillite par suite de non paiement, et d'une jalousie de métier. En l'apprenant, M. DE MAUDUIT écrivit de mettre à sa disposition la somme pour laquelle le malheureux

était poursuivi. Il regretta d'apprendre qu'il était trop tard.

Un jour il s'exprimait ainsi dans une lettre à sa mère : « Je viens aujourd'hui vous demander des fonds. N'allez pas croire à une vulgaire *carotte* ou à du gaspillage. Un de mes amis était extrêmement gêné par une échéance très prochaine et dans un grand embarras ; je lui ai prêté la somme que vous m'aviez donnée l'autre jour.

Vous me trouverez peut-être généreux ; mais ma nature est comme cela ; je ne sais et ne veux pas refuser. C'est bien le moins que ceux qui ont plus que le nécessaire aident les autres. » Il disait quelquefois : « Je ne veux pas être de ceux dont l'amitié ne va pas jusqu'à la bourse. »

A l'époque où M. DE MAUDUIT se trouvait à bord du *Lutin*, au mouillage de Quinhone, il avait acheté conditionnellement un cheval à un Missionnaire. Plus tard il renvoya la bête et ne voulut point reprendre la somme déboursée.

« J'avais à peine reçu votre lettre, écrivait le Missionnaire à la date du 24 août 1886,

que notre beau bidet m'arrivait ici même, au fond de la Cochinchine. Je n'ai pas besoin de vous dire si j'ai été content de le revoir. Eh bien ! néanmoins, je n'étais pas entièrement satisfait. Je regrettais sincèrement que vous vous en soyez privé pour moi ; je regrettais sincèrement que les clauses de notre marché eussent été et si bien et si mal observées. Vous en avez supporté tous les désavantages et vous en avez même créé que ne comportait nullement notre quasi-contrat.

Mais que faire ? Vous renvoyer le bidet ? il a déjà eu tant de mal à venir jusqu'ici ! Et puis, à Hanoï, équitez-vous ? J'ai conclu avec vous un marché loyal, dont je comptais vous voir observer toutes les clauses, et la plus importante, vous passez par dessus avec... un entrain chevaleresque.

Le rôle de maquignon me reste. La marine française, que j'ai l'honneur de fréquenter depuis bientôt huit ans, m'avait bien habitué à cette manière de faire. Néanmoins, franchement, je ne m'attendais pas à ce coup-là, et je me déclare pris et bien pris en vos généreux filets. »

Des faits de ce genre ne sont point rares dans la vie de notre Officier. Il n'était plus, lorsqu'arrivaient d'Hanoï, à son adresse, les remercîments d'un missionnaire qu'il avait obligé de ses largesses.

C'était encore sa charité pour le prochain qui perçait lorsqu'il s'écriait, en parlant d'un camarade : « C'est un de mes amis, je me ferais couper un bras pour lui. » Ce n'était pas une vaine parole ; sa mort héroïque l'a prouvé.

Un de ses meilleurs amis M. L. de St-G. écrivait naguère : « J'ai toujours ressenti une joie infinie à revoir celui que j'aurais été trouver le premier, si j'avais eu un service important et difficile à demander à quelqu'un. »

Est-il besoin de le dire, sa bonté n'était point seulement de la philanthropie, même dans le sens le plus large du mot. Elle s'élevait à la hauteur de la vertu de charité.

Cette charité se manifestait dans son attention constante à éviter toute médisance. Jamais il ne critiquait le prochain. « Pendant toute notre enfance, raconte encore son ami, les vacances nous réunissaient. Alors qu'il

était chez son grand père, deux ou trois kilomètres à peine nous séparaient et tous les jours, sans exception, nous nous retrouvions à l'aube pour ne nous quitter que le soir. Pendant de si longs moments d'intimité, je ne crois pas lui avoir vu jamais perdre sa bonne humeur, témoigner un mouvement d'impatience, ou dire du mal du prochain. »

C'est un officier qui parle. Un autre ami complète ce témoignage : « Henri DE MAUDUIT était scandalisé quand il entendait médire ». Il évitait certaines réunions du monde, pour ne pas être entraîné dans des conversations peu charitables. « Il me semble, disait-il, que j'ai tué père et mère, quand je reviens de ces réunions. »

Malgré son extrême réserve, il s'est permis plus d'une fois de reprendre ceux qui manquaient de charité. Un personnage monté à bord d'un navire, s'étant laissé aller par deux fois à critiquer un collègue, s'attira du lieutenant DE MAUDUIT cette apostrophe : « Dans votre corps on n'est pas tendre les uns pour les autres. » La leçon profita. Ainsi donc, à l'exemple de saint Augustin, notre officier ne

souffrait pas qu'on touchât à la réputation des absents [1].

Il semblait du reste avoir admirablement saisi la pensée de l'évêque d'Hippone expliquant la gradation de la charité. « Celui en qui règne cette vertu, dit le saint Docteur, commence à faire du bien aux pauvres et finit par donner sa vie. »

N'est-ce pas toute l'histoire d'Henri DE MAUDUIT ?

(1) Saint Augustin avait inscrit ce distique sur les murs de son réfectoire :

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.

Pas de place ici pour qui aime à blesser par des paroles médisantes l'honneur des *absents*.

XIX

L'HOMME ET LE CHRÉTIEN.

Sa Foi.

Henri de Mauduit se montra toujours « Chrétien sans peur et sans reproche. » C'est qu'il avait été formé à bonne école. On lira plus loin le programme tracé par sa mère.

Son père mettait au premier rang de ses préoccupations l'éducation chrétienne de ses enfants. Quand il écrivait à son fils, on l'a déjà vu, il ne manquait pas de lui rappeler que son premier devoir était de servir Dieu et de sauver son âme.

Dans une de ses lettres, les trois premières pages sont pour les nouvelles de la famille, les menus faits, les incidents joyeux, les projets d'avenir ; puis, en quatrième page, on lit : « Tu es fort occupé, tous ces temps-ci, de la préparation de tes examens ; mais en ce moment, les mathématiques ne doivent pas être les seules à te préoccuper, mon cher enfant, et la semaine prochaine doit faire

naître dans ton esprit des pensées plus sérieuses encore. C'est l'époque des Pâques. Tâche de les faire avec ferveur et piété. Car s'il est bon et utile de se créer une carrière, examine s'il n'est pas indispensable de se sauver. Tu travailles pour te créer une position, que tu garderas dix, vingt, quarante ans; mais qu'est que cela comparé à l'éternité? Songes-y bien, mon cher enfant, car, comme je te l'ai souvent répété, c'est de ces années-ci que dépend en grande partie ton avenir. Crois-en l'expérience de ton père. Adieu, mon cher Henri, je t'aime et t'embrasse bien tendrement en attendant le plaisir de te voir bientôt. Ton père. »

Les avis paternels, toujours donnés à propos, avec mesure et sagesse, avec ce ton d'autorité, ce mélange de fermeté et d'affectueuse sollicitude, étaient écoutés et suivis.

Un élément dont il faut tenir compte, pour s'expliquer l'efficacité des conseils paternels, c'est l'exemple. Le fils, après avoir entendu le père, n'avait qu'à le regarder. Comme lui, il pensait que les vertus naturelles et la religion de l'honnête homme ne suffisent point. La foi

chrétienne avec toutes ses conséquences pratiques faisait partie de son programme de vie.

Sa foi était profonde. Il disait un jour, parlant des sacrements : « Je n'en fais pas beaucoup ; mais je le fais bien. » Et il ajoutait aussitôt : « C'est que la vérité religieuse n'est pas de la plaisanterie. » Il ne s'était point contenté de la foi du charbonnier, assurément excellente; en mainte circonstance, bien insuffisante pour les hommes du monde, à cause de l'air ambiant. Il avait approfondi les questions religieuses, raisonné sa foi, et conquis des convictions inébranlables. Il disait encore : « Je sens que ma qualité de chrétien m'oblige à bien faire. » Si réservé et si discret qu'il fût, il savait, à l'occasion, imposer le respect de ses croyances et affirmer sa foi. On n'osait pas, en sa présence, attaquer la religion.

Commandant un torpilleur dans la Méditerranée, il s'arrêta dans un petit port, où les notables de l'endroit l'invitèrent à leur cercle. Il accepta leur politesse. Le Président ayant affiché des opinions irréligieuses, il répondit avec courtoisie, mais avec tant d'à propos et de force, que l'autre fut confondu.

Quelque haut personnage était venu à bord d'un navire où M. DE MAUDUIT était embarqué avec de nombreux officiers de son grade. Il osa dire : « Sans doute, Messieurs, vous êtes tous Francs-Maçons. » Henri DE MAUDUIT de répondre sans tergiverser : « Aucun de nous ne l'est ; nous méprisons bien trop ces gens-là. » Sa foi s'exprimait par des actes. Aux offices, son attitude était une prédication. Profondément recueilli il lisait dans un livre d'Heures durant tous le temps de la messe, édifiant ceux qui le voyaient et leur donnant le sentiment qu'il savait prier. Il fuyait pourtant l'ostentation et semblait plutôt s'entourer de mystère dans ses pratiques les plus pieuses.

Peu de temps avant le départ de la *Framée* il s'ouvre davantage, comme pour donner à sa mère une consolation : « Vous savez lui dit-il, que quand je ne veux pas déjeûner, je jette mon café par la fenêtre, » lui révélant ainsi la petite industrie qu'il employait pour cacher ses jours de communion. On devinait les jours où il l'avait reçue à l'expression de sa physionomie. Sa mère lui écrivait en mai

1891 : « Mon cher fils, à pareil jour, l'année dernière, j'avais le bonheur de te posséder et de te voir rentrer le matin avec ton beau front réjoui et tout rasséréné, grâce à la belle fête de l'Ascension qui nous apporte toutes les espérances du ciel. »

Disons que, quand il le fallait, il savait manifester ses sentiments de sincère piété. Sa mère écrivait le 5 juillet 1898 : « Nous avons eu une Fête-Dieu très dévote à Caudan ; Henri a voulu aller à la procession, pour protester contre la conduite de certaines gens, qui, l'an dernier, s'étaient montrés sur le parcours, chapeaux en tête et bras croisés. Cette année, ils n'ont pas renouvelé cette impiété qui n'eut aucun succès dans la paroisse, et souleva bien des réclamations. »

Dans son dernier séjour au Plessix, M. DE MAUDUIT partait pour Lorient à une heure assez matinale. Un de ses amis s'étonnant qu'il sortît sitôt lui dit : « Tu vas donc à la messe ? » « Oui, répondit-il simplement. » A un autre il disait : « Pour moi c'est dimanche tous les jours. »

Quand, après sa mort, on ouvrit une malle

qu'il avait laissée au Plessix, et qu'il avait demandé qu'on lui expédiât à Toulon, on n'y trouva avec ses vêtements que quatre objets : son chapelet, un livre de messe, un évangile et une Imitation de Jésus-Christ. Ces livres portaient les traces d'un fréquent usage. Le chapitre du sermon sur la Montagne et des Béatitudes semblait surtout avoir été souvent médité.

La foi de ce grand chrétien se traduisait de toutes manières. A bord de la *Framée,* où il était maître, il défendait de jurer. Il rappelait à ses hommes le devoir de la messe dominicale, et leur facilitait l'accomplissement du précepte. Longtemps il se fit scrupule d'aller à la chasse le dimanche, qui était son seul jour de liberté. Un religieux, son directeur, sachant que c'était son unique distraction, bien nécessaire à sa santé, au milieu de ses études si absorbantes, le rassura. Il se rendit à l'avis qui mettait sa conscience à l'aise. Mais, inutile de le dire, jamais, pour une partie de chasse, il ne manqua à la messe. Si les exigences de la carrière mirent parfois des bornes aux manifestations extérieures de sa profonde piété, fut-il pour cela un chrétien

moins parfait ? N'est-ce pas une grande religion, et la première, d'obéir toujours à son devoir, de lui soumettre tous les instants de sa vie, d'exceller dans son office, et de garder son cœur pur et immaculé ?

Cet exemple donné par un homme du monde n'a-t-il pas son éloquence ? A qui donc semblera-t-il impossible de réaliser un idéal de vie aussi simple, aussi pratique ?

Dans cette âme chrétienne, l'espérance accompagnait toujours la foi, et se traduisait d'abord par un abandon filial à la divine Providence, pour la direction de sa carrière. Il se remettait à elle dans le choix de ses embarquements, disant qu'il ne voulait pas prendre sur lui de donner tel ou tel cours à sa vie. Il accepta ceux qu'on lui offrit. S'il fit quelques démarches en vue de différents postes, ce fut quand les circonstances le lui enjoignaient.

Il disait à la fin d'un congé : « J'éprouve une certaine jouissance à penser que dans quelques jours je recevrai un ordre de départ, et que je serai peut-être envoyé à l'autre bout du monde. Je suis tout disposé à aller partout servir la France. »

Dans les diverses épreuves qui survinrent à sa famille, il se montrait d'une admirable confiance en Dieu, ne voyant dans les événements que l'expression de la volonté divine. « En cette vie, disait-il, nous sommes sur une mer prête à nous engloutir ; nous devons, à l'exemple de saint Pierre, mettre notre confiance en Notre-Seigneur. »

Quand, autour de lui, on s'affligeait à l'excès, il s'étonnait : « Vous n'avez pas pour deux sous de confiance en Dieu », disait-il. Certaines épreuves des siens le mirent à même de révéler la grandeur de sa foi et de son esprit chrétien. Il savait si bien relever les courages ! quand il le fallait, il parlait comme le directeur le plus sage et le plus éclairé : « Tous ces événements imprévus, écrivait-il, pourraient nous surprendre, si nous ne savions pas qu'ils sont menés par la Providence, dans un but qui nous échappe, mais dont nous devons nous réjouir ; c'est là le secret de notre bonheur en cette vie : ne jamais nous étonner, et tout accepter avec joie. »

Aussi son frère écrivait : « 7 avril 1894. Voilà notre cher Henri reparti ; il est venu

me voir quatre fois, et nous avons passé de bien bonnes heures ensemble. Je le trouve à merveille. Il a énormément d'occupations, et, à tout cela, il prend beaucoup d'intérêt, au moins comme à son devoir du moment ; car, disait-il, la marine n'est pour lui qu'un accident (en philosophie cela ne veut pas dire un malheur, mais une chose superficielle, passagère, qui n'est pas essentielle); sa vrai disposition, au fond, est d'être à la merci du bon Dieu. Comme c'est parfait! Demandons bien à Notre-Seigneur de le diriger et de le préparer à ses desseins. Il ne lui a pas donné tant de moyens et ne lui a pas demandé tant de sacrifices, car il a bien souffert, sans avoir de grand desseins sur lui, au moins le dessein de faire de lui un grand saint. Il ne peut l'être à moitié. Le bon Dieu taille ses pierres comme il lui plaît. Oh! le grand statuaire, et qu'il sait bien donner à son bloc la forme qu'il a résolue ! »

Henri DE MAUDUIT fut donc un chrétien convaincu et fervent. Il avait réalisé le vœu de sa mère qui lui écrivait : « Enfin, mon cher fils, pourvu que tu sois heureux, c'est tout ce

que je désire ; vous avez tous les trois des vocations spéciales, et il faut bien suivre l'attrait qui guide et qui pousse. Ce sera assurément pour avoir des places de choix au Paradis ; faisons donc tout dans ce but surnaturel de suivre la volonté de Dieu là où il nous conduit et nous mène. »

Et le fils, docile aux leçons maternelles, voyait en tout, par-dessus tout, la volonté de Dieu et le but final de toute existence humaine : le Ciel. Cette admirable disposition de son âme ne nous semble nulle part mieux exprimée que dans la lettre suivante à sa mère. « J'ai été bienheureux d'apprendre que Raoul avait décidément pu aller passer quelques jours près de vous. Quelque court qu'ait été son séjour à Hennebont, il vous a été bien précieux et vous a procuré les consolations qu'il apporte avec lui.

J'ai pensé à vous ces deux jours derniers (1er et 2 novembre), plus encore que d'habitude : nous nous réunissions pour souhaiter à mon bon Père sa fête, celle de tous ceux qui nous ont déjà quittés et qui nous attendent. Que ces traditions de l'Église sont sublimes et consolantes ! Tous ceux que nous avons

connus et aimés, et qui sont encore près de nous, réunis dans une fête éternelle, dans les splendeurs et la clarté infinies! Qui peut entrevoir ces merveilles ? Impatients d'y prendre part, nous attendons reposés sur une espérance certaine ; qu'importe le reste ! *Fiat Voluntas tua !*

Aussi, quand nous descendons de ces hauteurs où nous entraîne la foi, nous ressentons plus vivement notre condition misérable, mais sans nous en attrister ; car c'est le chemin qui nous mène à notre but et qui nous donne les mérites dont nous serons récompensés au centuple.

Adieu, ma chère maman, je vous laisse sur cette pensée infiniment consolante, en vous embrassant tendrement.

Votre fils respectueux,

HENRI. »

Un homme au cœur si droit, si bon, si chrétien, devenait, sous l'impiration de sa foi, un véritable apôtre.

« DE MAUDUIT, écrit un de ses amis, n'hésitait pas à proclamer sa foi, et, dans ces

dernières années, c'était un sujet qui l'occupait constamment, sans cependant lui enlever cet enjouement et ce tour d'esprit particulier qui le faisaient écouter par ceux qui ne partageaient pas ses idées.

C'est surtout dans les causeries de la mer que j'ai pu l'apprécier. Il avait toujours le mot juste. Que de conseils ne lui ai-je pas demandés pour les actes importants de ma vie ! »

« Je me souviendrai toujours, dit un autre camarade, d'une conversation où il me disait les beautés de la foi, les consolations de la religion ; il fit sur mon indifférence une grande impression, et je peux dire que de cet entretien, sur lequel nous revînmes souvent, date mon rapprochement de Dieu. Si je suis redevenu chrétien, tout le mérite lui en revient et il lui en sera tenu compte au ciel. Il était estimé et aimé de tous ; son caractère s'imposait, et je n'ai jamais connu quelqu'un l'ayant approché qui n'ait été conquis. »

Un prêtre disait : « Je l'ai surtout apprécié dans un service insigne rendu à l'âme d'un de ses subordonnés, avec une délicatesse extrême

et un esprit tout paternel, qui suffit à démontrer chez un homme une rare force de conscience chrétienne. » C'est qu'il ne tenait pas les âmes pour quantités négligeables. Combien de fois n'accourut-il pas à leurs secours ! Un fait entre cent autres du même genre : étant à Cherbourg en 1898, il logeait dans un hôtel garni. La propriétaire tomba dangereusement malade. Ce fut le Commandant DE MAUDUIT qui prit soin d'appeler le prêtre et de la disposer à recevoir les derniers sacrements.

Qui saura jamais tout le bien qu'il fit à ceux qui l'approchaient ?

Dès son premier voyage en Chine, ayant beaucoup fréquenté les missionnaires, surtout à Hong-Kong, il témoignait, à son retour, le regret de n'avoir pas eu cette vocation : « Combien elle est préférable à la nôtre, répétait-il, nous ne travaillons que pour nous, — il exagérait, — les missionnaires, au contraire, ne travaillent que pour Dieu et les âmes. »

Plus tard il comprit qu'il y avait aussi une mission à remplir dans la position d'officier, et une raison qu'il donnait, pour rester au

service, était d'élever le niveau des âmes qui l'entouraient. Ceux qui l'ont vu de près affirment qu'il réalisa son programme d'apostolat. L'un d'eux écrivait tout récemment : « M. DE MAUDUIT était de ceux dont la fréquentation élève. » C'était donc un homme complet et vraiment supérieur.

Son esprit planait tellement au-dessus des choses de ce monde, qu'elles ne semblaient pas exister pour lui, en dehors de ce qui touchait à ses devoirs. Sa mère lui dit un jour, après avoir vu au Luxembourg le tableau du Chevalier de l'Idéal, marchant les yeux élevés vers le ciel, ne voyant pas toutes les fleurs animées qui l'entourent et se penchent vers lui : « J'ai vu ton portrait ; comme le Chevalier de l'Idéal, tu vis au-dessus de ce monde. » « Peut-être pas au-dessus, répondit-il, mais à côté. » Qu'il vécut au-dessus ou à côté des choses de ce monde, il n'était pour cela ni un rêveur, ni un utopiste. Son ferme bon sens le préserva toujours du défaut de mesure et des excès. De son contact avec l'idéal, il sembla laisser de côté l'imperfection humaine. Et voilà tout.

Sa mère lui écrivait après un de ses congés : « J'ai constaté que mon cher fils a laissé la meilleure impression, et j'ai reçu nombre de compliments auxquels je suis fort habituée, mais qui ne m'en sont pas moins sensibles. Que j'ai donc à remercier le bon Dieu de m'avoir fait une si bonne et belle part de toutes les joies que peut éprouver le cœur, puisqu'assurément le plus grand bonheur de cette vie est de pouvoir admirer ceux que l'on aime, comme la plus grande douleur doit venir du contraire ! Dieu merci, celle-ci je l'ignore. Adieu, mon cher fils, je t'embrasse bien tendrement en appelant sur toi toutes les bénédictions du Ciel. Ta mère. » En vain se défiera-t-on de l'appréciation d'une mère. Les étrangers ne parlent pas autrement, ils enchérissent : « De Mauduit était mon aîné de cinq ans, dit un officier de marine, et je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer. Je sais seulement qu'il avait la réputation d'un officier parfait à tous points de vue, et, dans la marine les réputations ne sont pas menteuses ; car on s'y connaît bien, grâce à la vie du bord. » Un ami d'Henri de Mauduit s'exprimait

ainsi au lendemain de sa mort : « J'avais de l'admiration pour cette nature d'élite pleurée par tous ceux qui l'ont approchée. Plus qu'un autre j'étais fier de son amitié, car j'avais pu apprécier longuement toute la grandeur de son cœur généreux et toute la noblesse de son caractère. J'avais pu voir sa grande foi chrétienne servant d'exemple à tous ses camarades, sa valeur militaire reconnue par tous, supérieurs et inférieurs, son énergie et son courage qui le font mourir à son poste, en véritable héros. Il était le vrai gentilhomme, fidèle à son devoir, à ses principes, à sa famille. » Et un de ses anciens Commandants rendait naguère ce témoignage : « J'avais pour H. DE MAUDUIT la plus sincère affection, et, je l'ai dit bien souvent pendant qu'il vivait, j'avais pour son caractère la plus profonde estime ; je le savais capable de tous les sacrifices. Il était la droiture, le courage et l'honneur même. Sa mort héroïque a montré ce qu'il valait ; mais toutes les circonstances l'auraient trouvé égal à lui-même. »

XX

LA « FRAMÉE »

1899.

Au Ministère le lieutenant DE MAUDUIT se trouvait en rapports journaliers avec un grand nombre d'officiers de marine ; son goût de la navigation se réveilla ; il éprouvait aussi le désir de connaître, par la pratique, les inventions nouvelles, les derniers types des navires.

A peine eut-il laissé entrevoir ses dispositions présentes, qu'on lui offrit un commandement des plus recherchés, celui d'un contre-torpilleur encore en chantier, à Nantes, et, disait-on, du type le plus perfectionné et le plus rapide. En dépit des attraits que présentait ce commandement, M. DE MAUDUIT hésita beaucoup. Il en faisait une affaire de conscience, et ne voulut point s'en rapporter à ses propres lumières.

Il exposa les raisons *pour* et *contre* à son

directeur, un Religieux[1], et le pria de lui donner son avis, ajoutant qu'il tiendrait sa décision pour *l'expression de la volonté divine.*

Le Religieux raconte ainsi sa dernière entrevue avec le futur Commandant de la *Framée* : « Quand il dut se prononcer pour savoir s'il conserverait un emploi au Ministère ou s'il reprendrait un service actif, pour le déterminer, je lui posai cette question : « Quelle est, à l'heure présente, la voie naturelle indiquée par les fonctions que vous avez déjà remplies? » Il me répondit : « Le service actif. » Eh bien, lui dis-je, prenez le service actif ; là est pour vous le devoir, et, par conséquent, la volonté de Dieu. « Je reprendrai donc le service actif avec bonheur, dit l'officier, bien que j'aie le pressentiment d'y rencontrer de grandes épreuves. » Dieu l'appelait à la mort, au martyre. Il l'acceptait de grand cœur. Voilà un petit fait intime qui prouve une fois de plus ce qu'il a été toute sa vie, l'homme du devoir. »

Sans doute il se laissait guider en cette circonstance par la conviction qu'il avait

(1) Le P. Lemoigne.

exprimée en ces termes : « Nous voyageons comme sous un tunnel ; une foi aveugle en Jésus-Christ et en ses ministres peut seule nous venir en aide. »

Cette foi aveugle le conduisit à la mort.

Le prêtre qui le conseilla assuma une terrible responsabilité.

Mais pouvait-il prévoir l'avenir ? D'ailleurs son avis ne semblait-il pas fondé en raison, et humainement le plus sage ? Puis, nous devons élever nos pensées plus haut. La Providence avait ses vues. La mort héroïque d'Henri DE MAUDUIT éclaire d'un jour nouveau son existence toute de dévouement, et Dieu destinait sans doute cette noble victime à présenter aux hommes de notre temps, et dans sa vie et dans sa mort, des exemples d'une suprême éloquence.

D'après les nouvelles décisions il devait passer à peu près une année, tant à Nantes qu'à Lorient, et une autre année, dans l'escadre de la Méditerranée. Il partit pour Nantes en Juillet 1899. Sa mère l'y rejoignit bientôt. La *Framée* était sur le chantier de la Loire, et sa construction s'achevait. C'était

un contre-torpilleur de 311 tonneaux. Sa longueur était de 56 m. 60 avec 5 m. 96 de large et 3 m. 02 de tirant d'eau ; ses machines d'une puissance de 5.700 chevaux activaient deux hélices, et sa vitesse aux essais avait dépassé vingt-six nœuds. Son armement comprenait : un canon de 65 millimètres, 6 de 47 et deux tubes lance-torpilles.

On se souvient sans doute du condisciple et émule d'Henri DE MAUDUIT aux *Enfants-Nantais*. « Il y avait bien deux ou trois ans, écrit cet ami, que je n'avais revu Henri, quand un jour j'étais entré à Saint-Nicolas de Nantes faire une courte prière à l'autel de la Vierge. Quelle ne fut pas ma surprise en voyant devant moi, égrenant son chapelet avec une foi profonde, un grand garçon blond, que du premier coup, je reconnus pour Henri DE MAUDUIT. Quand il eut fini, sans bruit je m'approchai de lui par derrière, et, lui donnant sur l'épaule une petite tape amicale, je lui dis : « Bonjour Henri. » Nous sortîmes ensemble et, c'est drôle à dire, mais j'avoue que quelques larmes bien douces coulèrent de nos yeux. Il me raconta qu'il était nommé au

Commandement du contre-torpilleur la *Framée* et, qu'avant de s'embarquer, il avait quelque temps à passer à Nantes pour surveiller l'armement de son navire.

Il revint plusieurs fois nous voir, pas assez souvent à notre gré ; la veille du départ de la *Framée* pour Lorient, il vint une dernière fois déjeûner avec nous et nous invita à aller voir son torpilleur. Le lendemain matin, jour de son départ, nous étions à son bord. Il nous fit tout visiter avec la complaisance et la bonne grâce la plus charmante. »

Un autre de ses amis qui le voyait fréquemment dit à son tour : « A Nantes, à Lorient j'admirais son zèle et son entrain à montrer cette *Framée* dont il était si fier. »

Au mois d'octobre 1899, la *Framée* fut lancée « avec les Sacrements de l'Église », c'est-à-dire, selon les règles liturgiques et les traditions de la marine française.

Un cousin du héros rappelle ce fait : « On remarqua Henri pendant la cérémonie, et sa tenue correcte et recueillie, tandis que les prières appelaient les bénédictions et la protection de Dieu sur le vaisseau, frappa

plus d'une des personnes qui assistaient aux opérations du lancement.

« Ces détails, ajoute le narrateur, m'ont été donnés avant l'accident de la *Framée*. Ce n'est donc pas un jugement fait après coup. »

En janvier 1900, la *Framée* étant achevée, vint à Lorient où elle devait recevoir ses derniers armements et faire ses essais. Cela prit encore six mois. Période de réunion bien douce, la dernière hélas ! pour Henri DE MAUDUIT et sa mère, qui s'installa au Plessix.

Des extraits de lettres écrites par Mme DE MAUDUIT à son autre fils et à sa fille nous aideront à suivre notre héros dans ses derniers préparatifs, soit à Nantes, soit à Lorient. C'est une sorte de journal, commencé à Nantes et terminé au Plessix.

« Novembre 1899. Henri va bien ; il passe ses matinées dans son bateau, où il lui faut faire de la gymnastique, n'y ayant aucun plancher.

Trois chaudières et autant de cheminées sont placées ; cela avance et sera malheureusement terminé pour Noël. J'aimerais mieux voir ces travaux se prolonger et les expériences

de mer n'arriver que par une belle saison. Dans l'après-midi je vois Henri travailler et aligner d'énormes chiffres au sujet de l'équilibre.

21 novembre. Tes bons souhaits de fête me parviennent avec ceux de ma chère fille et ceux du cher Henri qui m'arrive avec une belle corbeille de fleurs.

1er janvier 1900. Les essais en Loire vont commencer, afin de constater si le bateau est en état de partir, ce dont ton cher frère paraît très pressé.

Nantes, 3 janvier 1900. La construction de la *Framée* est terminée; elle va partir le 23 pour Lorient, où elle fera ses essais de navigation, et sera pourvue de tout son armement et ce ne sera que vers Pâques qu'elle sera absolument confiée à Henri qui en a l'air très heureux. Il pense venir tous les soirs au Plessix par le port (il y avait une demi-heure à pied) ce qui sera très agréable pour moi.

17 mars 1900. Le Plessix. Je ne vois Henri qu'à sept heures et demie du soir, et, encore assez souvent, il reste à Lorient quand il doit appareiller de bonne heure. Il y aura encore

du travail jusqu'à Pâques. Il est fort bien ; il a meilleure mine que je ne lui ai vue depuis sa jeunesse, et le visage reposé. Cela lui plaît mieux que la vie du Ministère et je suis charmée de le voir content.

10 mai. Henri va encore rester environ jusqu'à la fin du mois à Lorient, les travaux de la *Framée* n'ayant pas encore atteint la perfection qu'on est en droit d'exiger.

22 juin 1900. Le bateau d'Henri, retenu ici par des travaux supplémentaires, que différentes avaries survenues dans les essais avaient rendus nécessaires, étant enfin en état de partir, on le fait attendre un bateau pareil qui n'est pas encore prêt, afin de faire de conserve le voyage de Toulon.

Je suis bien heureuse qu'il ne puisse aller en Chine ; mais la voracité, en fait de charbon, des quatres chaudières ne lui permet pas de s'éloigner autant du centre de ravitaillement.

27 juillet 1900. Henri, après bien des retards qui l'ennuyaient, et le regret de ne pas assister aux grandes manœuvres, est parti hier pour aller rejoindre l'escadre à Brest, et retourner avec elle à Toulon. Il

paraît content de son équipage ; c'est une vraie famille ; les trois officiers que j'ai vus souvent ici sont fort bien, et ses hommes, de braves gens, auxquels j'ai fait distribuer des scapulaires.

Espérons donc que cette campagne sera heureuse, sous la protection de la Sainte Vierge ; je vais aussi, en partant, aller le recommander à Sainte Anne. »

Ici s'arrête le journal de la pauvre mère. Elle prenait alors le chemin de Paris, et devait rejoindre son fils à Toulon.

Nous devons compléter son récit et nous reporter un peu en arrière. Le simple exposé de la vérité fera autant d'honneur à la clairvoyance et à l'énergique activité de l'officier qu'à son esprit de discipline et d'abnégation, et ajoutera encore à sa gloire.

Les dernières lettres montrent que tout n'était pas à souhait sur le contre-torpilleur. Chaque essai était suivi d'avaries qui dénotaient des défectuosités dans la construction. Le Lieutenant en les constatant adressait, sans succès, à l'administration, des demandes de modifications. Ne pouvant rien obtenir, il

fut lui-même au Ministère présenter ses réclamations et reçut la même réponse : « Le cahier des charges ne peut être changé. » Dans ces fâcheuses conditions, le Commandant dut partir, comptant sur sa prudence toujours en éveil et sur le dévouement absolu de l'officier-mécanicien Coupé et de son vaillant équipage, pour atteindre sans accident le port de Toulon, où on lui promettait de faire les améliorations nécessaires.

M. DE MAUDUIT avait reçu sur son bateau la visite de sa mère. Il lui parla avec regret de l'exiguïté de l'unique ouverture donnant accès au poste des matelots : « S'il y avait un accident, disait-il, il serait impossible de les sauver ». Et, sur la remarque que sa propre cabine se trouvant près d'un escalier, lui donnait une sortie facile : « C'est vrai, répondit-il ; mais le Capitaine ne quitte jamais son navire que le dernier. »

Ses amis, les vicaires du Plessix, vinrent aussi le voir une dernière fois : « Nous fûmes reçus, écrit l'un d'eux, avec la plus parfaite amabilité. Le Commandant nous fit les honneurs de son bateau, et, en nous quittant,

pensant aux nombreuses misères qui nous entouraient, nous remit à chacun un billet de cent francs pour nos pauvres. Les vicaires, apercevant plusieurs de leurs paroissiens parmi les hommes de l'équipage leur demandaient s'ils étaient contents d'embarquer sur la *Framée*. « Oh ! oui, répondirent-ils, nous avons un si bon Commandant. »

Peu de temps avant son départ; étant à bord de la *Framée* à quai, M. DE MAUDUIT aperçut une Petite-Sœur des Pauvres, de Kérentrech, venant quêter ; croyant qu'elle allait monter à son bord, il avait déjà pris un billet de cent francs, prêt à le lui remettre. La sœur, mal renseignée, crut qu'il était absent, et ne monta pas. Le soir, Henri DE MAUDUIT raconta à sa mère ce petit épisode. Quelques jours après, il n'était plus, et sa mère, comme il sera dit, réalisa à l'égard des Petites-Sœurs la généreuse pensée de son fils.

On le voit, Henri DE MAUDUIT ne cessait d'exercer la vertu de charité.

Les témoins discrets de ses derniers jours disent aussi qu'il nourrissait son âme du pain de vie. Depuis longtemps le vénérable curé

départ. M. de Mauduit disait à son officier mécanicien, M. Coupé : « Ne quittez pas un instant le service pendant la marche, je n'ai confiance qu'en vous. » On sentait le danger de la navigation. Un homme affirmait qu'il mourrait avec son commandant. Le commandant se rappelait-il une parole dite jadis, qu'il mourrait hors de France ? La *Framée* partit de Lorient le 24 juillet. Elle arrivait à Brest sans accident. La Providence ménageait à notre officier une agréable surprise : un de ses anciens chefs, toujours aimé, vint le voir sur son bateau. « Je lui ai fait mes adieux à Brest, écrit le commandant Duval, au moment où il quittait cette ville pour marcher vers une mort si terrible et si glorieuse. » Plusieurs autres officiers visitèrent la *Framée* à Brest ; le commandant ne leur cacha pas ses inquiétudes. « J'avais été surpris, rapporte l'un d'eux, du peu d'aisance qui était réservé dans son poste au commandant. Il n'avait qu'une pièce de 70 centimètres carrés pour communiquer avec le porte-voix, et aucun moyen de contrôler l'exécution des ordres. Je vois encore mon malheureux camarade me répondre triste-

ment : « Que veux-tu ? J'avais demandé de changer tout cela au cours des essais à Nantes, on n'a pas voulu. »

Malgré ses multiples occupations du moment, Henri DE MAUDUIT n'oubliait point sa mère : « Brest, jeudi soir. Ma chère maman. Je viens vous dire que nous sommes arrivés à Brest mardi soir, après une excellente traversée ; nous y avons trouvé les deux escadres formant un groupe imposant de cuirassés et de bâtiments de toute sorte, au milieu desquels nous sommes venus mouiller sans difficultés.

La phase active de mon commandement est donc commencée, et a débuté, comme d'habitude, par une foule de paperasseries qu'il a fallu établir ou lire. Nous sommes ici jusqu'au 2 août, je crois ; à cette date nous partirons pour le Sud et nous commencerons par relâcher à Bordeaux ou Arcachon, pendant deux ou trois jours ; de là, nous filerons sur Toulon d'une traite, et nous y serons probablement vers le 13 août.

Il fait un temps fort agréable : la présence des escadres a amené ici pas mal de monde, et les rues sont pleines de marine et de

curieux ; mais je ne sais trop ce qu'on peut voir après qu'on a jeté, du cours d'Ajot, un coup d'œil sur la rade et visité un cuirassé.

Demain matin, arrivera le Ministre de la Marine, et, le soir, l'escadre illuminera, comme elle l'a déjà fait à Cherbourg, pour le Président de la République ; ce sera un joli coup d'œil.

Au revoir, ma chère maman, je vous embrasse et vous aime bien tendrement. Votre fils respectueux, Henri. »

L'escadre quitta Brest, non pas le 2 août comme l'avait annoncé le commandant, mais le premier. Le 2 août, la *Framée* mouillait à Arcachon. Nouvelle lettre d'Henri. C'est la dernière ; elle est encore pour sa mère : « Arcachon, 2 août. Ma chère maman, j'espère que vous avez fait un bon voyage qui ne vous a pas trop fatiguée, et que vous êtes sans doute arrivée à Paris. Il a fait moins chaud ces jours derniers, et j'en ai été bien content, en sachant que vous deviez voyager en ce moment ; de notre côté nous avons quitté Brest ; et la *Framée*, avec trois croiseurs de l'escadre, est arrivée ce matin à Arcachon.

La traversée a été très bonne ; mais j'ai peu dormi, car, comme c'était la première nuit en mer avec d'autres bateaux, j'étais bien aise de contrôler par moi-même si tout marchait bien à bord.

Vous connaissez ce pays pour l'avoir traversé souvent en allant à Lourdes. Le chemin de fer ne passe pas par Arcachon même, mais assez près, et vous aurez pu juger, en passant, de ce qu'est la contrée. Ce sont des sapins et des sapins jusqu'au ras de la mer, pendant cinquante lieues de long, Arcachon est une ville de bains, où viennent les Bordelais et les gens de la province; chalets, casino, etc.

Vous voyez çà, avec des sapins tout autour, et le bassin d'Arcachon en face de soi. Pour entrer on passe une barre qui doit être bien mauvaise quand le vent souffle du large, mais qui, ce matin, était très abordable. Je ne sais combien de temps nous séjournerons ici : on dit jusqu'au 7 ; mais il peut se faire que la *Framée* aille auparavant rejoindre l'escadre qui se trouve maintenant à Royan. En tout cas, dans 5 ou 6 jours, au plus tard, tous les

chasse en avant: on apercoit un bouillonnement blanc, plus accentué à son arrière, causé par l'augmentation de vitesse de la machine, en même temps que ses cheminées vomissent une fumée plus noire. Tout d'un coup, à minuit cinq minutes, le *Brennus* vient en grand sur la droite, sans cause apparente, puis, aussitôt après, signale à l'escadre de stopper. Bientôt trois coups de sifflet à vapeur du *Brennus* déchirent l'air comme une clameur désolée : « Abordage grave... hâtez-vous auprès de moi.» Les cuirassés envoient rapidement leurs baleinières de sauvetage (1). »

Que s'était-il donc passé ?

Vers 11 h. 45 du soir, le croiseur porte-torpilleur *Foudre* qui était resté en arrière, ralliait l'escadre, et son retour était aussitôt annoncé à l'amiral Fournier. A ce moment, le commandant en chef voulut lui communiquer un ordre. Il choisit pour le transmettre, le contre-torpilleur *Framée* auquel il fit dire par son similaire *Hallebarde,* de s'approcher du *Brennus*.

(1) Journal d'un officier.

L'enseigne Epaillard était de quart, succédant au commandant qui, après une journée sans un instant de relâche, venait de descendre dans sa cabine prendre son repos. Le timonier chargé de répondre aux signaux ne les comprenant pas, on vint en prévenir le commandant. M. DE MAUDUIT monta immédiatement sur le pont, et, un instant après, redescendit chercher un livre nécessaire au timonier, pour correspondre avec le vaisseau amiral. Jusque là rien d'anormal.

C'est alors que la *Framée* commença à se rapprocher du *Brennus* jusqu'à portée de la voix, selon les ordres reçus, sa vitesse était supérieure à celle du cuirassé ; elle s'avançait vers le *Brennus* en s'en rapprochant sans cesse. L'ombre qui couvrait ce côté du *Brennus* empêchait l'officier de quart de s'en apercevoir. Un matelot vit le danger et courut à la cabine de M. DE MAUDUIT : « Commandant, nous accostons le *Brennus.* » — « C'est impossible par un temps pareil [1]. »

Le commandant accourt sur le pont ; se

(1) Bien que la mer fût calme, il y avait un peu de houle S.-E.

rendant compte de la situation, il se précipite sur la passerelle et crie : « Vingt degrés à gauche, à toute vitesse ! » d'une voix forte qui fut entendue du vaisseau amiral.

Cette manœuvre, qui eût sauvé la *Framée* ne fut pas exécutée. Le torpilleur, au lieu de s'éloigner, selon l'ordre donné, vint au contraire se jeter sur la droite, soit à cause des défectuosités du servo-moteur, constatées par la Commission d'enquête, soit à cause d'une avarie dans les machines, qui en avaient déjà éprouvé plusieurs depuis le départ.

Ayant vu la *Framée* venir si dangereusement à proximité du *Brennus,* l'officier de quart du cuirassé amiral lança immédiatement le gros du navire sur la droite, avec toute la barre, et, la collision lui paraissant inévitable, il renversa les machines à toute allure. Tout ceci malheureusement ne put empêcher l'abordage.

La *Framée* est atteinte et sa coque s'entr'ouvre.

Rio, un quartier-maître du *Brennus* s'était rendu compte qu'un malheur allait arriver, et, au moment du choc, s'était glissé le long du

Brennus en s'accrochant aux bastingages, pour essayer de porter secours.

« C'est là, dit Rio, que j'ai vu la *Framée* se jeter sur le *Brennus*, et, un instant après, le commandant accourait constater les avaries. Il voulait boucher la voie d'eau.

Le quartier-maître Torse, qui était dans l'entrepont de la *Framée,* ayant entendu la voix du capitaine donner le commandement arriva à l'instant. « Allons, Torse, dit le commandant, vivement le paillet Makaroff (1). » « Mais hélas, dit Torse (2), j'étais seul et je ne pouvais le dégager. »

Rio, que nous avons interrompu, continue : « C'était impossible de boucher la voie d'eau. C'est alors que le commandant m'a parlé ; je lui ai dit : « Commandant, donnez-moi votre main. » Il m'a répondu : « Tout à l'heure ! » et criant à ses hommes : « Sauvez-vous ! » il

(1) Le Paillet Makaroff est un fort rectangle de toile à voile, en plusieurs épaisseurs, suiffée, goudronnée, garnie d'étoupe. Plusieurs cordages dont il est muni permettent de le manœuvrer. Il est destiné à aveugler les voies d'eau.

(2) Quartier-Maître torpilleur qui se fit remarquer par son esprit de discipline.

retourna sur l'avant du bateau disant : « O mon Dieu ! » en levant les yeux et les mains jointes vers le Ciel. »

C'était une prière, la prière d'un père pour ses enfants. Quelles angoisses ne dut-il pas éprouver pour ses pauvres marins enfermés dans le navire, et auxquels, comme il l'avait dit autrefois, il fallait renoncer à porter secours ! Il avait vécu en présence de la possibilité de ce désastre ; il le voyait s'accomplir. « Je ne l'ai plus revu, dit en terminant le témoin courageux qui s'était exposé pour lui conserver la vie, je n'ai plus entendu la voix qui me parlait. S'il eût voulu, il se serait sauvé ; mais non, comme un vaillant commandant, il n'a pas accepté le secours, parce que tous les siens n'étaient pas là. »

Remonté sur sa passerelle, le commandant essaie de diriger le sauvetage : « Je le vois encore, écrit Torse, debout, les yeux fixés sur le *Brennus,* sans broncher, et donnant ses ordres. Pauvre commandant ! nous l'aimions bien, j'aurais donné ma vie pour lui. » A ce moment s'offre pour le noble officier un nouveau moyen de salut : « A quelque distance

de moi, écrit le sergent-fourrier Gicquel, le commandant refuse une ceinture de sauvetage qui lui est envoyée d'une embarcation. » Le quartier-maître Marquer, du *Brennus* tendit, en effet, une ceinture à M. DE MAUDUIT qui la fit jeter à un autre, et, pour la seconde fois, se sacrifia, voulant avant tout sauver ses marins. Pendant ce temps, l'officier-mécanicien Coupé se montrait aussi héroïque que son chef; s'oubliant lui-même il aida deux de ses hommes à sortir de la machine, et leur fit revêtir la ceinture. C'est seulement après, qu'il songea à son propre salut ; il était trop tard [1]. Avec le même dévouement, le quartier-maître des machines fit passer devant lui, dans l'étroite échelle, deux jeunes ouvriers mécaniciens auxiliaires qui furent sauvés. Le temps lui manqua pour les suivre ; il périt aussi, victime de son héroïque charité.

Après le premier choc, la *Framée* tourne

(1) M. Jules Coupé était de Saint-Quentin (Aisne). Engagé à dix-huit ans il se distingua par son intelligence et ses capacités. Il fit un certain nombre de voyages dans nos colonies et conquit rapidement ses divers grades. Il était père de quatre enfants.

sur elle-même et se présente encore davantage sous le passage de l'énorme cuirassé. Il la heurte une seconde fois et la fait chavirer. Elle se couche, la quille en l'air, et les hélices tournant dans le vide. Puis, en quelques moments, elle se remplit d'eau et coule au milieu d'un tourbillon.

Déjà l'enseigne Epaillard avait été projeté par le choc. Le commandant, toujours debout, s'attachait à la muraille de son navire, et s'enfonçait avec lui. « Courage, mes enfants, cria-t-il, tâchez de vous sauver ! »

A ce moment suprême on le vit faire le signe de la croix. Son regard aperçut-il, sur le pont du *Brennus,* le prêtre qui faisait descendre du Ciel la grâce divine sur les âmes des pauvres naufragés, et les préparait à paraître devant Dieu ? « Lorsque dans la nuit du 10 au 11 août, écrit M. l'abbé Mac, je sentis un choc faire vibrer et arrêter le *Brennus* j'eus comme la vive intuition d'un désastre. Avec une fièvreuse rapidité je me précipitai sur le pont ; mais déjà la *Framée*, blessée à mort par le géant cuirassé, était en train de s'enfoncer dans l'abîme. Je vis, pendant des

heures qui durèrent des siècles, les malheureux matelots (ceux qui ne furent pas engloutis avec la *Framée*) se débattant dans les flots. Pendant que nos projecteurs lançaient leurs lumières sur les naufragés, et que les embarcations voguaient pour répondre à leurs appels désespérés, et opérer le plus de sauvetages possibles, ma main bénissante et mes lèvres tremblantes envoyaient sur la scène de la catastrophe les absolutions suprêmes et le divin pardon. »

Malgré tant d'efforts dévoués, malgré les ceintures, les bouées et les avirons qui furent jetés, beaucoup d'hommes se noyèrent dans le tourbillon et les remous provoqués par le chavirement de la *Framée*, et le brusque mouvement en arrière du *Brennus* (1). Quarante-quatre hommes sur cinquante-huit périrent. Plusieurs sans doute furent surpris en plein

(1) Un des bateaux envoyés du *Brennus* au secours des naufragés ne put opérer aucun sauvetage ; le remous était si violent qu'il produisait un abîme tournoyant dans lequel cette barque fut au moment d'être engloutie, et ceux qui la montaient avaient le désespoir de voir les pauvres marins périr sous leurs yeux en les appelant sans pouvoir s'en approcher.

sommeil. Le quart avait été pris à 11 heures du soir, et ceux qui avaient été relevés avaient dû s'endormir profondément.

Ainsi qu'un certain nombre de marins, le commandant revint à la surface de l'eau. La Providence mit à sa portée une bouée de sauvetage et il parvint à la saisir; déjà il se dirigeait vers le *Brennus* et dut se croire sauvé.

Ses actions de grâces montaient sans doute vers le ciel, pour ce secours qui lui était présenté afin de le préserver de la mort, et de le conserver à l'affection des siens; mais il aperçut l'un de ses hommes près de périr, et, sans hésiter, il s'empressa de le rejoindre et de lui faire le don de cette bouée qui était celui de sa propre vie.

Le fusilier Picaud qui se maintenait sur un coffre dont il avait pu s'emparer, était près de son chef et fut témoin de son admirable abnégation. « Le dernier acte de courage de mon vénéré commandant, écrit-il à la mère du héros, fut de pousser devant lui une bouée de sauvetage, pour la donner à un marin qui se noyait, en lui disant : « Prenez cette bouée, ne criez pas, on va vous sauver. » Oui, noble

mère, continue Picaud, votre enfant voulait sauver un marin avant de mourir.

Voilà comment notre commandant aimait ses marins. J'ai nagé environ trois minutes auprès de lui. Je ne puis dire s'il a surnagé quelques instants après le sacrifice de la bouée, car nous avons été séparés par une forte houle. »

Ainsi, pour la troisième fois depuis l'abordage le commandant sacrifiait sa vie.

En quelques instants il avait franchi trois degrés qui le menaient à la perfection du dévouement.

Refuser la main tendue qui voulait l'arracher à son navire en péril, c'était le devoir et l'honneur.

Céder à d'autres la ceinture qui pouvait le sauver, au moment où son vaisseau s'enfonçait sous ses pieds, c'était la charité suprême.

Donner la bouée que la Providence avait mise à portée de ses efforts, alors que tout avait sombré, c'était l'héroïsme chrétien. L'Évangile seul lui avait enseigné cette sublime ascension.

Sa pensée allait sans doute alors à sa mère,

à sa douleur inconsolable, et il priait pour elle. Mais il avait compris le précepte du Maître divin : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie ! »

Dans cet instant, la douce Etoile de la mer, si souvent invoquée par lui dès son jeune âge, brillait à ses yeux.

Déjà son âme, en se détachant des liens du corps, entendait ces divines paroles : « Courage, serviteur vaillant et fidèle, entre dans la gloire de ton Dieu. » « Et le Dieu bon était là, recueillant pour son Ciel ses élus arrachés à l'exil de la terre [1]. »

Il était un peu plus de minuit. Le drame s'était accompli en quelques minutes. « De ses projecteurs électriques le *Brennus* fouille la surface de la mer, éclairant de tristes épaves flottantes. Pendant plus de deux heures, les recherches continuent ; mais il devient évident que désormais ce que la mer tient, elle ne le rendra plus [2]. »

(1) Mgr Latieule, Évêque de Vannes.

(2) Journal de bord d'un officier.

ÉPILOGUE.

« Henri DE MAUDUIT n'a fait que son devoir, dira-t-on. Il a suivi les traditions du corps auquel il appartenait. » — « Mais il est des cas où le devoir est magnifique, quand il implique le sacrifice de l'existence (1). »

Et cette marine française, où il semble naturel de s'immoler, ne s'affirme-t-elle pas digne de tout respect? Il en était bien le fils cet officier qui rajeunit sa vieille gloire d'un rayon nouveau (2).

Dans toutes nos provinces de France, combien de vaillants, fidèles à nos traditions chevaleresques, se dévouent au pays, et sont

(1) *L'Autorité,* 17 août 1900.

(2) Un écrivain, dont la France admire le caractère et les Œuvres, nous présentait naguère l'enseigne Paul Henry, mort en Chine, à la défense du Pé-Tang. C'est le 30 juillet 1900 que le jeune officier accomplit son sacrifice. Douze jours après, le lieutenant de vaisseau Henri DE MAUDUIT du Plessix, expirait en héros.

Presque en même temps, sur deux points extrêmes du globe, grâce à la magnanimité de ses fils, la marine française se couvrait de gloire.

prêts, si les circonstances l'exigent, à défendre la France au péril de leur vie !

En Bretagne surtout, depuis l'ouvrier de mer, l'ouvrier des champs, ou l'ouvrier des villes, jusqu'aux représentants des plus nobles lignées, des cœurs virils s'offrent à donner à la France et à Dieu le témoignage du sang. Henri DE MAUDUIT est bien l'enfant de l'héroïque Bretagne.

En ces jours d'abaissement des caractères, des familles de France, s'élevant au-dessus de l'égoïsme, montrent à leurs fils un idéal digne de tout effort : la patrie à servir, la religion à défendre ; elles savent encore qu'honneur et dévouement passent plaisirs et richesse. Henri DE MAUDUIT apprit de bonne heure à s'oublier pour ses frères et pour Dieu. N'est-il pas l'héritier de sa race et des familles d'autrefois ?

En 1870, le vénéré M. Pergeline, prononçant l'éloge funèbre de trois de ses anciens élèves (1) tués au service de la France, disait :

(1) Joseph Houdet, Fernand le Lièvre de la Touche et Hippolyte de la Brosse.

« Je pleure les enfants de ma parole et de mon cœur. Je pleure, mais je ne puis me défendre d'une invincible joie. Ils ont été sans peur et sans reproche; ils ont aimé la France jusqu'à mourir pour elle; et maintenant, ils vivent avec les martyrs et les saints. »

Trente ans après, M. l'Abbé Pergeline n'est plus; un autre fils de sa parole et de son cœur ne se présente-t-il pas digne de ses aînés? N'apporte-t-il pas à la France même douleur et même gloire?

Pendant son dernier séjour en Bretagne « Henri DE MAUDUIT parcourait une de ses propriétés, l'ancienne terre de la Chèze, située dans la commune de Plélan, en Ille-et-Vilaine; s'arrêtant à la lisière d'un bois, au sommet d'un tertre, il regarda longuement l'étang qu'il avait à ses pieds, l'immense horizon qui se déroulait devant lui, ces coteaux valonnés, montant comme par étages jusqu'à la forêt de Paimpont, et il dit à son garde: « Voici un endroit où il serait bon d'élever une croix. » L'amour maternel n'avait pas oublié cette parole. Le 26 juillet 1903, ce

vœu fut réalisé. Ce jour-là, six cents personnes, châtelains et paysans, mûs par la même pensée, sous l'empire de la même émotion, étaient réunis à la Chèze, et entouraient une simple croix de pierre[1]. » M. DE MAUDUIT avait demandé qu'on y inscrivît cette prière. « Mon Jésus, Miséricorde ! » Etait-ce en prévision du malheur ?

Sur le sévère monolithe qui forme piédestal, se lisent ces paroles : « En souvenir du commandant DE MAUDUIT du Plessix, mort héroïquement le 11 août 1900. Priez pour lui. »

Après les prières liturgiques, M. le Curé de Plélan rappelait la mort du commandant, ajoutant que cette croix redirait à tous les âges son héroïsme et sa foi, et que son souvenir maintiendrait dans le pays les sentiments chrétiens dont il avait donné l'exemple.

Il existe, en Bretagne, un autre souvenir religieux d'Henri DE MAUDUIT. La Petite Sœur quêteuse, dont il est parlé plus haut[2], apprit bientôt avec quelle bienveillance le

(1) A. Millon. *Revue de Bretagne. Choses de chez nous.*

(2) Chapitre XX.

commandant l'aurait reçue. Elle se sentit dominée par cette idée que la somme devait servir à élever dans leur établissement une statue de Notre-Dame de Lourdes. Impossible d'écarter cette pensée, dont elle attribuait l'inspiration au héros.

La Vierge de Lourdes, placée sur un rocher, avec une plaque en souvenir de la mort héroïque du commandant DE MAUDUIT, est visitée chaque jour par tous les vieillards, qui lui témoignent une grande dévotion.

Avec quelle douce joie le saint martyr du devoir contemple les chrétiens de Bretagne offrant leurs hommages à la Croix de Plélan et à la Vierge de Kérentrech !

La jeunesse de France, dont l'âme vibre encore au récit des nobles actions, en apprenant la mort du commandant DE MAUDUIT, se prit d'enthousiasme pour lui. Sur l'heure, des jeunes gens de l'Artois le choisissent pour patron de leur conférence d'études. Bientôt, trois cents de ces jeunes gens venus à Paris, se réunissent à Notre-Dame des Victoires, au nom du commandant de la *Framée,* enten-

dent la messe dite par son frère, demandant à Dieu, à Notre-Dame des Victoires, les vertus qui font les vaillants : l'amour du devoir, le dévouement et la foi (1).

De quel sourire céleste notre héros accueille ces honneurs qui ne s'arrêtent pas à lui, mais montent jusqu'à Dieu !

Dieu a ses desseins lorsqu'il forme des grandes âmes, et qu'il les appelle à l'existence. Serait-il téméraire de penser qu'en donnant Gaston de Sonis à nos armées de terre, Henri DE MAUDUIT à nos armées de mer, la Providence a voulu comme honorer un drapeau et un pavillon, dont elle a daigné se servir, peut-être effacer d'atroces calomnies, enfin proposer deux exemples dignes d'elle et du pays.

(1) C'est surtout à M. Arthur Doal, alors président de jeunesse, dans l'arrondissement de Saint-Pol-sur-Ternoise, que revient le mérite de ces manifestations en l'honneur du commandant DE MAUDUIT.

APPENDICE

LES DISPARUS DE LA *FRAMÉE*

OFFICIERS

MM.

Henri DE MAUDUIT du Plessix, commandant.

EPAILLARD, enseigne de vaisseau.
COUPÉ, mécanicien principal de 2e classe.

OFFICIERS-MARINIERS ET MARINS

LE LOHER Julien, 2e maître de timonerie, Port-Louis (Morbihan).

MARQUOIS Victor, 2e maître canonnier, Toulon.

URVOAS Pierre, quartier-maître de manœuvre, Lorient.

LE PETITCORPS Jean, quartier-maître infirmier, Le Moustoir-Remungol (Morbihan).

KERLEAU Jean-Marie, quartier-maître de timonerie, Lann Kergreis Caudan (Morbihan).

LE GAL Louis, matelot de 1re classe, canonnier, Cléguer Bas Pont-Scorff (Morbihan).

MABRY Aimé-Louis, matelot de 1re classe, fusilier.

NICOLLO Emile-Marie, matelot de 1re classe, fusilier, Belle-Vue en Plœmeur (Morbihan).

HERVIAU Louis, matelot de 1re classe, fusilier, Kersabiec (Kériado).

LE MAB Henri-Joseph, matelot de 1re classe, chauffeur auxiliaire, Auray.

Le Bihan Louis-Marie, matelot de 1re classe, fusilier, Saint-Caradec Hennebont (Morbihan).

Dréan Jean-Baptiste, matelot de 1re classe, gabier, Erdeven (Morbihan).

Presse Louis-Joseph, matelot de 1re classe, torpilleur, Lorient.

Flattres Charles-Louis, matelot de 2e classe, fusilier, Moëlan (Finistère).

David René-Pierre, matelot de 2e classe, boulanger coq., Loqueltas (Morbihan).

Offrète Pierre-Marie, matelot de 2e classe, s. s., Kervagam en Plœmeur (Morbihan).

Bourvellec François, matelot de 2e classe, timonier, Saint-Pierre Quiberon.

Matel Augustin-Joseph, matelot de 3e classe, charpentier, Le Palais (Morbihan).

Gaillard Emile-Gabriel, matelot de 3e classe, maître d'hôtel, Lorient.

Le Nabat Joseph-Marie, matelot de 3e classe, chauffeur auxiliaire, Etel (Morbihan).

Leju Jean-Marie, matelot de 3e classe, cuisinier, Auray.

Guérif Pierre-Marie, matelot de 3e classe, pont, Saint-Nicolas en Redon.

Le Goff Louis-Marie, matelot de 3e classe, chauffeur auxiliaire, Quimperlé.

Lestourn Pierre-Victor, 1er maître de 2e classe, mécanicien, Cherbourg.

Le Pennec Eugène-Joseph, 2e maître de 2e classe, mécanicien, Sainte-Anne d'Auray.

Dagorne Gustave-Eugène, 2e maître de 2e classe, mécanicien-torpilleur, Lorient.

Le Blond Louis, 2e maître de 2e classe, mécanicien, Entrains (Nièvre).

Le Bihan Michel, quartier-maître de 1re classe, chauffeur, Sac de Quéven (Morbihan).

Toullion Félix-Marie, quartier-maître de 1re classe, chauffeur, Bourg de Quéven (Morbihan).

Le Nadan François, quartier-maître de 2e classe, Loculoné (Finistère).

Sabourin Félix-Jules, quartier-maître, mécanicien, Lorient-Kérentrech.

Le Feuvre Joseph-Marie, quartier-maître de 2e classe, mécanicien, Vitré (Ille-et-Vilaine).

Audren Mathurin, quartier-maître de 2e classe, chauffeur, Clohars-Carnoël (Finistère).

Potier Yves-Marie, quartier-maître de 2e classe, mécanicien, Lorient-Kérentrech.

Levey Charles-Emile, quartier-maître de 2e classe, mécanicien, Lorient.

Le Béchennec Louis-Marie, quartier-maître de 2e classe, mécanicien-torpilleur, Guidel (Morbihan).

Vitel Jules-Théodule, ouvrier de 2e classe, mécanicien, Damgam (Vannes).

Legrand Henri-Désiré, ouvrier de 2e classe, mécanicien, Lorient.

Le Couric François, matelot de 2e classe, chauffeur, Quéven (Morbihan).

Le Mercier Pierre-Marie, matelot de 2e classe, chauffeur, Sarzeau (Morbihan).

Viaud Aristide, ouvrier de 2e classe, mécanicien, Angers.

Moreau Pierre-Célestin, ouvrier de 3e classe, mécanicien.

Gougeon Emile-Adrien, ouvrier de 3e classe, mécanicien, Orléans.

Baudry François, ouvrier de 3e classe, mécanicien, Indret (Loire-Inférieure).

Les sympathies et les prières ne manquèrent pas aux victimes.

Le 20 août 1900, un service était célébré en leur mémoire, à bord du *Brennus*, au nom de l'escadre de la Méditerranée. Le pont arrière transformé en chapelle avait été décoré de fleurs et de drapeaux traversés par de larges crêpes de deuil. La devise « Honneur et Patrie » se détachait sur un fond aux couleurs nationales.

Cette cérémonie religieuse exclusivement maritime fut très imposante. La musique du vaisseau Amiral se fit entendre ; les états-majors et délégations de tous les équipages étaient présents. Les quatorze survivants de la catastrophe occupaient la place d'honneur.

La messe fut dite par M. l'abbé Mac, aumônier de l'escadre, qui, dans une émouvante allocution, après l'Évangile, rappela en ces termes, les souvenirs de cette heure d'angoisse en laquelle il était accouru des premiers sur le pont pour accomplir sa mission, et donner aux victimes la bénédiction suprême :

> « *Enge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.* — Courage, serviteur vaillant et fidèle, entre dans la gloire de ton Dieu. »

MESSIEURS, MES CHERS AMIS,

C'est un beau spectacle que vous donnez aujourd'hui en vous réunissant dans cette chapelle en deuil. Ce n'est, en effet, qu'au pied des autels, en présence du Dieu vivant, du

Souverain Maître des vies humaines, que nous pouvons donner aux victimes de la catastrophe, que nous pleurons, un témoignage assez pur, assez efficace et assez éclatant de notre fraternelle et douloureuse pitié.

Drame terrifiant que celui qui, il y a huit jours, a brisé nos cœurs et fait couler nos larmes, et, pour le décrire, il faudrait les accents d'un Jérémie pleurant dans l'amertume de son âme sur les ruines de Jérusalem ! Devant ce drame que le mystère enveloppe, la raison déconcertée en demande le *comment*, et le cœur troublé en recherche le *pourquoi*. Pour moi, je ne veux que me recueillir, prier et méditer sur cette éternité dans laquelle nous pouvons être si soudainement précipités.

I

Nous sommes entre les mains de Dieu. Lui seul est le Souverain Maître de toutes choses. *Tu solus Dominus*. Voilà la vérité que nous rappellent les grandes catastrophes et les grands deuils. Nous l'oublions trop facilement. Nous nous abandonnons aux illusions de la vie, nous nous endormons dans une orgueilleuse confiance, nous escomptons l'avenir, comme si l'avenir nous appartenait. Hélas ! les terribles perfidies de la mort se chargent trop souvent de nous réveiller brusquement de notre folle sécurité. La résistance inattendue d'un petit rouage mécanique, la distraction d'un homme, c'est assez pour nous jeter dans l'éternité. Soyons donc attentifs à la voix qui monte des humides profondeurs où s'est engloutie la *Framée*, comme de l'abîme où a sombré la *Bourgogne*, comme des flammes du Bazar de la Charité, et des ruines fumantes de Lagoubran : Soyons prêts ! « *Estote parati, quia quâ hora non putatis, Filius hominis veniet*. Soyez

prêts ! Parce que c'est à l'heure où vous y penserez le moins que le Souverain jugè viendra ! »

II

Cependant, si ces catastrophes ont des horreurs qui terrifient l'esprit, elles présentent aussi des beautés morales fulgurantes qui élèvent les âmes et exaltent les cœurs. Qu'il est beau, qu'il est grand, le jeune commandant de la *Framée*, qui garde son sang-froid au milieu de ses marins qu'il voulait sauver tous jusqu'au dernier, et qui, superbement appuyé sur l'Honneur et la Foi, reste inébranlable à son poste, sachant bien qu'il va y mourir ! Saluons-le avec une douloureuse admiration, ainsi que ses généreux officiers et son vaillant équipage : nobles héros, chers martyrs, glorieusement ensevelis dans le linceul du dévouement !

Honneur et reconnaissance aux organisateurs du sauvetage, qui, tous, depuis le plus haut sommet du commandement jusqu'au plus humble col bleu, avant, pendant et après la catastrophe, ont fait tout ce que peuvent suggérer et produire la compétence la plus impeccable et les manœuvres techniques les mieux appropriées, avec le sang-froid le plus absolu et le dévouement le plus pur !

Ah ! la marine peut être fière de ses serviteurs !

La France peut être fière de ses enfants !

Qu'ils viennent ici ceux qui sont atteints de la maladie contemporaine du scepticisme et de l'égoïsme, les négateurs ou les contempteurs de la grandeur militaire, qu'ils viennent contempler le drame de la *Framée ;* et, des héros que célèbre ma faible voix, ils apprendront la vertu par excellence, la vertu souverainement féconde et rédemptrice qui sauve l'humanité et ressuscite les nations : la vertu du sacrifice, le don de

soi, le sacrifice ou l'art de s'oublier, le sacrifice ou la science de mourir !

III

Et maintenant, allons porter nos hommages attendris aux malheureuses familles qui, là-bas en Bretagne, se lamentent et pleurent les soutiens de leur existence et les objets de leur affection perdus ! Inclinons-nous profondément devant la pieuse mère de l'infortuné commandant de la *Framée,* qui était sa joie et son orgueil ! Mes yeux mortels ne la connaissent point, mais les yeux de mon âme la voient clairement, dans tout l'accablement de la douleur et de l'angoisse, mais ferme cependant, soutenue par sa foi profonde ainsi que par les consolations et la tendresse d'un autre fils et de sa fille, voués, tous les deux, à la vie contemplative et au service de Dieu. Je la vois en larmes, le cœur ensanglanté, mais debout pourtant, à l'exemple de la Vierge-Mère au pied du Calvaire : *Stabat Mater dolorosa !* abaissant souvent sans doute, d'une manière instinctive, ses tremblants regards sur le gouffre où la *Framée* a été engloutie, mais les en détournant aussitôt pour les élever, dans un élan vainqueur de résignation et et d'amour, vers la cité du prochain et éternel rendez-vous. Ah ! belle âme chrétienne, soyez bénie ! Ni Sparte, ni Rome n'ont donné de tels spectacles. Il n'a pas moins fallu que Jésus-Christ, avec sa grâce, sa puissance et son amour, pour former ce chef-d'œuvre de douceur et de force : la mère chrétienne et française.

Saluons ces pères de famille aux cheveux blancs, ces épouses désolées, ces mères qui pleurent et qui, comme Rachel, ne veulent pas être consolées parce que leurs enfants ne sont plus. Ah ! laissez-moi courir au milieu de cette foule

éperdue, et, au nom de mon Divin Maître, leur crier à tous : Espérance ! Pleurez, laissez couler vos larmes, mais non point comme ceux qui ne veulent rien regarder, rien voir au-delà de la vie ! Vos enfants bien-aimés ont été frappés au moment où ils faisaient le bien ; ils ont été frappés dans l'acte même de l'accomplissement laborieux de leur patriotique devoir. Brusquement et cruellement fauchée, leur jeunesse est aussi méritante que l'existence la plus prolongée. Il est donc juste qu'ils soient récompensés, et leur récompense sera en proportion de la souffrance qui les a torturés. Ah ! si, au moment où ma main bénissante et mes lèvres tremblantes envoyaient sur la scène de la catastrophe les absolutions suprêmes et le divin pardon, si, à ce moment-là, vous aviez pu entendre la voix de Dieu, vous auriez tressailli à ces ineffables paroles murmurées à l'oreille de chaque mourant : « Courage serviteur vaillant et fidèle, entre dans la gloire de ton Dieu ! *Enge serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui !* »

O familles désolées, ne regardez donc plus des corps évanouis, mais des âmes vivantes, ne cherchez pas vos enfants là où ils paraissent être, mais là où ils sont ; ne les cherchez plus dans les gouffres de l'océan, mais dans les splendeurs de l'Éternité ! que votre foi et votre espérance les contemplent là où ils vivront à jamais et où nous irons les rejoindre un jour, auprès de Dieu, dans l'immortel bonheur et l'immortelle gloire de son Ciel !

Une cérémonie non moins douloureuse s'accomplissait le même jour à Lorient. Le plus grand nombre des disparus étaient du Morbihan, et avaient vécu sur ces côtes bretonnes d'où, moins d'un mois

auparavant, ils s'étaient embarqués avec leur Commandant, quittant émus des familles dont ils étaient aimés.

Aux larmes de leur trépas se joignirent les prières et un service funèbre dans l'église de Saint-Louis.

La ville entière avait pris le deuil, les magasins étaient presque tous fermés et la plupart des maisons avaient arboré des drapeaux cravatés de crêpes

La marine tint à honneur d'orner la vieille église paroissiale.

L'affluence était considérable. Au premier rang se trouvait le Ministre de la Marine entouré des autorités maritimes et civiles ; près de cinq cents membres des familles des officiers et marins de la *Framée* étaient présents, les parents des victimes occupant les places d'honneur.

La messe fut dite par M. le Chanoine Duparc, curé de Lorient qui, la veille, avait profondément remué l'auditoire d'hommes auquel s'adressait sa parole éloquente, en tirant de ces morts héroïques des enseignements graves et pratiques : « Les morts des champs de bataille, s'était écrié l'orateur, sont-elles plus courageuses et plus belles ? Le devoir a présidé à ce sacrifice. Mourir dans l'accomplissement du devoir, c'est mourir pour le bien, et la beauté d'un dernier dévouement prépare une immortalité que l'autre vie verra s'épanouir. S'il faut donc ici des larmes, qu'elles soient du moins mêlées d'admiration et d'espérance. »

L'absoute fut donnée par sa Grandeur Mgr Latieule, évêque de Vannes, dont la plume transmettait les accents qu'Elle avait le regret de ne pouvoir laisser tomber de ses lèvres en cette circonstance.

Tous les visages témoignaient de l'émotion intense qui étreignait les cœurs.

Après la cérémonie, pendant plus d'une heure, la foule continua à passer dans l'église, jetant l'eau bénite sur les draps mortuaires et disant une prière pour les défunts, les victimes du devoir.

Un service religieux, d'un caractère tout intime et spécialement à la mémoire de M. DE MAUDUIT, fut chanté à Plélan (Ille-et-Vilaine) où il jouissait de l'estime et de l'affection de tous, et laissait de profonds regrets.

L'église avec ses décorations et ses nombreuses lumières offrait un aspect saisissant. Le prêtre recommanda aux prières « celui qui, en face de la mort, montra tant de dévouement et d'héroïsme, qui aima ses semblables jusqu'à se livrer pour les sauver, faisant du dernier acte de sa vie un acte de foi qui console l'église et honore tous les chrétiens. »

Le 29 août, à la cérémonie funèbre accomplie dans l'église Saint-Louis de Rochefort, en mémoire des disparus de la *Framée,* Mgr l'Évêque de la Rochelle (1),

(1) Mgr Bonnefoy, transféré depuis à l'Archevêché d'Aix.

au cours d'une allocution élevée, s'arrêtait au souvenir du Commandant, et s'exprimait ainsi : « Dieu savait la destinée de ces infortunés marins, et sa main, toujours paternelle, avait placé à leur tête un chrétien convaincu et courageux, dont la vie était un exemple, et qui égrénait son chapelet comme il maniait son épée. Je le sais, il exerçait autour de lui comme un sacerdoce, et plus d'un camarade lui doit son retour à Dieu. Il s'est livré aux flots en faisant le signe de la Croix ! Dieu est toujours miséricordieux. Le sacrifice du Commandant aura obtenu miséricorde à ceux qui mouraient avec lui. »

Nous renonçons à énumérer tant d'autres manifestations que le patriotisme et la foi chrétienne inspirèrent.

Le 29 novembre 1903, s'inaugurait à Lorient, dans le cimetière du Carnel, au milieu d'une multitude immense, le monument élevé par le Comité de la *Framée* et du *Souvenir National*, en mémoire des victimes de la *Framée* et des autres soldats et marins de Lorient morts au loin, dans l'accomplissement du devoir. M. Frot, Président, M. le Vice-Amiral Gigon, Préfet maritime et M. le Sous-Préfet de Lorient, évoquèrent les plus touchants souvenirs.

M. l'Abbé Duparc, entouré du Clergé, rappelait, pour la seconde fois, la mort héroïque des victimes, bénissait le monument et donnait l'absoute.



Joubeau

... vée, s'arrêtait au ...
... mait ainsi : « Dieu ...
... marins, et ...
... à leur tête un ...
... la vie était un ...
... comme ... marins ...
... tour de lui com...
... doit son ...
... en faisant le s...
... jours miséricordieux ...
... aura obtenu miséricorde ...
... »
... tant d'autres marins ...
... et la foi chrétienne inspi...

... à Lorient, dans ...
... multitude ...
... par ... Comte de ...
... mémoire de ...
... soldats et marins ...
... dans ... l'accomplissement du ...
... M. ... Vice-Amiral ...
... M. ... Sous-Préfet ...
... souvenirs.
... entouré ... rappelant ...
... la mort héroïque des victimes ...
... monument et donnait ...



PICAUD

LE BAIL BARDINET LE CAIGNONEC LE BLOA CORNILLE JOUBEAU

LE GOLVAN GICQUEL TORSE

LES SURVIVANTS.

MM.

GIQUEL Charles, 2e maître-fourrier, de Lorient.

TORSE Eugène, quartier-maître torpilleur, de Port-Louis (Morbihan).

LE BAIL Julien, quartier-maître de mousqueterie, de Carnac (Morbihan).

JOUBEAU Léon, quartier-maître distributeur, de Coëtmieux.

LE GOLVAN Joseph, quartier-maître armurier, de Lorient.

LE DIABAT Henri, gabier breveté, inscrit à Vannes.

LE BLOA Jean, torpilleur breveté, de Moëlan (Finistère).

BOTTINI Jean, fusilier breveté, inscrit à Antibes.

PICAUD Colomban, fusilier breveté, de Beignon (Morbihan).

SALAMITE Marius, timonier breveté, inscrit à Antibes.

GOULIAS Félix, clairon breveté, immatriculé à Lorient.

LE CAIGNONEC Joseph, chauffeur, de Palais (Belle-Ile), *décédé*.

BARDINET François, ouvrier mécanicien, de Gourin (Morbihan).

CORNILLE Emile, ouvrier mécanicien, de Saint-Malo.

« Tous ceux qui se sont sauvés ont montré le plus grand courage, la plus grande énergie, le plus grand sang-froid. »

Rapport de la Commission d'enquête.

Les marins qui purent échapper au naufrage témoignent de vifs regrets de la mort de leur chef vénéré. « J'ai perdu mon bonheur en perdant mon Commandant » répétait l'un. « J'aurais donné volontiers ma vie pour la sienne », écrivait un autre. Et tous voulurent, aussitôt après la catastrophe, faire transmettre à la mère de leur chef disparu l'expression de leur « poignante douleur », et de leurs « profonds regrets ».

Quelques semaines après, afin de donner de ces sentiments un témoignage plus durable, les dix marins présents à Lorient, eurent la touchante pensée de se faire photographier réunis, et d'offrir à la mère du Commandant cet hommage accompagné de leurs signatures, « en mémoire de leur attachement à leur bon et regretté Commandant ».

Lettres de Picaud de la *Framée*.

Kérentrech, le 27 août 1900.

MADAME,

Permettez à un survivant de la *Framée* au souvenir de mon regretté Commandant et bienfaiteur de vous présenter les respects d'un dévoué serviteur.

Je suis allé au Plessix, mais, hélas ! vous n'y étiez pas. Cependant j'aurais été heureux de prononcer devant vous les dernières paroles de mon Commandant.

Le dernier acte de courage de mon vénéré Commandant fut de pousser devant lui une bouée de sauvetage pour la donner

à un marin qui se noyait, en lui disant : « Prenez cette bouée, ne criez pas, on va vous sauver. »

Oui, noble mère, votre enfant voulait sauver un marin avant de mourir. Voilà comme notre Commandant aimait ses marins. Moi j'ai perdu mon bonheur en perdant mon Commandant. Mais Dieu par sa bonté infinie m'a préservé de laisser après moi une femme malade depuis 8 mois et 2 enfants.

Adieu et croyez aux sentiments respectueux d'un serviteur qui aurait été heureux de servir sa patrie jusqu'à sa dernière heure sous les ordres du commandant DE MAUDUIT du Plessix.

PICAUD Colomban,
Fusilier breveté,
place de la Liberté, Kérentrech Lorient.

(Survivant de la Framée).

Kérentrech, le 24 Septembre 1900.

MADAME,

Excusez-moi si j'ai tardé à vous écrire. J'ai consulté mes amis avant leur départ de Lorient. Pas un n'a pu voir mon regretté Commandant à la mer ; il est vrai qu'il se trouvait du côté opposé au nôtre, seulement je puis vous répondre qu'il nageait très bien et je puis vous l'affirmer sur l'honneur qu'il était aussi bon chrétien que bon marin. J'ai nagé environ trois minutes auprès de lui. C'est là que je l'ai vu faire le sacrifice de la bouée. Oui, noble mère, votre enfant auprès de Dieu est heureux où nous le rejoindrons lorsque Dieu nous rappellera. Je prie Dieu pour mon noble Commandant si bon et si généreux ; car grâce à lui j'ai eu des permissions pour soigner ma femme pendant mon séjour à Lorient. Je ne puis vous dire si notre Commandant a surnagé quelques

instants après le sacrifice de la bouée, car nous avons été séparés par une forte houle, et Dieu seul m'a sauvé. Je vous remets dans cette lettre un morceau d'un journal qui prouve que notre Commàndant est mort en gentilhomme et en bon chrétien.

Agréez, Madame, l'assurance de mon profond dévouement.

Votre très dévoué serviteur,

PICAUD Colomban.

Je prie Dieu pour mon Commandant que je regretterai éternellement ; car je ne trouverai jamais un homme digne de le remplacer.

PICAUD.

Kérentrech, le 27 janvier 1901.

MADAME,

Je m'empresse de vous rendre réponse à votre lettre.

Oh! noble mère, combien vous me rendez heureux de m'avoir envoyé la photographie de mon Commandant! Aussi je l'ai fait encadrer aussitôt. C'est un précieux souvenir que je garderai éternellement. Ah! noble mère, comme c'est bien lui avec ce doux sourire lorsqu'il parlait à ses marins. Je comprends, grande est votre douleur d'avoir perdu votre fils qui vous égalait en bonté et votre cœur, car il aimait les petits comme les grands. Aussi je ne me consolerai jamais d'avoir perdu mon Commandant.

J'ai donné une photographie à Gicquel ; maintenant reste à donner à deux de mes camarades qui sont encore à Lorient ; le reste si vous me permettez je les garderai, car je serai heureux d'en avoir une avec moi à bord, à seule fin que je puisse voir mon noble Commandant le plus souvent possible.

PICAUD.

Lettre de Rio du *Brennus*.

Toulon, le 25 août 1900.

Madame DE MAUDUIT du Plessix,

J'ai reçu votre lettre hier qui m'a fait du chagrin de renouveler cette catastrophe qui s'est passée la nuit du 10 au 11 août, à minuit dix minutes du matin.

C'est là que j'ai vu la *Framée* venir se jeter sur le *Brennus*, et dans un instant j'ai vu le Commandant venir voir les avaries qu'avait le bateau. Il voulait boucher la voie d'eau ; mais c'était impossible ; c'est là qu'il m'a parlé. Je lui ai dit : Commandant, donnez-moi votre main ; il me répondit : « Tout à l'heure ! » en disant à ses hommes « sauvez-vous ! » Il partit sur l'avant du bateau en disant : « Oh ! mon Dieu ! » Je ne l'ai plus revu ensuite, car le bateau était bientôt chaviré, et il s'engloutissait petit à petit. Si votre cher fils aurait voulu il se serait sauvé. Mais il préférait mourir avec son équipage comme vaillant Commandant. C'est de là que les cris commencèrent de tous les côtés, mais je n'ai plus entendu la voix qui me parlait un moment avant. Tout était perdu.

Je vous remercie du bon et généreux souvenir que vous m'avez fait. J'en suis profondément touché et je ne l'oublierai jamais. Mais j'aurais arraché votre fils de la mer ; mais non hélas ! il n'a pas voulu parce que tous les siens n'étaient pas. C'est là que j'ai pleuré, en voyant tant de monde mourir devant mes yeux.

Je vous remercie infiniment, Madame, et je vous prie d'agréer mon plus profond respect.

RIO Marc.

PIÈCES OFFICIELLES.

Rapport de l'Amiral Fournier.

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous confirmer mon télégramme chiffré du 11 août courant, déposé à Cadix par le commandant du *Cassard,* dans lequel je vous rendais compte de la perte de la *Framée,* survenue dans la nuit du 10 au 11 (exactement à minuit 10') et dans des circonstances aussi désastreuses que déconcertantes.

Ce n'est pas, en effet, pendant un exercice ni dans une manœuvre prescrite, ni dans des conditions de temps défavorables, que ce drame nocturne s'est accompli ; c'est par une nuit claire et calme, de pleine lune, alors que l'escadre naviguait en ligne de file avec tous ses feux de navigation, presque avec la clarté du jour, et que la *Framée* n'avait qu'à se maintenir parallèlement au *Brennus,* à la même vitesse, au poste habituel de la *Hallebarde*, pour interpréter le signal à bras lumineux que l'on commençait à lui faire.

Que s'est-il passé sur ce bâtiment pour que subitement, en quelques minutes, il se soit brusquement jeté à grande vitesse sur l'avant du *Brennus,* malgré tout ce que l'officier de quart de ce cuirassé fit aussitôt, avec beaucoup de décision, pour atténuer les conséquences désastreuses de cette manœuvre incompréhensible, en renversant les machines en arrière à toute vitesse et en lançant le bâtiment vers son côté libre ?

Les seules causes auxquelles on puisse attribuer l'abattée si soudaine de la *Framée* vers le *Brennus* sont : une inégalité

excessive entre les allures des machines ou une erreur de barre.

La première hypothèse ne semble pas admissible : le mécanicien principal était sur le pont, surveillant certainement l'exécution des ordres reçus ; de plus, les allures des machines n'avaient varié que de 105 à 180 tours : dans ces limites, on ne peut guère attribuer aux machines une abattée aussi considérable et aussi brusque que celle qui a causé la perte du bâtiment.

La seconde hypothèse est beaucoup plus probable. Le timonier breveté Salamit, qui était de service auprès du commandant, et qui est, de ce fait, le plus autorisé des témoins survivants, est très affirmatif dans sa déposition. Il a parfaitement entendu le commandement « 20° à gauche » fait par le commandant et n'en a pas entendu d'autre. Aussi, en voyant la rapidité avec laquelle la *Framée* se jeta sur le *Brennus*, est-il demeuré convaincu que la barre avait été mise 20° à droite.

Tout s'expliquerait ainsi !

D'après les renseignements recueillis jusqu'à présent, tous les ordres donnés par l'infortuné commandant de la *Framée* auraient eu pour effet d'éloigner son bâtiment du *Brennus* s'ils avaient été régulièrement exécutés. Sa responsabilité semble donc, ainsi, complètement dégagée.

Les signaux pour faire stopper l'escadre et envoyer des secours furent rapidement interprétés et exécutés avec le plus grand ordre, ce qui évita de nouveaux risques de collision, toujours à craindre quand on arrête brusquement, pendant la nuit, la marche d'une escadre pour un sauvetage précipité.

Mais, bien que la mer fût calme, malgré la clarté de la nuit et celle des projecteurs, dont les faisceaux furent dirigés sur le lieu de sauvetage, les embarcations ne purent recueillir

que quatorze hommes, tous bons nageurs et qui purent s'échapper du navire en s'écartant des remous et des tourbillons, et se maintenir sur des épaves. Un seul de ces hommes réussit à sauter sur la plage avant du *Brennus* au moment du choc. Le quartier-maître de manœuvre Rio, du *Brennus*, voulant sauver le commandant DE MAUDUIT du Plessix, put, en s'accrochant au bossoir extérieur, lui tendre sa ceinture de cuir pour l'aider à sauter à bord ; mais ce dernier refusa en lui disant : « Tout à l'heure », se retourna vers ses hommes et disparut presque aussitôt avec son bâtiment. Aucun officier ne fut sauvé, bien qu'ils fussent tous présents sur le pont au moment de l'accident.

J'ai prescrit de réunir immédiatement un Conseil d'enquête, composé conformément au règlement ; il sera présidé par M. le contre-amiral Roustan et comprendra, en outre, les deux plus anciens capitaines de vaisseau de l'escadre. Je vous transmettrai immédiatement les conclusions que formulera ce Conseil.

L'opinion qui se fait jour dans le présent rapport m'est entièrement personnelle et ne vous est présentée qu'à ce titre.

Quoi qu'il en soit des conjectures relatives à l'explication des causes de la collision, le fait qui se dégage d'une façon indiscutable est le suivant : le *Brennus* étant régulièrement en route, à la tête de l'escadre, a été abordé subitement par la *Framée,* dont le poste était par le travers de la passerelle AR, pendant l'exécution des signaux lumineux qu'on était en train de lui faire : quittant brusquement ce poste et interrompant ainsi les signaux qui lui étaient adressés, le contre-torpilleur se jeta, en avant et sur la droite, vers le *Brennus*, sans aucune raison justifiable, et certainement par suite d'une cause accidentelle et anormale qui restera très probablement inexpliquée.

En définitive, la *Framée* est venue se perdre sur l'avant du *Brennus* dans une catastrophe d'autant plus déconcertante que jamais fait analogue ne s'était produit depuis que les torpilleurs manœuvrent au milieu des escadres.

FOURNIER.

P. S. — Dans un rapport ultérieur, je vous signalerai certains actes de dévouement sur lesquels j'appellerai votre bienveillance, ainsi que sur la situation particulièrement intéressante des survivants.

Lettre adressée par le Contre-Amiral ROUSTAN, *Président de la Commission d'enquête, au* Vice-Amiral FOURNIER.

AMIRAL,

J'ai l'honneur de vous adresser le rapport de la commission d'enquête qui s'est réunie, sous ma présidence, conformément à votre ordre, en date du 14 août 1900, pour examiner les conditions dans lesquelles s'est produite la collision survenue entre la *Framée* et le *Brennus*, dans la nuit du 10 au 11 août courant, et établir, s'il y a lieu, les responsabilités engagées.

Ainsi que l'indique ce rapport, la Commission a été unanime à reconnaître que le *Brennus*, dont la responsabilité ne saurait être mise aucunement en cause, a fait tout ce qu'il était humainement possible d'essayer pour prévenir l'abordage et en atténuer la gravité.

Elle croit devoir signaler le sang-froid et la pleine possession de lui-même dont l'officier de quart du *Brennus*, M. le lieutenant de vaisseau Dumesnil, a fait preuve, et elle se plaît à constater le calme qui n'a cessé de régner tant à bord

du contre-torpilleur qu'à bord du cuirassé. S'il était permis d'éprouver un sentiment de consolation en présence d'un pareil sinistre, on le trouverait dans les actes de complet dévouement et d'héroïque abnégation du Commandant et des Officiers de la *Framée* qui, sans songer un instant à leur propre préservation, ne se sont occupés, jusqu'au dernier moment, que des dispositions à prendre pour assurer le sauvetage des hommes de leur équipage.

Ce sont là les plus nobles traditions de notre marine et leur stricte application, en de si dramatiques circonstances, peut être revendiquée par elle comme un nouveau titre d'honneur.

ROUSTAN.

Le Vice-Amiral FOURNIER, *commandant en chef de l'escadre de la Méditerranée, au* MINISTRE DE LA MARINE.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur de vous transmettre le dossier de la commission d'enquête relative à la perte de la *Framée* et la belle lettre de M. le contre-amiral Roustan qui l'accompagne, en m'associant aux vues et conclusions de cette Commission et et de son Président.

En fin de compte, il n'y a pas d'autre hypothèse à faire sur la cause effective qui a déterminé finalement ce sinistre maritime que celle d'un commandement à la barre, mal interprété et exécuté à contre-volonté du Commandant, par suite de circonstances impossibles à dégager.

FOURNIER.

Texte du rapport de la commission d'enquête, réunie à Toulon à bord du *Charles Martel*, à la suite de la catastrophe de la *Framée* :

Conformément aux ordres de M. le vice-amiral commandant en chef, la commission d'enquête nommée, par ordre du 14 août 1900, pour déterminer les raisons de l'abordage qui a occasionné la perte de la *Framée* et établir les responsabilités encourues, est composé de :

MM. le contre-amiral Roustan, président ; le capitaine de vaisseau de Kertanguy, membre ; le capitaine de vaisseau Leygues, membre.

Aprés avoir pris connaissance des rapports de :

MM. de Lapeyrouse, lieutenant de vaisseau, officier de la majorité quittant le quart ; Martin, lieutenant de vaisseau, officier de la majorité prenant le quart ; Dumesnil, lieutenant de vaisseau du bord, officier de quart ; De Lapeyrère, capitaine de vaisseau commandant du *Brennus ;* joints aux dossiers, et après examen des journaux de bord et de la machine, ainsi que des registres des signaux de la majorité et du *Brennus,* la commission d'enquête a entendu successivement toutes les personnes du *Brennus* en mesure de lui donner des renseignements utiles, ainsi que le personnel de timonerie de veille du *Charlemagne* et tous les survivants de la *Framée.* La liste de ces témoins est jointe au présent rapport.

Il résulte pour la commission des témoignages entendus, qui concordent suffisamment entre eux, aussi bien que des rapports dont elle a pris connaissance :

1° Que le *Brennus* doit être exonéré de toute responsabilité dans la catastrophe. Son personnel a fait tout ce qu'on pouvait attendre de lui pour prévenir l'abordage, pour en atté-

nuer les conséquences dès qu'il a paru inévitable, pour sauver ensuite le plus grand nombre de naufragés.

2° Qu'à partir du moment où elle est arrivée par le travers de la passerelle AR du *Brennus,* la *Framée,* conservant une vitesse une peu supérieure à celle du *Brennus* et suivant une route très légèrement convergente à la sienne, a continué à gagner lentement sur celui-ci en se rapprochant peu à peu de lui, sans que le personnel du quart ait paru se rendre compte de ce rapprochement, qui lui était d'ailleurs peut-être rendu moins apparent par le fait que la lune étant par tribord laissait dans l'ombre le flanc bâbord du *Brennus.*

Toutefois ce rapprochement dans un angle très aigu n'aurait pas amené l'abordage dans les circonstances désastreuses où il s'est produit, sans la brusque abattée sur tribord faite au dernier moment par la *Framée, et qu'il est d'autant plus difficile d'expliquer ou de comprendre que le commandant avait certainement donné, un instant auparavant, l'ordre de mettre 20 degrés de barre pour venir sur la gauche.*

Aucun des officiers, pas plus que l'homme de barre, n'ayant été sauvés, il n'a pas été possible à la commission d'obtenir une certitude absolue sur la succession des commandements et les conditions dans lesquelles ils ont été exécutés, ni sur la cause ayant motivé une abattée à contre du bâtiment.

L'explication la plus plausible de cette abattée serait une erreur commise dans la transmission ou l'exécution de l'ordre du commandant à la barre.

Jusqu'au dernier moment, la sécurité la plus absolue a régné à bord de ce malheureux bâtiment, et quand la catastrophe s'est produite, avec une soudaineté foudroyante, c'est avec le sang-froid le plus complet, le dévouement le plus méritoire que tous à bord ont tenté les derniers efforts pour sauver ce qui pouvait être encore sauvé.

Le commandant a refusé la main que lui tendait le quartier-maître de manœuvre Rio, du *Brennus*.

« Tout à l'heure », lui a-t-il répondu, et il disparaissait quelques secondes après son bâtiment.

Le mécanicien principal Coupé aidait un de ses ouvriers mécaniciens à se sauver et lui-même succombait.

Parmi les hommes, le quartier-maître torpilleur Torse, l'ouvrier mécanicien Cornil, ont fait preuve d'un esprit de discipline et de dévouement digne des plus grands éloges ; tous ceux qui, avec eux, se sont sauvés ont montré le plus grand courage, la plus grande énergie, le plus grand sang-froid.

En résumé, la commission est unanime à déclarer que l'abordage, dont la faute ne saurait être imputée à personne, a été la triste conséquence d'un concours de circonstances que l'enquête, en l'absence des témoins les plus qualifiés, n'est pas à même de déterminer.

Les constatations faites à l'occasion de ce triste événement fournissent à la commission d'enquête l'occasion de manifester le regret souvent exprimé qu'il n'ait été pris sur les bâtiments du modèle de la *Framée* aucune disposition permettant au commandant ou à l'officier de quart de contrôler l'exécution de leurs ordres par l'homme de la barre, qui se trouve placé hors de leur vue.

Contre-amiral ROUSTAN, Président.
DE KERTANGUY, LEYGUES.

HOMMAGES

AU COMMANDANT DE LA *FRAMÉE*

TRIBUNE FRANÇAISE

Dans un admirable discours, prononcé au Sénat, pour essayer de conserver à nos marins les précieux avantages des pratiques religieuses, l'amiral de Cuverville rappelait en ces termes la mémoire du commandant DE MAUDUIT :

« Vous avez oublié, Monsieur le Ministre, que la religion et le patriotisme sont tout un dans l'âme de nos marins, et que leur foi religieuse les rend capables de tous les héroïsmes (*Très bien, très bien, à droite*). Rappelez-vous la catastrophe de la *Framée*, qui a laissé parmi nous de si poignants souvenirs ! Vous souvenez-vous de la façon dont est mort le lieutenant de vaisseau DE MAUDUIT du Plessix qui la commandait ?

Deux fois ce vaillant officier fut mis à même de se sauver, et deux fois il refusa les secours qui lui étaient offerts, pour en faire profiter ses marins (*Très bien, très bien. Applaudissements*). Lorsque l'épave disparut dans le gouffre, DE MAUDUIT fut entraîné avec elle ; mais il était nageur intrépide et put remonter à la surface de l'eau ; il aperçut alors une bouée de

sauvetage ; il allait s'en servir lorsque, à petite distance, il vit un de ses marins sur le point de se noyer. Il nagea de son côté, lui porta la bouée, et lui dit : « Courage, on va te sauver ! » Et puis, bientôt, trahi par ses forces, il disparaissait lui-même dans l'abîme (*Applaudissements*).

Rappelez-vous encore Paul Henry et sa conduite héroïque dans la défense du Pai-Tang, à Pékin.

Messieurs, les noms DE MAUDUIT du Plessix et de Paul Henry figurent au Livre d'or de la marine française, mais à quelle source ces deux héros allaient-ils puiser leurs inspirations et leur esprit de sacrifice? Ils allaient les puiser à cette source qu'on s'efforce de tarir en la déconsidérant. »

REVUES ET JOURNAUX

La mort héroïque du Commandant de la *Framée* inspira à tous les journaux des paroles éloquentes : « La presse du monde entier, selon l'expression du *Gaulois*, rendit un hommage ému à sa mémoire. »

Elle entoura le héros de titres d'honneur, multiplia les épithètes à sa louange, le compara aux grands hommes de l'antiquité et des temps modernes et commenta pieusement ses dernières paroles.

Les revues illustrées se sont emparées de ses traits ; elles l'ont représenté dans sa courageuse attitude, au moment de la catastrophe.

Quelques journaux ont demandé qu'un monument fût élevé à sa mémoire, qu'un torpilleur reçût son nom.

Tous se dirent sous le coup d'une poignante émotion, partagée par les populations dont ils se faisaient les interprètes, et l'écho de leurs sympathiques paroles retentit au loin.

Les journaux de la capitale notent, avec éloges, qu'une fête offerte aux princes Cambodgiens fut décommandée en ces jours de deuil.

L'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, la Grèce, le Japon, la Suède et la Norvège ont envoyé l'expression de leurs vifs et sincères regrets.

Poésie d'un Père Jésuite de Beyrouth, reçue du R. P. Cattin, *Recteur de l'Université Saint-Joseph, par l'entremise de* M. l'Abbé Mac, *aumônier du Brennus.*

RETOUR D'ESCADRE.

Août 1900.

Tous fiers ils s'en venaient de la lointaine escale,
Fins croiseurs, cuirassés à la profonde cale,
Torpilleurs glorieux de leurs premiers essais ;
Un grondement d'orgueil montait des cheminées,
Partout un même élan les avait acclamés :
Qu'ils sont beaux les vaisseaux français ! ! !

C'était le ciel d'Espagne après le ciel de Grèce !
Comme un cheval sentant qu'un pied vainqueur le presse,
La mer frémissait d'aise en portant son fardeau,
Et couvrant l'éperon d'écume éblouissante,
La vague sur la proue étalait caressante
Son immense crinière d'eau.

De son lit de velours la lune ouvrant les voiles,
Souriante, marchait sur un semis d'étoiles
Dont la brume en feston limitait le contour ;
Le ciel semblait alors une plage enchantée
Dont la reine venait, de son peuple escortée,
Saluer la France à son tour.

Tout reposait à bord, comme une aigle lassée
De s'être jusqu'au soir dans les airs balancée,
Le pavillon de France avait fermé ses plis ;
Les matelots dormaient, gardant au front la trace
De ces rêves d'épouse et d'enfants qu'on embrasse
Dont nos retours sont embellis.

. . . .

D'une Trilogie en l'honneur de trois héros Nantais : DORGÈRE, DE VILLEBOIS-MAREUIL, et DE MAUDUIT du Plessix, par M. le baron DE WISMES.

. . . .

L'escadre aux flancs d'acier fendait les vagues molles.
Qu'argentait la lune d'été
Et devait, au matin, des côtes Espagnoles
Franchir le détroit redouté.

Au signal du *Brennus* s'approche la *Framée*
Elle s'élance !... En un clin d'œil,
Telle contre un géant la lutte d'un Pygmée.
Le bâtiment devient cercueil !

A l'appel du clairon, aux notes alarmantes,
Les marins sautent du hamac :
Sur ceux qui vont périr s'étendent, bénissantes,
Les mains jointes de l'Abbé Mac.

Debout, sur l'éperon du torpilleur qui sombre,
MAUDUIT refuse le salut :
« A mes hommes d'abord ! » dit-il. Dans le flot sombre
Il tombe, calme et résolu.

L'eau s'engouffre avec bruit par la coque entr'ouverte
De son bâtiment fracassé.
Voici qu'une bouée à sa main s'est offerte
Dans le remous du cuirassé.

Il l'a prise déjà, quand, dévouement sublime !
D'un mourant entendant la voix
Il la cède et s'enfonce englouti dans l'abîme,
Avec un grand signe de croix.

En vain les projecteurs, de lueurs fulgurantes,
Balayèrent longtemps les flots,
Sur MAUDUIT disparu les vagues nonchalantes
Poussaient leurs éternels sanglots.

Toi qui donnas ta vie à l'exemple du Maître,
Dis, quel mobile fut le tien ?
Devoir ? Nul. Honneur ? Sauf. Je n'y puis reconnaître
Que le dévouement du chrétien.

Du chrétien qui, certain qu'à de tels sacrifices
Est promise l'éternité,
Sait comme les martyrs en face des supplices
Mourir avec sérénité.

C'est toi, le chef qu'avait choisi dans sa clémence
Dieu qui toujours a son dessein,
Car plus d'un qui périt revint à sa croyance
Grâce au « héros qui fut un saint. »

Digne de ton aïeul, surnommé « l'honneur même »
De tes deux oncles morts au feu,
Tu montras ce que peut faire, à l'heure suprême,
Un Breton fidèle à son Dieu.

(Espérance du Peuple, Nantes.)

TABLE



Amiens. Imp. Piteux Frères.

